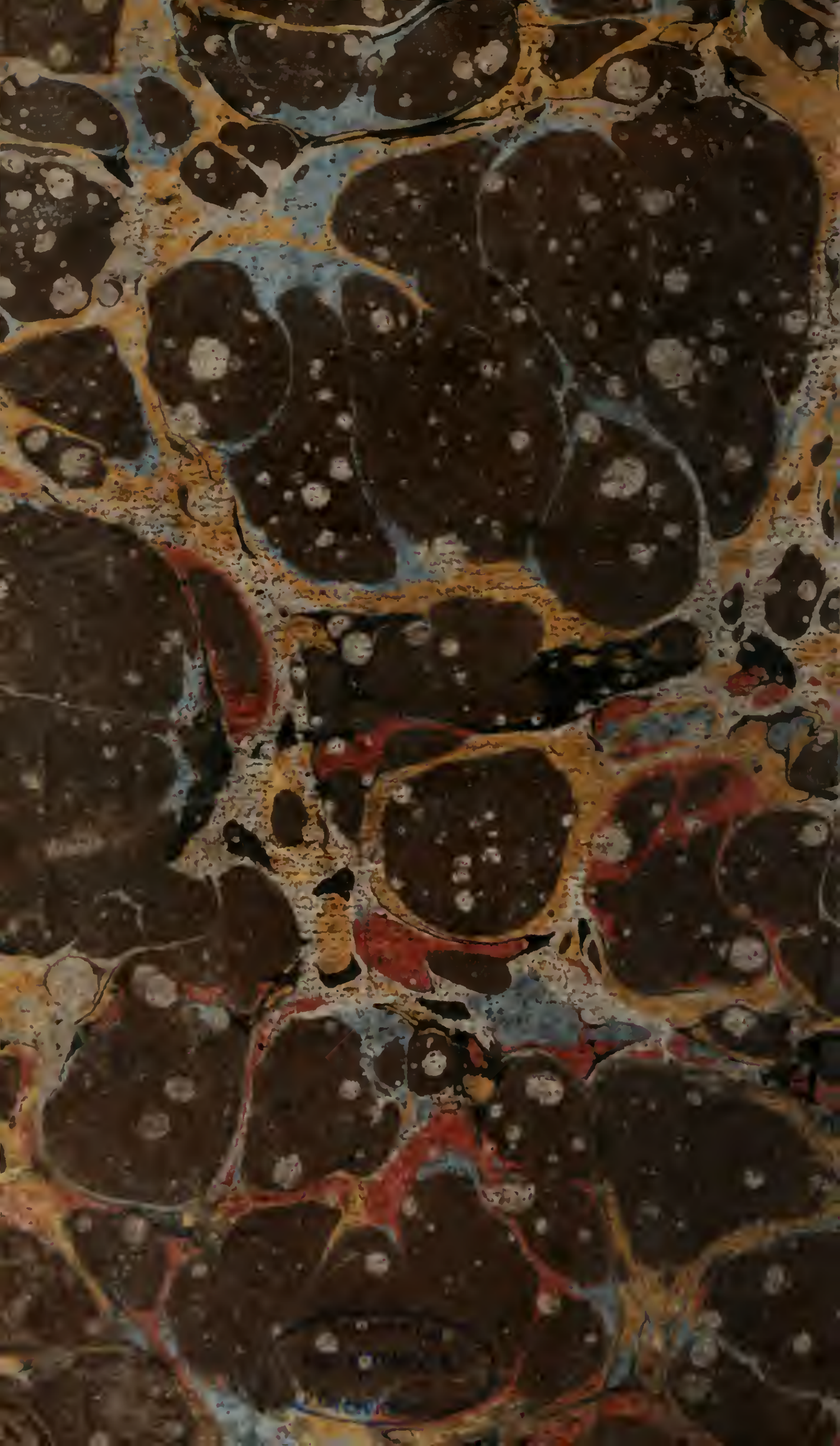
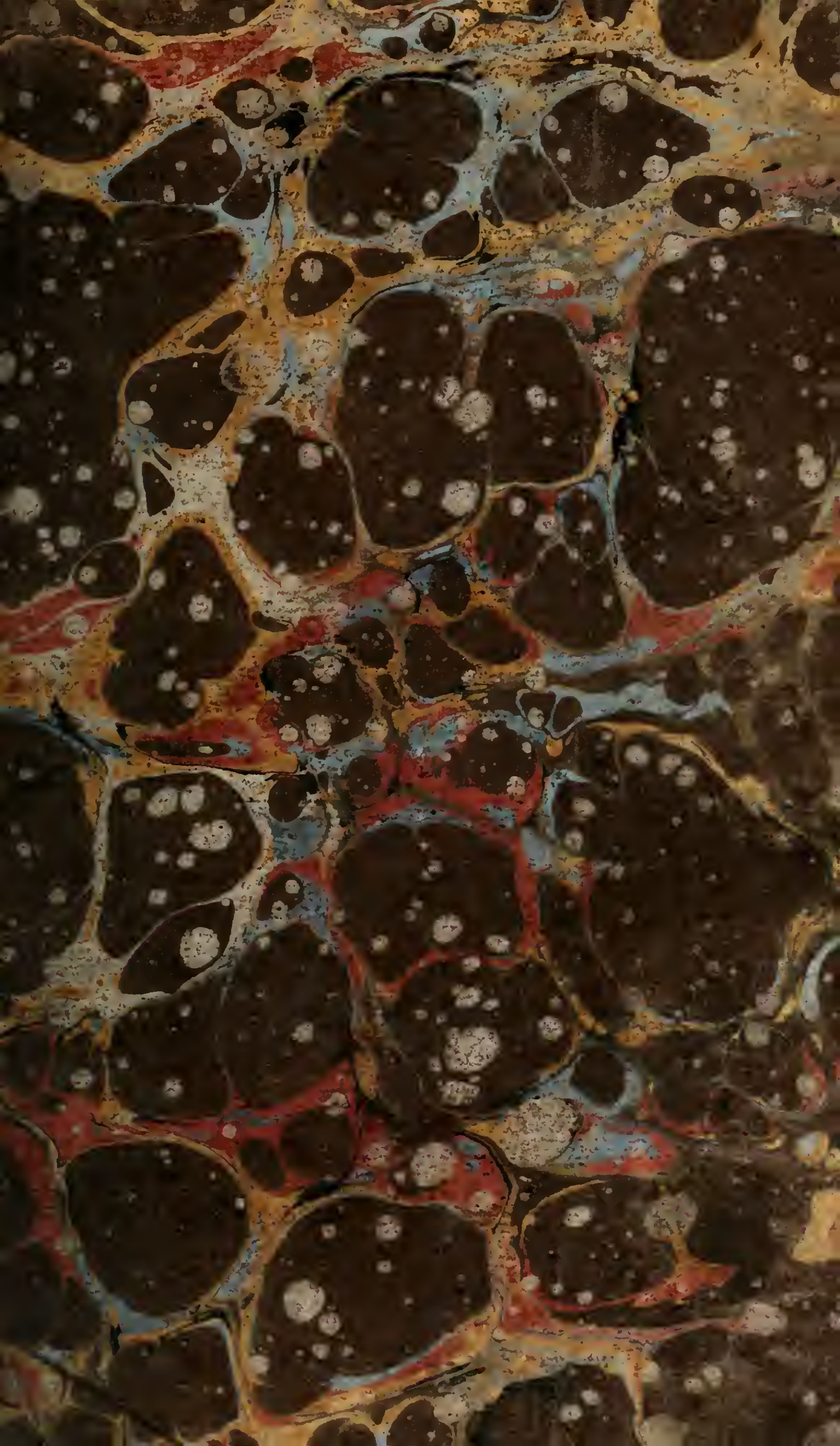






ŒUVRES

DE

SCARRON.

TOME SECOND.

Ce volume contient ;

La premiere et seconde partie du Roman comique.

ŒUVRES

DE

SCARRON.

NOUVELLE ÉDITION;

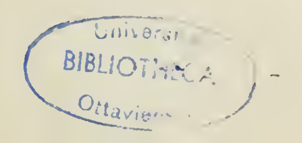
Plus correcte que toutes les précédentes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.



A COADJUTEUR,

C'EST TOUT DIRE.

OUI, *MONSEIGNEUR*,

Votre nom seul porte avec soi tous les titres et tous les éloges que l'on peut donner aux personnes les plus illustres de notre siécle. Il fera passer mon livre pour bon, quelque méchant qu'il puisse être; et ceux même qui trouveront que je le pouvois mieux faire, seront contraints d'avouer que je ne le pouvois mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous m'avez témoigné par tant de bontés et tant de visites, ne porteroit pas mon inclination à rechercher soigneusement les moyens de vous plaire, elle s'y porteroit d'elle-même. Aussi vous ai-je destiné mon Roman, dès le tems que j'eus l'honneur de vous en lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'est ce qui m'a encouragé à l'achever plus que toute autre chose, et ce qui m'empêche de rougir en vous faisant un si mauvais présent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut, ou si la moindre partie vous en plaît, je ne me changerois pas pour le plus dispos homme de France. Mais,

Monseigneur, je n'oserois espérer que vous le lisiez, ce seroit trop de tems perdu pour une personne qui l'emploie si utilement que vous, et qui a bien d'autres choses à faire. Je serai assez récompensé de mon livre, si vous daignez seulement le recevoir, et si vous croyez sur ma parole (puisque c'est tout ce qui me reste), que je suis de toute mon ame,

Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

Scarron.

TABLE DES CHAPITRES

de la premiere Partie

DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE I. *Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.* page 1.
CHAP. II. *Quel homme étoit le sieur de la Rappiniére.* 4.
CHAP. III. *Déplorable succès qu'eut la comédie.* 6.
CHAP. IV. *Dans lequel on continue de parler du sieur de la Rappiniére, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.* 10.
CHAP. V. *Qui ne contient pas grand'chose.* 12.
CHAP. VI. *L'avanture du pot de chambre. La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie. L'arrivée d'une partie de la troupe. Mort de Doguin, et autres choses mémorables.* 16
CHAP. VII. *L'avanture des brancards.* 21.
CHAP. VIII. *Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.* 24.
CHAP. IX. *Histoire de l'Amante invisible.* 28.
CHAP. X. *Comment Ragotin eut un coup de buse sur les doigts.* 48.
CHAP. XI. *Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.* 53.
CHAP. XII. *Combat de nuit.* 58.
CHAP. XIII. *Plus long que le précédent. Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Etoile.* 65.
CHAP. XIV. *Enlévement du curé de Domfront.* 86.
CHAP. XV. *Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin et de la l'Etoile. Sérenade.* 92
CHAP. XVI. *Ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.* 123.
CH. XVII. *Mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.* 127.
CH. XVIII. *Suite de l'histoire de Destin et de la l'Etoile.* 130.

CHAP. XIX. *Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrace de Ragotin, et autres choses que vous lirez, s'il vous plaît.* 143.
CHAP. XX. *Le plus court du present livre. Suite du trébuchement de Ragotin, et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune,* 149.
CHAP. XXI. *Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.* 151.
CHAP. XXII. *A trompeur trompeur et demi.* 155.
CHAP. XXIII. *Malheur imprévu, qui fut cause que l'on ne joua pas la comédie.* 178.

TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Qui ne sert que d'introduction aux autres.* page 189.
CHAP. II. *Des bottes.* 192.
CHAP. III. *Histoire de la Caverne.* 197.
CHAP. IV. *Destin trouve Léandre.* 210.
CHAP. V. *Histoire de Léandre.* 213.
CHAP. VI. *Combat à coups de poings. Mort de l'hôte et autres choses mémorables.* 217.
CHAP. VII. *Terreur panique de Ragotin, suivie de disgraces. Avanture du corps mort. Orage de coups de poings, et autres accidens surprenans, dignes d'avoir place dans cette véritable histoire.* 222.
CHAP. VIII. *Ce qui arriva au pied de Ragotin.* 231.
CHAP. IX. *Autre disgrace de Ragotin.* 238.
CHAP. X. *Comment madame Bouvillon ne put résister à une tentation, et eut une bosse au front.* 241.
CHAP. XI. *Des moins divertissans de ce volume.* 246.
CH. XII. *Qui divertira peut-être aussi peu que le précéd.* 252.
CHAP. XIII. *Méchante action du Sr. de la Rappiniére.* 257.
CHAP. XIV. *Nouvelle. Le juge de sa propre cause.* 262.
CHAP. XV. *Effronterie du Sr. de la Rappiniére.* 299.
CHAP. XVI. *Disgrace de Ragotin.* 303.
CHAP. XVII. *Ce qui se passa entre le petit Ragotin et le grand la Baguenodiére.* 313.
CHAP. XVIII. *Qui n'a pas besoin de titre.* 319.
CHAP. XIX. *Nouvelle. Les deux freres rivaux.* 322.
CHAP. XX. *De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.* 350.

Fin de la table du tome second.

LE

ROMAN COMIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Une Troupe de Comédiens arrive dans la Ville du Mans.

LE Soleil avoit achevé plus de la moitié de sa course, et son char ayant attrappé le penchant du monde, rouloit plus vite qu'il ne vouloit. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restoit du jour en moins d'un demi-quart d'heure ; mais au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusoient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisoit hennir, et les avertissoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur Maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il étoit entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette étoit attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument pouliniere, dont le poulain alloit et venoit à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisoient comme une pyramide, au haut de laquelle paroissoit une Demoi-

selle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchoit à côté de la charrette. Il avoit un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvroit un œil et la moitié de la jouë, et portoit un grand fusil sur son épaule, dont il avoit assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisoient comme une bandouilliere, au bas de laquelle pendoient par les pieds une poule et un oison, qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau il n'avoit qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretieres de differentes couleurs; et cet habillement de tête étoit une maniere de turban qui n'étoit encore qu'ébauché, et auquel on n'avoit pas encore donné la derniere main. Son pourpoint étoit une casaque de grisette, ceinte avec une courroye, laquelle lui servoit aussi à soutenir une épée, qui étoit si longue qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement sans fourchette. Il portoit des chausses troussées à bas d'attache, comme celles des comédiens, quand ils représentent un héros de l'antiquité; et il avoit au lieu de souliers des brodequins à l'antique, que les bouës avoient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulierement, quoique très-mal, marchoit à côté de lui. Il portoit sur ses épaules une basse de viole, et parce qu'il se courboit un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortuë, qui marchoit sur les jambes de derriere. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortuë à un homme; mais j'entens parler des grandes tortuës qui se trouvent dans les Indes, et de plus je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la biche, à la porte

auquel étoient assemblés quantité de plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail, et le bruit de la canaille qui s'étoit assemblée autour de la charrette, furent cause que tous ces honorables Bourguemestres jetterent les yeux sur nos inconnus. Un Lieutenant de Prevôt entr'autres, nommé la Rappiniere, les vint accoster, et leur demanda avec une autorité de Magistrat, quels gens ils étoient. Le jeune homme dont je viens de vous parler, prit la parole, et sans mettre les mains au turban, parce que de l'une il tenoit son fusil, et de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étoient François de naissance, comédiens de profession; que son nom de théâtre étoit Destin, celui de son vieux camarade, la Rancune, celui de la demoiselle qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; sur quoi le jeune comédien ajoûta que le nom de la Caverne ne devoit pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit, que ceux de la Montagne, la Valée, la Rose, ou l'Epine. La conversation finit par quelques coups de poing et juremens de Dieu, que l'on entendoit au-devant de la charrette. C'étoit le valet du tripot, qui avoit battu le charretier sans dire gare, parce que ses bœufs et sa jument usoient trop librement d'un amas de foin qui étoit devant la porte. On appaisa la noise, et la maîtresse du tripot qui aimoit la comédie plus que sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur saoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit; et pendant que ses bêtes mangerent, l'au-

teur se reposa quelque tems, et se mit à songer à ce qu'il diroit dans le second chapitre.

CHAPITRE II.

Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere.

LE sieur de la Rappiniere étoit alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un; elle en a dans chaque quartier; et moi-même qui vous parle, je l'aurois été du mien, si j'avois voulu; mais il y a long-tems, comme tout le monde sçait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au sieur de la Rappiniere, il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avoient interrompue, et demanda au jeune comédien si leur troupe n'étoit composée que de mademoiselle de la Caverne, de Monsieur de la Rancune, et de lui. Nôtre troupe est aussi complette que celle du prince d'Orange, ou de son altesse d'Epernon, lui répondit-il; mais par une disgrace qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'Intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nud, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de monsieur l'Intendant en ont fait autant à la Flêche, dit la Rappiniere. Que le feu saint-Antoine les arde, dit la tripotiere, ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendroit pas à nous, répondit le vieux comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos ha-

bits ; et nous divertirions quatre ou cinq jours messieurs de la ville, avant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage, à Destin, et à la Rancune. Mais, ajoûta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une piece moi seul, dit la Rancune, et j'ai fait en même tems le Roi, la Reine, et l'Ambassadeur. Je parlois en fausset quand je faisois la Reine; je parlois du nez pour l'Ambassadeur, et me tournois vers ma couronne que je posois sur une chaise; et pour le Roi, je reprenois mon siege, ma couronne, et ma gravité, et grossissois un peu ma voix : et qu'ainsi ne soit, si vous voulez contenter notre charretier, et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouërons avant que la nuit vienne ; ou bien nous irons boire avec votre permission, et nous reposer, car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie, et le diable de la Rappiniere qui s'avisoit toujours de quelque malice, dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux des deux jeunes hommes de la ville, qui jouoient une partie dans le tripot, et que mademoiselle de la Caverne en son habit d'ordinaire, pourroit passer pour tout ce que l'on voudroit en une comédie. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait ; en moins d'un demi quart-d'heure les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups, furent travestis ; et l'assemblée qui s'étoit grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derriere un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête qui

lui servoit de couronne se frottant un peu les yeux, comme un homme qui s'éveille, et récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode, qui commence par

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du visage, ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Mariane et de Salomé; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la piece; et elle s'en alloit être conduite à bonne fin, quand le diable qui ne dort jamais, s'en mêla, et fit finir la tragédie, non pas par la mort de Mariane, et par les désespoirs d'Hérode, mais par mille coups de poing, autant de soufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des juremens qui ne se peuvent compter, et ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappiniere, le plus expert de tous les hommes en pareille matiere.

CHAPITRE III.

Le déplorable succès qu'eut la Comédie.

Dans toutes les villes subalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéans de la ville : les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent : c'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, et que les absens sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à Maure,

et chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Mariane devant une honorable compagnie, à laquelle présidoit le sieur de la Rappiniere. Au même tems qu'Herode et Mariane s'entredisoient leurs verités, les deux jeunes hommes de qui l'on avoit pris si librement les habits, entrerent dans la chambre en caleçons, et chacun sa raquette à la main. Ils avoient négligé de se faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits que portoient Herode et Pherore, leur ayant d'abord frappé la vuë, le plus colere des deux s'adressant au valet du tripot : Fils de chienne ! lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bâteleur ? Ce valet qui le connoissoit pour un grand brutal, lui dit en toute humilité, que ce n'étoit pas lui. Et qui donc, barbe de cocu ? ajoûta-t-il. Le pauvre valet n'osoit en accuser la Rappiniere en sa présence ; mais lui qui étoit le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise, c'est moi, qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un sot, repartit l'autre, en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappiniere fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avoit accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'étoit pas encore assez en colere, et qu'il lui en falloit beaucoup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : et peut être que la chose en fût demeurée-là, si son valet qui avoit plus de colere que lui, ne se fût jetté sur l'aggresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances, et ensuite une grande quantité d'autres, où ils purent aller.

La Rappiniere le prit en queuë, et se mit à travailler sur lui à coups de poings, comme un homme qui a été offensé le premier: un parent de son adversaire, prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappiniere pour faire diversion; celui-ci le fut d'un autre, et celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit, l'autre injurioit, tous s'entrebattoient. La tripotiere qui voyoit rompre ses meubles, emplissoit l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devoient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds, et de poings, si quelques-uns des Magistrats de la ville qui se promenoient sous les halles, avec le Sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jetter deux ou trois seaux d'eau sur les combattans, et le remede eût peut-être réussi; mais ils se séparerent de lassitude; outre que deux peres capucins, qui se jetterent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattans, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trèves, pendant lesquelles on pût negocier, sans préjudice des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing, dont on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulierement affaire, et qu'il pensa rouer de coups: outre quantité d'autres du parti contraire, qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, et l'on remarqua qu'il avoit le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglans furent lavés d'eau fraîche, les colets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplâmes, et même l'on fit

quelques points d'aiguille, et les meubles furent aussi remis en leur place, non pas du tout si entiers que lorsqu'on les désarrangea. Enfin un moment après, il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paroissoit sur le visage des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappiniere, qui verbalisa le dernier. Comme ils passoient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves l'épée à la main. La Rappiniere, selon sa coutume, eut grande peur, et pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jetté au devant d'un coup d'épée, qui lui alloit passer au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il ne reçût une legere blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même tems, et en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles, et déconfit si bien messieurs de l'embuscade, que tous les assistans avouerent qu'ils n'avoient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée, avoit été dressée à la Rappiniere par deux petits nobles, dont l'un avoit épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette: et vraisemblablement la Rappiniere étoit gâté, sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche; et sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie, ils les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique, et s'en retourna en son village.

CHAPITRE IV.

Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappiniere, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.

MADEMOISELLE de la Rappiniere reçut la compagnie avec force complimens, car elle étoit la femme du monde qui se plaisoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide, quoique si maigre et si séche, qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ses doigts, que le feu n'y prît : j'en pourrois dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entr'appellerent ma chere, et ma fidelle. La Rappiniere qui avoit de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville, dit en entrant, qu'on allât à la cuisine, et à l'office, faire hâter le souper. C'étoit une pure rodomontade : outre son vieux valet qui pansoit même les chevaux, il n'y avoit dans le logis qu'une jeune servante, et une autre vieille boiteuse, et qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret, aux dépens des sots, et sa femme et son train si reglé, étoient réduits au potage aux choux, selon la coutume du païs. Voulant paroître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derriere son dos quelque monnoye à son valet pour aller querir de quoi souper : par la faute du valet, ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il étoit assis, et de la chaise en bas. La Rappiniere en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en

soûrit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, et pour Destin, je n'ai pas bien sçu l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et en attendant le souper, on fit conversation. La Rappiniere demanda à Destin pourquoi il se déguisoit le visage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avoit sujet ; et que se voyant travesti par accident, il avoit voulu ôter aussi la connoissance de son visage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin le souper vint bon ou mauvais, la Rappiniere but tant qu'il s'enivra, et la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Destin soupa fort sobrement en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée, et mademoiselle de la Rappiniere en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire, tant, qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent, et que l'on dressa les lits, la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet, et la Rancune avec le valet, je ne sai où. Ils avoient tous envie de dormir ; les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé ; et cependant ils ne dormirent gueres, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil, mademoiselle de la Rappiniere eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne : son mari se réveilla bientôt après ; et quoiqu'il fût bien saoul, il sentit bien qu'il étoit seul. Il appella sa femme, et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colere, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre, il entendit marcher devant lui ; il suivit quelque tems le bruit qu'il entendoit ; et au milieu d'une petite gallerie qui conduisoit à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivoit, qu'il crut lui

marcher sur les talons. Il pensa se jetter sur sa femme, et la saisir en criant, ah, putain ! Ses mains ne trouverent rien ; et ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre, et se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, et on m'a poignardé, sans quitter sa femme, qu'il pensoit tenir par les cheveux, et qui se débattoit sous lui. A ses cris, ses injures, et ses juremens, toute la maison fut en rumeur, et tout le monde vint à son aide ; en même tems la servante avec une chandelle ; la Rancune, et le valet, en chemises sales ; la Caverne, en jupe fort méchante ; Destin, l'épée à la main ; et mademoiselle de la Rappiniere vint la derniere, et fut bien étonnée, aussi bien que les autres, de trouver son mari tout furieux, lutant contre une chevre, qui allaitoit dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme qui se douta bien de la pensée qu'il avoit eue, lui demanda s'il étoit fou. Il répondit sans sçavoir quasi ce qu'il disoit, qu'il avoit pris la chevre pour un voleur. Destin devina ce qui en étoit ; chacun regagna son lit, et crut ce qu'il voulut de l'avanture, et la chevre fut renfermée avec ses petits chiens.

CHAPITRE V.

Qui ne contient pas grand'chose.

LE comédien la Rancune, un des principaux héros de notre Roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci : et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros, ou soi-disant

tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un seul qui seroit peut-être celui dont on parleroit le moins, comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces misantropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes; et j'ai sçu de beaucoup de personnes, qu'on ne l'avoit jamais vu rire. Il avoit assez d'esprit, et faisoit assez bien de méchans vers : d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, et envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de la profession. Belleroze étoit trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, et ainsi des autres; et je crois qu'il eût aisément laissé conclure, qu'il avoit été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'étoit plus souffert dans la troupe, qu'à cause qu'il avoit vieilli dans le métier. Du tems qu'on étoit réduit aux pièces de Hardi, il jouoit en fausset, et sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la Comédie, il étoit le surveillant du portier, jouoit les rôles de confidens, ambassadeurs et recors, quand il falloit accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille : il chantoit une méchante taille aux triots, du tems qu'on en chantoit, et se farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là il avoit fondé une vanité insupportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisoit point, et une humeur querelleuse qui étoit pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisoit craindre à ses compagnons : avec Destin seul il étoit doux comme un agneau, et se montroit devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvoit permettre. On a voulu dire qu'il en avoit été battu; mais ce bruit-là n'a pas duré long-tems, non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir

furtivement : avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappiniere, qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il coucha, ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi bien que Doguin qui fut appellé par son maître; et passant devant la chambre de la Rappiniere, lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut son compliment avec un faste de Prevôt provincial, et ne lui rendit pas la dixieme partie des civilités qu'il en reçut; mais comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut gueres. La Rappiniere lui fit cent questions sur la comédie, et de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avoient Destin dans leur troupe, et ajoûta qu'il étoit excellent comédien. Ce qui reluit n'est pas or, repartit la Rancune : du tems que je jouois les premiers rôles, il n'eut joué que les pages, comment sauroit-il un métier qu'il n'a jamais appris? Il y a fort peu de tems qu'il est dans la comédie : on ne devient pas comédien comme un champignon; parce qu'il est jeune il plait, si vous le connoissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il étoit sorti de la côte de saint Louis; et cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Cloris, qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris aux dépens de deux bons coups d'épée; et il en a été si méconnoissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien; il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sai quel bijou de diamans, qui n'étoient peut-être que d'Alençon, et qu'il disoit que ceux qui nous

attaquerent, lui avoient pris. La Rappiniere demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui étoit arrivé: ce fut le jour des rois sur le pont-neuf, répondit la Rancune. Ces dernieres paroles troublerent extrêmement la Rappiniere, et son valet Doguin; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre; et la Rappiniere changea de discours si vite, et avec un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville, et quelques archers qui entrerent dans la chambre, rompirent la conversation, et firent grand plaisir à la Rancune, qui sentit bien que ce qu'il avoit dit avoit frappé la Rappiniere en quelque endroit bien tendre, sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Destin qui avoit été si bien sur le tapis, étoit bien en peine: la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieux tailleur, qu'il avoit mal ouï, et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend étoit, qu'en déchargeant le bagage comique, Destin avoit trouvé deux pourpoints, et un haut-de-chausses fort usés; qu'il les avoit donnés à ce vieux tailleur, pour en tirer une maniere d'habit plus à la mode que les chausses de page qu'il portoit; et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccomoder l'autre, et le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccommodé de vieilles hardes toute sa vie, avoit r'habillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses; tellement que le pauvre Destin avec tant de pourpoints et si peu de haut-de-chausses, se trouvoit réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfans après lui, comme il avoit fait déja avec son habit comique. La libéralité de la Rappiniere répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints r'habillés, et Destin fut régalé de l'habit d'un voleur

qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le bourreau qui s'y trouva présent, et qui avoit laissé cet habit en garde à la servante de la Rappiniere, dit fort insolemment, que l'habit étoit à lui; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Destin, qui sortit avec la Rappiniere et la Rancune. Ils dînerent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son collet sale, et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battu le jour avant dans le tripot, et revint au logis avec deux bons coups d'épée, et force coups de bâton; et à cause qu'il étoit bien blessé, la Rancune après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant avec son camarade Destin, le sieur de la Rappiniere, qui vouloit avoir raison de son valet assassiné.

CHAPITRE VI.

L'avanture du pot de chambre; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie; l'arrivée d'une partie de la Troupe; mort de Doguin, et autres choses memorables.

LA Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappiniere qui le conduisoit, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse; si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage seroit

seroit mal payé. Taisez-vous, sotte, dit son mari, monsieur de la Rappiniére nous fait trop d'honneur; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voire qui en auroit, dit l'hôtesse : il ne m'en restoit qu'un, que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine. Le marchand entra là-dessus, et ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia, autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisieme, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlerent des impôts, pesterent contre les maltôtiers, réglerent l'etat, et se réglerent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, et demanda à compter; ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînerent par les épaules dans sa chambre, et le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder, à quoi le marchand lui répondit, qu'une nuit étoit bientôt passée. Le lit n'avoir point de ruelle, et joignoit la muraille; la Rancune s'y jetta le premier, et le marchand s'y étant mis après en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de-chambre. Et qu'en voulez-vous faire, dit le marchand? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire, et la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui étoit un homme à s'éborgner

pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant: Monsieur, ho Monsieur? Le marchand tout endormi, lui demanda en bâillant, que vous plait-il? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pancha hors du lit, et prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune, qui se mit en devoir de pisser; et après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand, sans avoir pissé une seule goute. Le marchand le remit à terre, et dit en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four, à force de bâiller: Vraiment, Monsieur, je vous plains bien, et se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil, et quand il l'oüit ronfler, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore, et lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la premiere fois. Le marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avoit déja fait, et la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse, avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait, et fut deux fois plus long-tems à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, et ajoûtant que ce n'étoit pas la raison, et qu'il le prendroit bien. Le pauvre marchand qui eût alors donné tout son bien pour dormir son saoul, lui répondit toujours en bâillant, qu'il en usât comme il lui plairoit, et remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnerent le bon soir fort civilement; et le pauvre marchand eût parié tout son bien, qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune qui savoit bien ce qui en devoit arriver, le laissa dor-

mir de plus belle; et sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, et avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut amasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horriblement : Hé, morbleu, Monsieur, vous me tuez! La Rancune, d'une voix aussi douce et posée, que celle du marchand avoit été véhémente, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulois prendre le pot de chambre : Ha, vertubleu! s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner, et ne dormir de toute la nuit : vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, et se mit à pisser si largement, et si roide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisoit espérer un sommeil qui ne seroit plus interrompu; quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot de chambre, et tout ce qui étoit dedans, sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite : Hé, Monsieur, je vous demande pardon! Le marchand ne répondit rien à sa civilité; car aussi-tôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva heurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui disoit : Voilà un grand malheur! Le marchand continua ses cris; l'hôte, l'hôtesse, les servantes, et les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit, qu'on l'avoit fait cou-

cher avec un diable, et pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit : il ne répondit rien, tant il étoit en colére, prit ses habits et ses hardes, et fut se secher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avoit fait : il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne sçai de quoi il se peut plaindre. Il s'est éveillé, et m'a réveillé criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou : et de plus, il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main, et dit qu'il étoit vrai, que son matelas étoit tout percé, et jura son grand dieu qu'il le payeroit. Ils donnérent le bon soir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'auroit fait un homme de bien, et se récompensa de celle qu'il avoit mal passée chez la Rappinière. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensoit, parce que la servante de la Rappiniére le vint querir à la hâte, pour venir voir Doguin qui se mouroit, et qui demandoit à le voir avant de mourir. Il courut, bien en peine de sçavoir ce que lui vouloit un homme qui se mouroit, et qui ne le connoissoit que du jour précédent. Mais la servante s'étoit trompée : ayant ouï demander le comédien au pauvre moribond, elle avoit pris la Rancune pour Destin, qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin, quand la Rancune arriva, et qui s'y étoit enfermé, ayant appris du Prêtre qui l'avoit confessé, que le blessé avoit quelque chose à lui dire qu'il lui importoit de sçavoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart d'heure, que la Rappiniére revint de la ville, où il étoit allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant, que son valet se mouroit, qu'on ne lui pouvoit arrêter le sang, parce qu'il avoit un gros vaisseau coupé, et qu'il avoit demandé

à voir le comédien Destin avant de mourir. Et l'a-t-il vu, demanda tout ému la Rappiniére ? On lui répondit qu'ils étoient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue, et s'en courut tout transporté frapper à la porte de la chambre où Doguin se mouroit, au même tems que Destin l'ouvroit, pour avertir que l'on vînt secourir le malade qui venoit de tomber en foiblesse. La Rappiniére lui demanda, tout troublé, ce que lui vouloit son fou de valet. Je crois qu'il rêve, répondit froidement Destin, car il m'a demandé cent fois pardon, et je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne garde à lui, car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin sur le point qu'il rendoit le dernier soupir, dont la Rappiniére parut plus gai que triste. Ceux qui le connoissoient, crurent que c'étoit à cause qu'il devoit les gages à son valet. Destin seul sçavoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-dessus, deux hommes entrérent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

L'avanture des Brancards.

LE plus jeune des comédiens qui entrérent chez la Rappiniére, étoit valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe étoit arrivé, à la reserve de mademoiselle de l'Etoile, qui s'étoit démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, et qui vous a dit que nous y étions, lui demanda Destin ? La peste qui étoit à Alençon nous a empê-

chés d'y aller, et nous a arrêtés à Bonnestable, répondit l'autre comédien, qui s'appelloit l'Olive; et quelques habitans de cette ville que nous avons trouvés, nous ont dit que vous aviez joué ici, que vous vous étiez battus, et que vous aviez été blessé : mademoiselle de l'Etoile en est fort en peine, et vous prie de lui envoyer un brancard. Le maître de l'hôtellerie voisine, qui étoit venu-là au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il y avoit un brancard chez lui, et pourvu qu'on le payât bien, qu'il seroit en état de partir sur le midi, porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêtérent le brancard à un écu, et des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappiniére se chargea d'obtenir du lieutenant-Général permission de jouer; et sur le midi Destin et ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisoit grand chaud; la Rancune dormoit dans le brancard; l'Olive étoit monté sur le cheval de derriére, et un valet de l'hôte conduisoit celui de devant. Destin alloit de son pied un fusil sur l'épaule, et son valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le château du Loir jusqu'au village auprès de Bonnestable, où mademoiselle de l'Etoile s'étoit démis un pied en descendant de cheval; quand deux hommes bien montés, et qui se cachérent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approchérent du brancard du côté qu'il étoit découvert; et n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit, le mieux monté de ces deux Inconnus dit à l'autre : Je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi, et se sont déguisés en brancards pour me faire enrager. Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, et son camarade le suivit. L'Olive appella Destin, qui étoit un peu éloigné, et lui conta l'avanture, à laquelle il ne put rien

comprendre, et dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de-là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avoit assoupi, alla planter le brancard dans un bourbier, où la Rancune pensa se trouver: les chevaux y brisérent leurs harnois, et il fallut les en tirer par le cou et par la queue, après qu'on les eut dételles. Ils ramassérent les débris du naufrage, et gagnérent le prochain village du mieux qu'ils pûrent. L'équipage du brancard avoit grand besoin de réparation: tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive, et le valet de Destin, burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village Là-dessus il arriva un autre brancard, conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre, qui venoit cent pas après, du même côté. Je crois que tous les brancards de la Province se sont ici donnés rendez-voùs pour une affaire d'importance, ou pour un chapitre général, dit la Rancune, et je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse. Et en effet ils en virent un quatriéme qui venoit du côté du Mans. Cela les fit rire de bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous l'ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvé tantôt, étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des comédiens dit la même chose, et le dernier venu ajoûta qu'il en avoit pensé être battu. Et pourquoi, lui demanda Destin? A cause, lui répondit-il, qu'ils en vouloient à une demoiselle qui

s'etoit démis un pied, et que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu de gens si colères; ils se prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouvé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens; et en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils sçurent que la femme du Seigneur du village où mademoiselle de l'Etoile s'étoit blessée, lui avoit rendu visite, et l'avoit fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque tems avec les brancardiers, et ils sçûrent les uns des autres qu'ils avoient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avoient vus. Le premier brancard portoit le curé de Domfront, qui venoit des eaux de Bellême, et passoit au Mans pour faire une consulte de médecins sur sa maladie. Le second portoit un gentilhomme blessé, qui revenoit de l'armée. Les brancards se séparérent; celui des comédiens, et celui du curé de Domfront, retournérent au Mans de compagnie, et les autres où ils avoient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie des comédiens, qui étoit la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, et verrons dans le chapitre suivant ce qui se passoit en celle des comédiens.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à sçavoir pour l'intelligence du présent Livre.

LA troupe comique étoit composée de Destin, de l'Olive, et de la Rancune, qui avoient chacun un valet, prétendant à devenir un jour comédien

en chef. Parmi ces valets il y en avoit quelques-uns qui récitoient déjà sans rougir, et sans se décontenancer : celui de Destin entr'autres faisoit assez bien, entendoit assez ce qu'il disoit, et avoit de l'esprit. Mademoiselle de l'Étoile et la fille de mademoiselle de la Caverne récitoient les premiers rôles. La Caverne représentoit les Reines et les Méres, et jouoit à la farce. Ils avoient de plus un poëte, ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'epiciers du royaume étoient pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel-esprit s'étoit donné à la troupe, quasi malgré elle ; et parce qu'il ne partageoit point et mangeoit quelque argent avec les comédiens, on lui donnoit les derniers rôles, dont il s'acquittoit très-mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux comédiennes ; mais il étoit si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avoit pu découvrir encore laquelle des deux il devoit suborner, sous espérance de l'immortalité. Il menaçoit les comédiens de quantité de Pièces, mais il leur avoit fait grace jusqu'alors. On sçavoit seulement par conjecture, qu'il en faisoit une intitulée *Martin Luther*, dont on avoit trouvé un cahier, qu'il avoit pourtant desavoué, quoiqu'il fût de son écriture Quand nos comédiens arrivérent, la chambre des comédiennes étoit déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étoient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs, et des Romans : jamais on n'eût plus de bruit dans une chambre, à moins que de s'y quereller. Le poëte sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devoient être les beaux-esprits de la ville, se tuoit de leur dire qu'il avoit vu Corneille, qu'il avoit fait la débauche avec saint-Amant et Beys, et qu'il avoit

perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne, et mademoiselle Angelique sa fille, arrangeoient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'y eût eu personne dans la chambre. Les mains d'Angelique étoient quelquefois serrées, ou baisées, car les provinciaux se déménent fort, et sont grands patineurs; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet, ou un coup de dent, selon qu'il étoit à propos, la délivroient bientôt de ces galans à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée, mais son humeur enjouée et libre l'empêchoit d'observer beaucoup de cérémonies : d'ailleurs elle avoit de l'esprit, et étoit très honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire; il n'y avoit pas au monde de fille plus modeste, et d'une humeur plus douce; et elle fut alors si complaisante, qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces cajoleurs hors de sa chambre, quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'étoit démis, et qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée sur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques, qu'on appelle pointes dans les Provinces, et souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisoient guéres. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle jointe à celle d'être obligée de pleurer et de rire lorsque l'on a envie de faire toute autre chose, diminue beaucoup le plaisir qu'ont les comédiens d'être quelquefois Empereurs et Impératrices, et d'être appellés beaux comme le jour quand il s'en faut plus de la moitié, et jeune beauté, bien qu'ils ayent vieilli sur le théâtre, et que leurs cheveux et leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet, mais il faut les ménager, et les placer en divers endroits

de mon livre pour diversifier. Revenons à la pauvre mademoiselle de l'Etoile, obsédée de provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-impertinens, et entre lesquels il s'en trouvoit de nouvellement sortis du collége. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avoit une petite charge dans une petite jurisdiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme il avoit menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute sa vie; et quoique l'étude aille à la connoissance de la vérité, il étoit menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poëte pour être étouffé s'il y avoit de la police dans le royaume. Quand Destin et ses compagnons entrérent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le tems de se reconnoître, une piéce de sa façon, intitulée: *Les faits et gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées.* Cela fit dresser les cheveux à la tête de tous les assistans; et Destin qui conserva un peu de jugement, dans l'épouvante générale où la proposition avoit mis la compagnie, lui dit en souriant, qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience avant le souper. Et bien, dit-il, je vais vous conter une histoire tirée d'un livre Espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une piéce dans les règles. On changea de discours deux ou trois fois, pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de la Peau d'Ane: mais le petit homme ne se rebuta point, et à force de recommencer son histoire autant de fois qu'on l'interrompoit, il se fit donner audience,

dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, et démentit la mauvaise opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin ; c'étoit le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le chapitre suivant, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.

CHAPITRE IX.

Histoire de l'Amante Invisible.

Dom-Carlos d'Arragon étoit un jeune gentilhomme de la maison dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le viceroi de Naples donna au peuple, aux nôces de Philippe second, troisième, ou quatrième, car je ne sçai pas lequel. Le lendemain d'une course de bague, dont il avoit remporté l'honneur, le Viceroi permit aux Dames déguisées d'aller par la ville, et de porter des masques à la françoise, pour la commodité des étrangères que ces réjouissances avoient attirées dans la ville. Ce jour-là Dom-Carlos s'habilla le mieux qu'il put, et se trouva avec quantité d'autres tirans des cœurs dans l'eglise de la galanterie. On profane les eglises en ces païs-là aussi bien qu'au nôtre, et le temple de dieu sert de rendez-vous aux godelureaux, et aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises, et de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devroit donner ordre, et établir des chasse-godelureaux, et des chasse-coquettes dans les eglises, comme des chasse-chiens et des chasse-

chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment, on en verra bien d'autres. Sçache le sot qui s'en scandalise, que tout homme est sot en ce bas monde, aussi-bien que menteur ; les uns plus, les autres moins ; et moi qui vous parle, peut-être plus sot que les autres, quoique j'aye plus de franchise à l'avouer, et que mon livre n'étant qu'un ramas de sottises, j'espére que chaque sot y trouvera un petit caractére de ce qu'il est, s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Dom-Carlos donc, pour reprendre mon conte, étoit dans une église avec quantité d'autres gentilshommes Italiens et Espagnols, qui se miroient dans leurs belles plumes comme des paons, lorsque trois dames masquées l'accostérent au milieu de tous ces cupidons déchaînés, l'une desquelles lui dit ceci, ou quelque chose d'approchant : Seigneur Dom-Carlos, il y a une dame en cette ville à qui vous êtes bien obligé : dans tous les combats de barriére, et toutes les courses de bague, elle vous a souhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit Dom-Carlos, c'est que je l'apprends de vous, qui paroissez une dame de mérite ; et je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque dame se fût déclarée pour moi, j'aurois apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La dame inconnue lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde ; mais qu'il avoit fait voir par ses livrées de noir et de blanc, qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien sçu ce que signifioient les couleurs, repondit Dom-Carlos ; mais je sçai bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point, que par la connoissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent

encore cent belles choses, que je ne vous dirai point ; parce que je ne les sçai pas, et que je n'ai garde de vous en composer d'autres, de peur de faire tort à Dom-Carlos, et à la dame inconnue, qui avoient bien plus d'esprit que je n'en ai, comme je l'ai sçu depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un et l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à Dom-Carlos, que c'étoit elle qui avoit eu de l'inclination pour lui. Il demanda à la voir : elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore-là, qu'elle en chercheroit les occasions, et que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de se trouver avec lui seul à seule, elle lui donnoit un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde, et lui présenta une bague, qu'il reçut, si surpris de l'avanture, qu'il oublia quasi à lui faire la révérence lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes qui s'étoient éloignés de lui par discrétion, s'en approchérent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, et leur montra la bague, qui étoit d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyoit, et Dom-Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue, que s'il l'eût vue au visage ; tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir de nouvelles de la dame, et je n'ai jamais sçu s'il s'en inquiéta fort. Cependant il alloit tous les jours se divertir chez un capitaine d'Infanterie, où plusieurs hommes de condition s'assembloient souvent pour jouer. Un soir, qu'il n'avoit point joué, et qu'il se retiroit de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé, il fut appellé par son nom, d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui étoit grillée, et reconnut à la voix que c'étoit son Amante invisible, qui lui dit d'abord : Appróchez-vous, Dom-Carlos,

je vous attends ici pour vuider le différend que nous avions ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit Dom-Carlos ; vous défiez avec insolence, et vous vous cachez huit jours pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera tems, lui dit-elle : ce n'est point faute de cœur, que j'ai différé de me trouver avec vous : j'ai voulu vous connoître, avant de me laisser voir. Vous sçavez que dans les combats assignés, il se faut battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'étoit pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage ; et c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi ? lui dit Dom-Carlos. Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la dame invisible. Dom-Carlos lui dit que la chose n'étoit pas égale : car, ajoûta-t-il, vous me voyez, et sçavez qui je suis ; moi je ne vous vois point, et ne sçai qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guére quand on n'a que de bons desseins, et on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes ; mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à une autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, & que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugemens téméraires, lui dit l'Invisible ? Ils ne sont pas sans apparence, répondit Dom-Carlos. Sçachez, lui dit-elle, que je suis très-véritable, que vous me reconnoîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons ensemble, et que je veux que vous le soyez aussi. Cela est juste, lui dit Dom-Carlos ; mais il est juste aussi que je vous voye, et que je sçache qui vous êtes. Vous le sçau-

rez bientôt, lui dit l'Invisible, et cependant espérez sans impatience; c'est par-là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure (afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement, et sans espoir de récompense) que je vous égale en condition; et que j'ai assez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je suis jeune, que je suis plus belle que laide; et pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non. Elle se retira en achevant ces paroles, laissant Dom-Carlos la bouche ouverte, et prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyoit point, et si embarrassé de ce procédé étrange, qui pouvoit aller à quelque tromperie, que sans sortir d'une place il fut un grand quart-heure à faire divers jugemens sur une avanture si extraordinaire. Il sçavoit bien qu'il y avoit plusieurs princesses et dames de condition dans Naples; mais il sçavoit aussi qu'il y avoit force courtisannes affamées, fort âpres après les étrangers, grandes friponnes, et d'autant plus dangereuses qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit soupé, et s'il se coucha sans manger, comme font quelques faiseurs de romans, qui règlent toutes les heures du jour de leur héros; les font lever de bon matin, conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner, dîner fort légérement, et après dîner reprendre leur histoire, ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers; à l'heure du souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent, et rêvent au-lieu de manger; et puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer, tandis qu'un

qu'un écuyer révéle que son maître est un tel, fils d'un Roi tel, et qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde; et que quoiqu'il fût alors le plus beau des mortels, il étoit encore toute autre chose avant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire, Dom-Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'Invisible étoit déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avoit pas été bien embarrassé de la conversation passée, et s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Dom-Carlos, sans répondre à sa demande, la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne se montrer point, puisque les choses étoient égales de part et d'autre, et que leur galanterie ne se proposoit qu'une fin qui seroit approuvée de tout le monde. Le danger y est tout entier, comme vous le sçaurez avec le tems, lui dit l'Invisible; contentez-vous, encore un coup, que je sois véritable, et que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'aye été très-modeste. Dom-Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque tems, ils s'entre-donnérent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait, et se séparérent avec promesse de part et d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le viceroi. Dom-Carlos espéra d'y reconnoître son Invisible, et tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maison où on lui donnoit de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison étoit à une vieille Dame, fort retirée, veuve d'un capitaine espagnol, et qu'elle n'avoit ni filles ni niéces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que depuis la mort de son mari elle ne voyoit personne : ce qui l'embarrassa encore davantage. Dom-Carlos se trouva le soir chez le viceroi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il ob-

serva exactement entre toutes les dames de l'assemblée laquelle pouvoit être son Inconnue. Il lia conversation avec celles qu'il put joindre, et n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il se tint à la fille d'un Marquis, de je ne sçai quel Marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrois le moins jurer, dans un tems où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle étoit jeune et belle, et avoit bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchoit; mais à la longue, il trouva si peu de rapport entre son esprit et celui de son Invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de tems assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire sans se flatter qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils dansérent souvent ensemble, et le bal étant fini avec peu de satisfaction de la part de Dom-Carlos, il se sépara de sa captive, qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule, et dans une si belle assemblée, un cavalier qui étoit envié de tous les hommes, et estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal, il s'en fut à la hâte en son logis prendre des armes, et de son logis à sa fatale grille, qui n'en étoit pas fort éloignée. Sa dame qui y étoit déjà, lui demanda des nouvelles du bal, quoiqu'elle y eût été. Il lui dit ingénûment qu'il avoit dansé plusieurs fois avec une fort belle personne, et qu'il l'avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions, qui découvrirent assez qu'elle étoit jalouse. Dom-Carlos, de son côté, lui fit connoître qu'il avoit quelque scrupule de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au bal, et que cela le faisoit douter de sa condition. Elle s'en apperçut, et pour lui remettre l'esprit en repos, jamais elle ne fut si charmante, et elle le favorisa autant qu'on le peut dans une conversation

qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui seroit bientôt visible. Ils se séparérent là-dessus, lui fort en doute s'il la devoit croire, et elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain, Dom-Carlos étant allé à la messe, en je ne sçai quelle église, présenta de l'eau-benite à deux dames masquées, qui en vouloient prendre en même tems que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit, qu'elle ne recevoit point de civilité d'une personne à qui elle vouloit donner un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit Dom-Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle, lui répondit la dame inconnue. Elle s'y en alla la première, et Dom-Carlos la suivit, fort en doute si c'étoit sa Dame, quoiqu'il la vît de même taille; parce qu'il trouvoit quelque différence en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la chapelle: Toute la ville de Naples, seigneur Dom-Carlos, est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le peu de tems que vous y êtes, et vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde: on trouve seulement étrange, que vous ne vous soyez point apperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition et de mérite, qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoignée autant que la bienséance le peut permettre; et quoiqu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par insensibilité, que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entr'autres de ma connoissance, qui vous estime assez pour vous avertir au péril de tout ce qu'on en pourra dire: Que vos

avantures de nuit sont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoissez point; et puisque votre maîtresse se cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation, n'ait pour objet une dame de grande qualité et de beaucoup d'esprit, et qu'il ne se soit figuré une maîtresse toute adorable: mais, seigneur Dom-Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement, défiez-vous d'une personne qui se cache, et ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; et, puisque je me suis déclarée, je vai si bien lui rompre tous ses desseins, que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer, puisque je ne lui suis inférieure, ni en beauté, ni en richesses, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une personne aimable: profitez de l'avis, si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le tems à Dom-Carlos de lui répondre. Il voulut la suivre; mais il trouva à la porte de l'Eglise un homme de condition, qui l'engagea dans une conversation qui dura assez long-tems, et dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette avanture, et soupçonna d'abord la demoiselle du bal, d'être la dernière dame masquée qui lui étoit apparue. Mais songeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'esprit, et se souvenant que l'autre n'en avoit guére, il ne sçut plus ce qu'il en devoit croire, et souhaita presque de n'être point engagé avec son obscure maîtresse, pour se donner tout entier à celle qui venoit de le quitter; mais enfin, venant à considérer

qu'elle ne lui étoit pas plus connue que son Invisible, de qui l'esprit l'avoit charmé dans les conversations qu'il avoit eues avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre, et ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites, n'étant pas homme à être poussé par-là. Ce jour-là même, il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée, et il ne manqua pas non plus, au fort de la conversation qu'il eut avec son Invisible, d'être saisi par quatre hommes masqués, assez forts pour le désarmer, et le porter quasi à force de bras dans un carosse qui les attendoit au bout de la rue. Je laisse à penser au lecteur les injures qu'il leur dit, et les reproches qu'il leur fit, de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses; mais au-lieu de les persuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, et à lui ôter tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage et de sa force. Cependant le carosse alloit toujours au grand trot de quatre chevaux; il sortit de la ville, et au bout d'une heure il entra dans une superbe maison, dont on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carosse avec Dom-Carlos, le tenant par-dessous les bras, comme un Ambassadeur introduit à saluer le grand-seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie, et là deux demoiselles masquées vinrent le recevoir à la porte d'une grande salle, chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laissérent en liberté, et se retirérent, après lui avoir fait une profonde révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laissérent ni pistolet ni épée, et qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil;

mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenoient les Demoiselles, étoient d'argent, c'est pour le moins : ils étoient plutôt de vermeil doré cizelé, et la salle étoit la plus magnifique du monde ; et, si vous voulez, aussi-bien meublée que quelques appartemens de nos romans, comme le vaisseau de Zelmandre dans *le Polexandre*, le Palais d'Hibrahim dans *l'Illustre Bassa*, ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane, dans *le Cyrus*, qui est sans-doute, aussi bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement, avec deux demoiselles masquées qui ne parloient point, et qui le conduisirent dans une chambre voisine, encore mieux meublée que la salle, où elles le laissérent tout seul. S'il eût été de l'humeur de Dom-Quixote, il eût trouvé-là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes, et il se fût cru pour le moins Esplandian ou Amadis : mais notre Espagnol ne s'en émut non plus, que s'il eût été en son hôtellerie, ou auberge : il est vrai qu'il regreta beaucoup son Invisible, et que songeant continuellement à elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où on l'avoit si bien logé, et ne douta point que la Dame qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'Eglise, ne fût la magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, et avec quelle promptitude elles exécutent leurs résolutions ; et il se résolut aussi de son côté, à attendre patiemment la fin de l'avanture, et de garder fidélité à sa maîtresse

de la grille, quelques promesses et quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque tems de-là des Officiers masqués, et fort bien vêtus, vinrent mettre le couvert, et l'on servit ensuite le soupé. Tout en fut magnifique ; la musique et les cassolettes n'y furent pas oubliées, et notre Dom-Carlos, outre le sens de l'odorat et de l'ouïe, contenta aussi celui du goût, plus que je n'aurois pensé, en l'état où il étoit ; je veux dire, qu'il soupa fort bien : mais que ne peut un grand courage ? J'oubliois de vous dire, que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai sçu qu'il avoit grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque tems après le soupé, et tout le monde s'étant retiré, Dom-Carlos se promena long-tems, rêvant à tous ces enchantemens, ou à autre chose. Deux demoiselles masquées, et un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent deshabiller, sans sçavoir de lui s'il avoit envie de se coucher. Il se soumit à tout ce qu'on voulut ; les demoiselles firent la couverture et se retirérent ; le nain le déchaussa ou débotta, et puis le deshabilla. Dom-Carlos se mit au lit, et tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part et d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux ; les oiseaux d'une voliére le réveillérent au point du jour ; le nain masqué se présenta pour le servir, et lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi, et le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au diné, qui valut bien le soupé : et allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avoit gardé jusqu'alors. Ce fut une demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il auroit pour agréable de voir la maîtresse du Palais enchanté. Il dit qu'elle seroit la bien-

venue. Elle entra bientôt après, suivie de quatre demoiselles fort richement vêtues.

Telle n'est point la Cithérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un Amant.

Jamais notre Espagnol n'avoit vu une personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi, et si étonné en même tems, que toutes les révérences et les pas qu'il fit, en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine, où elle le fit entrer, furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avoit vu de beau dans la salle et dans la chambre dont je vous ai déjà parlé, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci, et tout cela recevoit encore du lustre de la dame masquée. Ils passérent sur la plus riche estrade que l'on ait jamais vue, depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis dans un fauteuil, en dépit qu'il en eût; et la dame s'étant assise sur je ne sçai combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavessin, en lui disant à peu près ce que je vais vous dire : Je ne doute point, seigneur Dom Carlos, que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison; et si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vu par-là que je sçai tenir ma parole; et par ce que j'ai déjà fait, vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale, par ses artifices, et par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maîtresse absolue de

la place que je lui dispute en votre cœur; mais une femme ne se rebute pas du premier coup; et si ma fortune qui n'est pas à mépriser, et tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne peuvent vous persuader de m'aimer, j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte ou par finesse, et d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts, que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernieres paroles, elle se démasqua, et fit voir à Dom-Carlos les cieux ouverts, ou, si vous voulez, le ciel en petit, la plus belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée; enfin, tout cela joint ensemble, une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage on ne lui eût pas donné plus de seize ans; mais à je ne sçai quel air galand, et majestueux tout ensemble, que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connoissoit qu'elle pouvoit être en sa vingtième année. Dom-Carlos fut quelque tems sans lui répondre, se fâchant quasi contre sa dame invisible, qui l'empêchoit de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue, et hésitant sur ce qu'il devoit dire et faire. Enfin, après un combat intérieur, qui dura assez long-tems pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avoit dans l'ame; et ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont trouvée bien crue: Je ne puis vous nier, madame, que je ne fusse trop heureux de vous plaire, si je pouvois l'être assez pour pouvoir vous aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre, qui ne l'est peut-être que dans mon imagination. Mais, madame, m'auriez-vous trouvé

digne de votre affection, si vous m'aviez cru capable d'être infidéle ? Et pourrois-je être fidéle, si je pouvois vous aimer ? Plaignez-moi donc, madame, sans me blâmer, ou plutôt plaignons-nous ensemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous désirez, et moi de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste, que la dame put aisément remarquer qu'il parloit selon ses véritables sentimens. Elle n'oublia rien de ce qui pouvoit le persuader; il fut sourd à ses priéres, et ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois; à bien attaqué bien défendu. Enfin, elle en vint aux injures et aux reproches, et lui dit

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.

Et le laissa-là, non pas pour reverdir, mais pour maudire cent fois son malheur, qui ne lui venoit que de trop de bonnes fortunes. Une Demoiselle lui vint dire un peu après, qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartemens sans trouver personne, jusqu'à l'escalier, au bas duquel il vit dix hommes masqués, qui gardoient la porte, armés de pertuisanes et de carabines. Comme il traversoit la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui étoit aussi beau que le reste de la maison, un de ces Archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder, et lui dit comme ayant peur d'être entendu : Qu'un vieux Gentilhomme l'avoit chargé d'une lettre pour lui, et qu'il avoit promis de la lui donnner en main propre, quoiqu'il y allât de sa vie s'il étoit découvert; mais qu'un présent de vingt pistoles, et la promesse d'autant, lui avoit fait tout hazarder. Dom-Carlos

lui promit d'être secret, et entra vite dans le jardin pour lire cette lettre.

Depuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis, par celle où vous devez être, si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu où vous êtes. C'est la princesse Porcia qui vous a enlevé. Elle ne considére rien quand il s'agit de se contenter, et vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse Armide : mais je romprai tous ses enchantemens, et vous tirerai bientôt d'entre ses bras, pour vous mettre entre les miens ; ce que vous méritez, si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

La Dame Invisible.

Dom-Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame, dont il étoit véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, et revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avoit au doigt. Il se promena encore quelque tems dans le jardin, ne pouvant assez s'étonner de cette princesse Porcia, dont il avoit souvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche, et pour être de l'une des meilleures maisons du royaume : et comme il étoit fort vertueux, il conçut une telle aversion pour elle, qu'il résolut au péril de sa vie de faire tout ce qu'il pourroit pour se tirer de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une demoiselle démasquée (car on ne se masquoit plus dans le palais) qui venoit lui demander s'il auroit pour agréable que sa maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je

vous laisse à penser, s'il dit qu'elle seroit la bien venue. On servit quelque tems après à souper ou à diner, car je ne me souviens plus lequel c'étoit. Porcia y parut plus belle que la Cithérée, comme je vous l'ai dit tantôt; il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diversifier, plus belle que le jour, ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table, et fit paroître tant d'esprit à l'Espagnol, qu'il eut un secret déplaisir de voir dans une dame de si grande condition, tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paroître de belle humeur, quoiqu'il songeât continuellement à son Inconnue, et qu'il brulât d'un violent désir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eut desservi, on les laissa seuls; et Dom-Carlos ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la dame de parler la première, elle rompit le silence en ces termes: Je ne sçai si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage, et si le mien que je vous ai fait voir, ne vous a point semblé assez beau, pour vous faire douter si celui que l'on vous cache, est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous pussiez vous repentir de l'avoir reçu: et quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières, puisse aisément s'offenser d'un refus, je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvu que vous le repariez, en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre Invisible. Faites-moi donc sçavoir votre dernière résolution, afin que si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer.

Dom-Carlos attendit quelque tems qu'elle reprît la parole ; et voyant qu'elle ne parloit plus, et que les yeux baissés contre terre elle attendoit l'arrêt qu'il alloit prononcer, il suivit la résolution qu'il avoit déjà prise de lui parler franchement, et de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit : Madame, avant de répondre à ce que vous voulez sçavoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincérement vos sentimens sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajoûta-t-il, et que par toutes les faveurs que peut accorder une dame sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendriez-vous pas pour le plus lâche et le plus traître de tous les hommes, s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis ? Et ne serois-je pas ce lâche et ce traître, si je quittois pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme pour la convaincre, mais elle ne lui en donna pas le tems ; elle se leva brusquement, en lui disant : Qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa constance, quoiqu'elle fût si contraire à son repos ; qu'elle le remettoit en liberté ; et que s'il vouloit l'obliger, il attendroit que la nuit fût venue, pour s'en retourner comme il étoit venu. Elle tint son mouchoir devant les yeux tandis qu'elle parla, comme pour cacher ses larmes, et laissa l'Espagnol un peu interdit, et pourtant si ravi de joie de se voir en liberté, qu'il n'eût pu la cacher, quand même il eût été le plus grand hypocrite du monde ; et je crois que si la Dame y eût pris garde, elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sçai si la nuit fut

long-tems à venir ; car, comme je vous l'ai déjà dit ; je ne prens plus la peine de remarquer ni le tems ni les heures : vous sçaurez seulement qu'elle vint, et qu'il se mit dans un carosse fermé, qui le mena à son logis, après un assez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde, ses valets pensérent mourir de joie quand ils le virent, et l'étoufférent à force de l'embrasser ; mais ils n'en jouïrent pas longtems. Il prit des armes, et accompagné de deux des siens, qui n'étoient pas gens à se laisser battre, il alla vîte à sa grille, et si vite, que ceux qui l'accompagnoient, eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé, que sa déité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin, l'Invisible lui dit qu'elle venoit de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle étoit, qu'elle avoit envoyé querir un carosse pour en sortir ; et parce qu'il seroit long-tems à venir, et que le sien pourroit être plutôt prêt, qu'elle le prioit de l'envoyer querir pour la mener dans un lieu où elle ne lui cacheroit plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois ; il courut comme un fou à ses gens, qu'il avoit laissés au bout de la rue, et envoya querir son carosse. Le carosse venu, l'Invisible tint parole, et s'y mit avec lui. Elle conduisit le carosse elle-même, enseignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre, et le fit arrêter auprès d'une grande maison, dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux, qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand escalier dans une salle haute, où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquoit point encore. Enfin, plusieurs demoiselles richement parées, étant

venues les recevoir, chacune un flambeau à la main, l'Invisible ne le fut plus; et ôtant son masque, fit voir à Dom-Carlos, que la dame de la grille, et la princesse Porcia, n'étoient qu'une même personne. Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de Dom-Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avoit enlevé une seconde fois, pour sçavoir sa dernière résolution; que la dame de la grille lui avoit cédé les prétentions qu'elle avoit sur lui; et ajoûta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Dom-Carlos se jetta à ses pieds, embrassa ses genoux, et pensa lui manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés, il se servit de tout son esprit, et de toute sa cajollerie, pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse, et s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée dans son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même, d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer, et qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus, les parens de la princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein, arrivérent. Comme ils étoient des principaux du royaume, et que Dom-Carlos étoit homme de condition, on n'avoit pas eu grand'peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage. Ils fûrent mariés la même nuit par le curé de la paroisse, qui étoit un bon prêtre et grand prédicateur; et cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se levérent bien tard le lendemain, ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le Viceroi,

qui étoit proche parent de Dom-Carlos, fut si aise, que les réjouissances publiques recommencérent dans Naples, où l'on parle encore de Dom-Carlos d'Arragon et de son Amante invisible.

CHAPITRE X.

Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'HISTOIRE de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde ; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention : et cela ajoûté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas ; et s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, et voulut un peu patiner : galanterie provinciale, qui tient plus du satyre que de l'honnête-homme. Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne mademoiselle Angelique lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire, tout rouge de dépit et de honte, et rejoignit la compagnie, où chacun parloit de toute sa force, sans entendre ce que disoient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disoient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'étoit pas plus à lui qu'à un autre, puisqu'il l'avoit prise dans un livre ; et en disant cela, il en fit voir un qui sortoit à demi hors de la poche de Ragotin, et s'en saisit brusquement. Ragotin lui égratigna les mains pour le ravoir ; mais malgré Ragotin il le mit

mit entre celles d'un autre, que Ragotin saisit aussi vainement que le premier, le livre ayant déjà convolé en troisième main. Il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, lesquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou six fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin qui vit que tout le monde éclatoit de rire à ses dépens, se jetta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poings dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avoient l'avantage du lieu, tomberent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton, dont le pauvre petit homme eut le siege de la raison si ébranlé, qu'il ne savoit plus où il en étoit. Pour dernier accablement, son adversaire en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller cheoir sur le cul aux pieds des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un tems où il se faisoit tout blanc de son épée, c'est-à-dire, de son histoire, et devant des comédiennes dont il vouloit devenir amoureux; car, comme vous le verrez tantôt, il ignoroit encore laquelle le touchoit le plus. En vérité son petit corps, tombé sur le cul, marqua si bien la fureur de son ame, par les divers mouvemens de ses bras et de ses jambes, que quoiqu'on ne pût voir son visage, parce que sa tête étoit emboîté dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à

propos de se joindre ensemble, et de faire comme une barriere entre Ragotin et celui qui l'avoit offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennes releverent le petit homme, qui hurloit cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchoit les yeux et la bouche, et lui empêchoit la respiration. La difficulté fut de lui ôter. Il étoit en forme de pot de beurre; et l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y étoit entré de force, et dont le nez étoit très-grand, en pouvoit sortir comme elle y étoit entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien; car vraisemblablement il étoit au plus haut point de sa colére, qui eût sans-doute produit un effet digne d'elle, si son chapeau qui le suffoquoit, ne l'eût fait songer à sa conservation, plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvoit parler; mais quand on vit qu'il portoit vainement ses mains tremblantes à la tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappoit des pieds contre le plancher de rage qu'il avoit de s'arracher inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoëffer, furent si violens, qu'il crut qu'on lui vouloit arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts, que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage, (ce qui ne lui fit pas une petite peur) fendit le feutre derriére la tête, depuis le bas jusqu'en haut. Aussi-tôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever, par la quantité d'esprits qui lui étoient montés au

visage ; et de plus, de ce qu'il avoit le nez écorché. La chose en fût pourtant demeurée-là, si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il lui falloit faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colére, qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte, qu'il saisit un des chenets de la cheminée ; et faisant semblant de le jetter au-travers de toute la troupe, causa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se pressérent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fût-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde ; on lui rendit son livre, et les comédiens lui prêtérent un vieux chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avoit si maltraité ; mais comme il étoit plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il vouloit faire une comédie de son histoire, et que de la façon qu'il la traiteroit, il étoit assuré d'aller d'un seul saut où les autres poëtes n'étoient parvenus que par degrés. Destin lui dit que l'histoire qu'il avoit contée, étoit fort agréable, mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin : ma mére étoit filleule du poëte Garnier ; et moi, qui vous parle, j'ai encore chez moi son écritoire. Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en seroit pas sorti à son honneur. Et qu'y trouvez-vous de si difficile, lui demanda Ragotin ? Que l'on n'en peut faire une comédie dans les règles, sans beaucoup de fautes contre la bienséance et le jugement, répondit Destin. Un homme comme moi peut faire des règles quand il voudra, dit Ragotin. Considérez, je vous prie, ajoûta-t-il, si ce ne seroit

pas une chose nouvelle et magnifique tout ensemble, de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre, devant lequel une vingtaine de Cavaliers, plus ou moins, avec autant de demoiselles, feroient mille galanteries : cela raviroit tout le monde. Je suis de votre avis, continua-t il, qu'il ne faut rien faire contre la bienséance, ou les bonnes mœurs ; et c'est pour cela que je ne voudrois pas faire parler mes acteurs dans l'église. Destin l'interrompit, pour lui demander où ils pourroient trouver tant de cavaliers et tant de dames. Et comment fait-on dans les colléges, où on livre des batailles, dit Ragotin ? J'ai joué à la Fléche la déroute du pont de Cé, ajoûta-t-il ; plus de cent soldats du parti de la Reine-mére parurent sur le théâtre, sans ceux de l'armée du roi, qui étoient encore en plus grand nombre ; et il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête, on disoit que tous les plumets de la noblesse du païs, que l'on avoit empruntés, n'en releveroient jamais. Destin, qui prenoit plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses, lui repartit que les colléges avoient assez d'écoliers pour cela ; et pour eux qu'ils n'étoient que sept ou huit quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien, comme vous sçavez, se mit du côté de Ragotin pour aider à le jouer, et dit à son camarade qu'il n'étoit pas de son avis ; qu'il étoit plus vieux comédien que lui ; qu'un portail d'église seroit la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue ; et pour la quantité nécessaire de cavaliers et de dames, qu'on en loueroit une partie, et que l'autre seroit faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie ; Ragotin en rit aussi, et jura qu'il le sçavoit bien, mais qu'il ne l'avoit pas voulu dire. Et le carosse,

ajoûta-t-il, quelle nouveauté seroit-ce dans une comédie? J'ai fait autrefois le chien de Tobie, et je le fis si bien que toute l'assistance en fut ravie : pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pirame et Thisbé, je n'ai pas été si touché de la mort de Pirame, qu'effrayé du Lion. La Rancune appuya les raisons de Ragotin par d'autres raisons aussi ridicules, et se mit par-là si bien dans son esprit, que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laissérent aussi les comédiens en liberté, qui avoient plus envie de souper que d'entretenir les fainéans de la ville.

CHAPITRE XI.

Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret, où il se fit donner tout ce qu'il y avoit de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'étoit pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires; et je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui étoit homme de grand discernement, et qui connoissoit d'abord son monde, ne vit pas plutôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin ne le traitoit pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avoit eue pour lui, en soutenant que son histoire étoit un

beau sujet de théâtre, mais qu'il avoit quelqu'autre dessein. Il se prépara donc à quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame, et continua à parler de son histoire. Il récita force vers satyriques, qu'il avoit faits contre la plupart de ses voisins, contre des cocus qu'il ne nommoit point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, et lui montra quantité d'anagrammes; car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit malfait, commencent à incommoder les honnêtes-gens. La Rancune acheva de le gâter; il exagéra tout ce qu'il entendit, en levant les yeux au Ciel; il jura comme un homme qui perd, qu'il n'avoit jamais rien vu de plus beau, et fit même semblant de s'arracher les cheveux, tant il étoit enthousiasmé. Il lui disoit de tems en tems: Vous êtes bien malheureux et nous aussi, de ne vous donner pas tout entier au théâtre; dans deux ans on ne parleroit non plus de Corneille, que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sçai ce que c'est que de flater, ajoûta-t-il; mais pour vous donner courage, j'avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte, et vous pouvez sçavoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guére, je sens un poëte de demi-lieue loin; aussi d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avois nourri. Ragotin avaloit cela doux comme miel, conjointement avec plusieurs verres de vin, qui l'envivroient encore plus que les louanges de la Rancune, qui de son côté mangeoit et buvoit d'une grande force, s'écriant de tems en tems: Au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent; encore un coup, vous êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas, et nous

aussi. Je brouille un peu de papier aussi-bien que les autres ; mais si je faisois des vers aussi bons la moitié que ceux que vous venez de me lire, je ne serois pas réduit à tirer le diable par la queue, et je vivrois de mes rentes aussi-bien que Mondori. Travaillez donc, monsieur Ragotin, travaillez ; et si dès cet hiver nous ne jettons de la poudre aux yeux de messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marets, je veux ne monter jamais sur le théâtre, que je ne me casse un bras ou une jambe : après cela, je n'ai plus rien à dire, et buvons. Il tint parole ; et ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de monsieur Ragotin à monsieur Ragotin même, qui lui fit raison, et but tête nue, et avec un si grand transport, à la santé des comédiennes, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en appercevoir ; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin, il le jetta par-dessus sa tête, et tira la Rancune par le bras, afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point ; mais comme je vous l'ai déjà dit, il étoit plutôt animal envieux, qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disoit de leurs comédiennes : le petit homme rougit sans lui répondre ; et la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant, rougissant, et s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune, qu'une des comédiennes lui plaisoit infiniment. Et laquelle, lui dit la Rancune ? Le petit homme étoit si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit je ne sçai. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, et le rendit tout interdit, c'est.... c'est.... Il répéta quatre ou cinq

fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit : Vous avez raison, c'est une fort belle fille ; cela acheva de le déconcerter. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, et peut-être qu'il n'en sçavoit rien encore, et qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux : et pour moi je crois que s'il lui eût nommé Angelique, ou sa mére la Caverne, il eût oublié le coup de busc de l'une, et l'âge de l'autre, et se seroit donné corps et ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le Bouquin avoit la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, et en but un autre de son côté ; après lequel il lui dit, parlant bas par mystére, et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort, et vous vous êtes adressé à un homme qui peut vous guérir, pourvu que vous le puissiez croire, et que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile ; mademoiselle de l'Etoile est une tigresse, et son frère Destin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, et je sçai bien ce que je sçai faire : achevons notre vin, et demain il sera jour. Un verre de vin bu de part et d'autre, interrompit quelque tems leur conversation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, dit à la Rancune qu'il avoit un neveu commis d'un Financier ; que ce neveu avoit contracté une grande amitié avec le partisan la Raillerie, durant le tems qu'il avoit été au Mans pour établir une maltôte ; et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des comédiens du roi, par le

crédit de ce neveu. Il lui dit encore, que s'il avoit des parens qui eussent des enfans, il leur feroit donner des bénéfices, parce que sa niéce avoit épousé le frére d'une femme qui étoit entretenue par le maître d'hôtel d'un abbé de la Province qui avoit de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contoit ses prouesses, la Rancune qui s'étoit altéré à force de boire, ne faisoit autre chose que remplir les deux verres, qui étoient vuidés en même tems, Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils se soulérent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume; et Ragotin en fut si hébêté, et si pesant, qu'il se pancha sur la table, et s'y endormit. La Rancune appella une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on étoit couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y auroit point de danger d'en dresser deux, et que dans l'état où étoit monsieur Ragotin, il n'avoit pas besoin d'être veillé. Il ne veilloit pas cependant, et jamais on n'a mieux dormi, ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étoient dans la chambre, sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante, et menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit étoit prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise vers le feu que l'on avoit allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, et se laissa deshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux qu'on put, et la Rancune se mit dans le sien, après avoir fermé la porte. A une heure de-là Ragotin se leva, et sortit de son lit: je n'ai pas bien sçu pourquoi. Il s'égara si bien dans la chambre, qu'après en avoir renversé tous les meubles, et s'être renversé lui même plusieurs fois sans pouvoir trouver son lit; enfin il trouva celui de la Ran-

cune, et l'éveilla, en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche mon lit, dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite, et s'alla fourrer entre la couverture et la paillasse du troisiéme, qui n'avoit ni matelas, ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla avant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'étoit par mortification qu'il avoit quitté son lit pour dormir sur une paillasse. Ragotin soutint qu'il ne s'étoit point levé, et qu'assurément il revenoit des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier qui prit le parti de sa maison, et le menaça de le mettre en Justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop long-tems que je vous ennuie de la débauche de Ragotin, retournons à l'hôtellerie des comédiens.

CHAPITRE XII.

Combat de nuit.

JE suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole, que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans ce livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car en conscience il n'y verra pas d'autres choses, quand le livre seroit aussi gros que le *Cyrus* : et si par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi-bien que lui ; qu'un chapitre attire l'autre ; et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux, et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un

dessein arrêté; et que sans remplir mon livre d'exemples à imiter, par des peintures d'actions, et de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant, de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice, et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivresse. Finissons la moralité, et reprenons nos comédiens, que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussitôt que leur chambre fut débarrassée, et que Ragotin eût emmené la Rancune, le portier qu'ils avoient laissé à Tours, entra dans l'hôtellerie, conduisant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux; et par sa relation, et par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on sçut de quelle facon l'intendant de la province ne leur avoit point pu faire de mal, ayant lui-même eu bien de la peine à se tirer des mains du peuple, lui et ses fusiliers. Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'étoit sauvé avec son habit à la Turque, avec lequel il pensoit représenter le Soliman de Mairet; et qu'ayant appris que la peste étoit à Alençon, il étoit venu au Mans avec la Caverne et la Rancune, dans l'équipage que l'on a pu voir au commencement de ces très-véritables, et très-peu héroïques avantures. Mademoiselle de l'Etoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avoit reçues d'une dame de Tours, dont le nom n'est pas venu à ma connoissance, et comme par son moyen elle avoit été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable, où elle s'étoit démis un pied en tombant de cheval. Elle ajoûta, qu'ayant appris que la troupe étoit au Mans, elle s'y étoit fait porter dans la litiére de la dame du village, qui la lui avoit libéralement prêtée. Après le souper, Destin demeura seul dans la chambre des dames. La Caverne l'aimoit comme

son propre fils ; mademoiselle de l'Etoile ne lui étoit pas moins chére ; et Angelique, sa fille et son unique héritiére, aimoit Destin et la l'Etoile comme son frére et sa sœur. Elle ne sçavoit pas encore au vrai ce qu'ils étoient, et pourquoi ils faisoient la comédie : mais elle avoit bien reconnu, quoiqu'ils s'appellassent frère et sœur, qu'ils étoient plus grands amis que proches parens ; que Destin vivoit avec la l'Etoile dans le plus grand respect du monde ; qu'elle étoit fort sage, et que si Destin avoit bien de l'esprit, et faisoit voir qu'il avoit été bien élevé, mademoiselle de l'Etoile paroissoit plutôt fille de condition, qu'une comédienne de campagne. Si Destin et la l'Etoile étoient aimés de la Caverne et de sa fille, ils s'en rendoient dignes par une amitié réciproque qu'ils avoient pour elles ; et ils n'y avoient pas beaucoup de peine, puisqu'elles méritoient d'être aimées autant que comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt que faute de mérite, elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, ou du Marets, qui sont l'un et l'autre le *Non plus ultra* des comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots Latins, (auxquels je n'ai pu refuser place ici, tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digression, Destin et la l'Etoile ne se cachérent point des deux comédiennes, pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimérent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Destin apprit à mademoiselle de l'Etoile, qu'il croyoit avoir vu la dernière fois qu'ils avoient représenté à Tours leur ancien persécuteur ; qu'il l'avoit discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau, et que pour cette raison-là il s'étoit

mis une emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnoissable à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en étoit attaqué, la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avoient trouvés en allant au-devant d'elle, et qu'il se trompoit fort, si leur même ennemi n'étoit un homme inconnu qui avoit exactement visité les brancards, comme on l'a pu voir dans le septième chapitre. Tandis que Destin parloit, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Destin en fut extrêmement touché; et après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajoûta que si elle vouloit lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun, qu'il en avoit eu jusqu'alors à l'éviter, elle se verroit bientôt délivrée de ses persécutions, ou qu'il y perdroit la vie. Ces dernières paroles l'affligérent encore davantage: Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne s'affliger pas aussi; et la Caverne et sa fille, très-compâtissantes de leur naturel, s'affligérent par complaisance, ou par contagion; je crois même qu'elles en pleurérent. Je ne sçai si Destin pleura, mais je sçai bien que les comédiennes et lui furent assez long-tems à ne se rien dire; et cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pause que les larmes avoient fait faire, et reprocha à Destin, et à la l'Etoile, que depuis le tems qu'ils étoient ensemble, ils avoient pu reconnoître jusqu'à quel point elle étoit de leurs amies; et cependant qu'ils avoient eu si peu de confiance en elle et en sa fille, qu'elles ignoroient encore leur véritable condition. Et elle ajoûta qu'elle avoit été assez persécutée en sa vie, pour conseiller des malheureux, tels qu'ils paroissoient l'être. A quoi Destin répondit, que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore

découverts à elle, mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit, et quand elle auroit quelque tems à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de satisfaire sa curiosité ; et sa fille qui souhaitoit ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle sur le lit de la l'Etoile, Destin alloit commencer son Histoire, quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque tems, mais le bruit et la noise, au-lieu-de cesser, augmentérent, et même on cria, au meurtre! à l'aide! on m'assassine! destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint, que lui déchirérent la Caverne et sa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur, où il ne vit goute, et où les coups de poing, les soufflets, et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entre-battoient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nuds qui trépignoient dans la chambre, faisoient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattans, et reçut d'abord un coup de poing d'un côté, et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de séparer ces Lutins, en un violent désir de se venger : il se mit à jouer des mains, et fit un moulinet de ses deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez long-tems pour lui faire recevoir une vingtaine de coups, et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe : il y porta les mains ; et rencontrant quelque chose de pelé, il crut être mordu d'un chien : mais la Caverne et sa fille, qui parurerent à la porte de

la chambre avec de la lumiére, comme feu saint-Elme après une tempête, virent Destin, et lui firent voir qu'il étoit au milieu de sept personnes en chemise, qui se maltraitoient l'une l'autre très-cruellement, et qui se décramponnérent d'elles-mêmes aussitôt que la lumiére parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui étoit un de ces sept pénitens blancs, se reprit avec le poëte; l'Olive qui en étoit aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Destin voulut les séparer: mais l'hôtesse qui étoit la bête qui l'avoit mordu, et qu'il avoit prise pour un chien, à cause qu'elle avoit la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes, aussi nues et aussi décoëffées qu'elle. Les cris recommencérent; les soufflets et les coups de poing vollérent de plus belle, et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit fait. Enfin, plusieurs personnes qui s'étoient éveillées à ce bruit, entrérent dans le champ de bataille, séparérent les combattans, et furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut question de sçavoir le sujet de la querelle, et quel étoit le différend qui avoit assemblé sept personnes nues dans une même chambre. L'Olive, qui paroissoit le moins ému, dit que le poëte étoit sorti de la chambre, et qu'il l'avoit vu revenir plus vite que le pas, suivi de l'hôte qui le vouloit battre; que la femme de l'hôte avoit suivi son mari, et s'étoit jettée sur le poëte; qu'ayant voulu les séparer, un valet et deux servantes s'étoient jettés sur lui; et que la lumiére qui s'étoit éteinte là-dessus, étoit cause que l'on s'étoit battu plus long-tems qu'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider sa cause: il dit qu'il avoit fait les deux plus belles stances que l'on eût jamais vues depuis que l'on en fait; et que de peur de les perdre,

il avoit été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie, qui s'étoient moquées de lui; que l'hote l'avoit appéllé danseur de corde, et que pour ne pas demeurer sans repartie il l'avoit appellé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot, que l'hôte qui étoit en mesure, lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étoient concertés ensemble ; car tout aussitôt que le soufflet fut donné, la femme de l'hôte, son valet et ses servantes, se jettérent sur les comédiens, qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette derniére rencontre fut plus rude, et dura plus long-tems que les autres. Destin s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avoit troussée, lui donna plus de cent claques sur les fesses: l'Olive qui vit que cela faisoit rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le poëte; et l'hôtesse qui étoit la plus furieuse, avoit été saisie par quelques-uns des spectateurs, dont elle se mit en si grande colére, qu'elle cria, aux voleurs! Ses cris éveillérent la Rappiniére, qui logeoit vis-à vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes; et croyant sur le bruit qu'il avoit entendu, qu'il y avoit pour le moins sépt ou huit personnes sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du roi; et ayant appris la cause de tout le desordre, il exhorta le poëte à ne faire plus de vers la nuit; et pensa battre l'hôte et l'hôtesse, parce qu'ils dirent cent injures aux pauvres comédiens, les appellant bâteleurs et baladins, et jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappiniére, à qui l'hôte devoit de l'argent, le menaça de le faire exécuter, et par cette menace lui ferma la bouche. La Rappiniére s'en retourna chez lui; les autres s'en furent dans leurs chambres, et Destin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne différer pas davantage de lui apprendre

dre ses avantures, et celles de sa sœur. Il leur dit qu'il ne demandoit pas mieux, et commença son histoire de la façon que vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

Plus long que le précédent.

Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Etoile.

JE suis né dans un village auprés de Paris: je vous ferois bien croire, si je voulois, que je suis d'une maison très-illustre, comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connoît point; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon pére étoit des premiers et des plus accommodés de son village. Je lui ai ouï dire qu'il étoit né pauvre gentilhomme, et qu'il avoit été à la guerre en sa jeunesse, où n'ayant gagné que des coups, il s'étoit fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris assez riche; et qu'ayant amassé quelque chose avec elle, parce qu'il étoit aussi maître-d'hôtel, et faisoit la dépense, c'est-à-dire, ferroit peut-être la mule, il s'étoit marié avec une vieille demoiselle de la maison, qui étoit morte quelque tems après, et l'avoit fait son heritier. Il se lassa bientôt d'être veuf; et n'étant guére moins las de servir, il épousa en secondes nôces une femme des champs, qui fournissoit de pain la maison de sa maîtresse, et c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon pére s'appelloit Garigues; je n'ai jamais sçu de quel païs il etoit; et pour le nom de ma mére, il ne fait rien à mon histoire.

Il suffit de vous dire qu'elle étoit plus avare que mon pére, et mon pére plus avare qu'elle, et que l'un et l'autre avoient la conscience assez large. Mon pére a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine, en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je pourrois vous apprendre cent autres traits de lézine, qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'esprit et d'invention; mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de-vous en conter deux très-difficiles à croire, et néanmoins très-véritables. Il avoit ramassé quantité de bled, pour le vendre bien cher durant une mauvaise année. L'abondance ayant été universelle, et le bled étant amendé, il fut si possédé de désespoir, et si abandonné de dieu, qu'il voulut se pendre. Une de ses voisines qui se trouva dans la chambre quand il y entra pour ce noble dessein, et qui s'étoit cachée de peur d'être vue, je ne sçai pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui criant au secours, coupa la corde, et à l'aide de ma mére qui arriva là-dessus, la lui ôta du col. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une si bonne action; car il les battit l'une et l'autre comme plâtre, et fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avoit coupée, en lui retenant quelque argent qu'il lui devoit. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut si grande que les vieilles gens du village ne se souvenoient pas d'en avoir vu une plus grande, il avoit regret à tout ce qu'il mangeoit; et sa femme étant accouchée d'un garçon, il se mit en tête qu'elle avoit assez de lait pour nourrir son fils, et pour le nourrir aussi lui-même; et espéra que tettant sa femme, il épargneroit du pain, et se nourriroit d'un

aliment aisé à digérer. Ma mére avoit moins d'esprit que lui, et n'étoit pas moins avare : tellement qu'elle n'inventoit pas les choses comme mon pére, mais les ayant une fois conçues, elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils et son mari en même tems, et hazarda aussi de s'en nourrir elle-même avec tant d'opiniâtreté, que le petit innocent mourut martyr de pure faim ; et mon pére et ma mére furent si affoiblis, et ensuite si affamés, qu'ils mangérent trop, et eurent chacun une longue maladie. Ma mére devint grosse de moi quelque tems après ; et ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon pére alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésiastique, qui demeuroit dans son village, où il avoit un bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour, et qu'il passoit par une grande rue du fauxbourg, dont la plupart des maisons se bâtissoient encore, il apperçut de loin aux rayons de la Lune, quelque chose de brillant, qui traversoit la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'étoit ; mais ayant entendu quelques gémissemens, comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avoit vu de loin s'étoit dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'étoit pas encore achevé, où il trouva une femme assise à terre. Le lieu où elle étoit, recevoit assez de clarté de la lune, pour faire discerner à mon pére qu'elle étoit fort jeune et fort bien vêtue, et c'étoit ce qui avoit brillé de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon pére, qui étoit assez hardi de son naturel, ne fût moins surpris que cette jeune demoiselle ; mais elle étoit dans un état où il ne lui

pouvoit rien arriver de pis. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la premiére, et pour dire à mon pére, que s'il étoit chrétien il eût pitié d'elle, qu'elle étoit prête d'accoucher; que se sentant pressée de son mal, et ne voyant point revenir une servante qui lui étoit allé querir une Sage-femme affidée, elle s'étoit sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne, sa servante ayant laissé la porte ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit. A peine achevoit-elle sa courte relation, qu'elle accoucha heureusement d'un enfant, que mon pére reçut dans son manteau. Il fit la Sage-femme le mieux qu'il put; et cette jeune fille le conjura d'emporter vîtement la petite créature, d'en avoir soin, et de ne manquer pas à deux jours de-là d'aller voir un vieil homme d'église, qu'elle lui nomma, qui lui donneroit de l'argent, et tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent, mon pére qui avoit l'ame avare, voulut déployer son éloquence d'écuyer; mais elle ne lui en donna pas le tems. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir de signal au prêtre qu'il devoit aller trouver de sa part, lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de col, et le fit partir avec grande précipitation, quelque resistance qu'il fit pour ne l'abandonner pas dans l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis: pour mon pére, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, et ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieux Prêtre, et de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mére de l'enfant étoit une fille de fort bonne maison, et fort riche; qu'elle l'avoit eu d'un seigneur Ecossois qui étoit allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi; et

que ce seigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus, qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'étoit trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie; et qu'en cette extrémité elle avoit tout déclaré à son pére et à sa mére, qui l'avoient consolée, au-lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle étoit leur fille unique; que la chose étoit ignorée dans le logis: et ensuite il assura mon pére, que pourvu qu'il eût soin de l'enfant, et qu'il fût secret, sa fortune étoit faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus, et un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon pére s'en retourna dans son village, après avoir bien dîné avec le prêtre. Je fus mis en nourrice, et l'étranger fut mis à la place du fils de la maison. A un mois delà le seigneur Ecossois revint; et ayant trouvé sa maîtresse en si mauvais état, qu'elle n'avoit plus guére à vivre, il l'épousa un jour avant qu'elle mourût, et ainsi fut aussitôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village avec le pére et la mére de sa femme. Les pleurs recommencérent, et on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon pére eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur Ecossois, et les parens de l'enfant ne l'oubliérent pas. Ils s'en retournérent à Paris fort satisfaits du soin que mon pére et ma mére avoient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir encore à Paris, parce que le mariage étoit tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sçues. Aussitôt que je pus marcher, mon pére me retira en sa maison, pour tenir compagnie au petit comte de Glaris; (c'est ainsi qu'on l'appella du nom de son pére.) L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob et Esaü dès le ventre de leur mére, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune comte et moi.

Mon pére et ma mére l'aimoient tendrement, et avoient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête-homme, que Glaris en donnoit peu. Il n'y avoit rien que de très-commun en lui: pour moi, je paroissois être ce que je n'étois pas, et bien moins le fils de Garigues, que celui d'un comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'est sans-doute que la fortune s'est voulu venger de la nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement; ou, si vous voulez, que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance des deux petits païsans, car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi: et aussi-bien, nos plus belles avantures ne furent que forces coups de poing. Dans toute les querelles que nous avions ensemble, j'avois de l'avantage, si ce n'est lorsque mon pére et ma mére se mettoient de la partie: ce qu'ils faisoient si souvent et avec tant de passion, que mon parrain, qui s'appelloit monsieur de Saint-Sauveur, s'en scandalisa, et me demanda à mon pére. Il me donna à lui avec grand'joie, et ma mére eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain bien vêtu, bien nourri, fort carressé, et point battu. Il n'épargna rien pour me faire apprendre à lire et à écrire; et sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du Seigneur du village, qui étoit un fort honnête gentilhomme, et fort riche, que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit, sous un homme sçavant qu'il avoit fait venir de Paris, et à qui il donnoit de bons gages. Ce gentilhomme, qui s'appelloit le baron d'Arques, faisoit élever ses enfans avec grand soin. L'aîné avoit nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne,

mais brutal sans retour, s'il y en eût jamais au monde : et le cadet en récompense, outre qu'il étoit mieux fait que son frére, avoit la vivacité de l'esprit, et la grandeur de l'ame, égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnoit en ce temps-là ce jeune gentilhomme, qui s'appelloit Verville. Il m'honora de son amitié, et moi je l'aimai comme un frére, et le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'étoit capable que de passions mauvaises; et je ne puis mieux vous exprimer les sentimens qu'il avoit dans l'ame pour son frére et pour moi, qu'en vous disant qu'il n'aimoit pas son frére plus que moi, qui lui étoit fort indifférent; et qu'il ne me haïssoit pas plus que son frére, qu'il n'aimoit guére. Ses divertissemens étoient différents des nôtres. Il n'aimoit que la chasse, et haïssoit fort l'étude. Verville n'alloit que rarement à la chasse; et prenoit grand plaisir à étudier : en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse, aussi-bien qu'en toute autre chose. Et je puis dire, que pour m'accommoder à son humeur, je n'avois pas besoin de beaucoup de complaisance, et n'avois qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avoit une bibliothéque de romans fort ample. Notre précepteur, qui n'en avoit jamais lu dans le Païs Latin, qui nous en avoit d'abord défendu la lecture, et qui les avoit cent fois blâmés devant le baron d'Arques, pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trouvoit divertissans, en devint lui-même si féru, qu'après avoir dévoré les anciens et les modernes, il avoua que la lecture des bons romans instruisoit en divertissant, et qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux senti-

mens aux jeunes-gens, que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire autant qu'il nous en avoit détournés, et nous proposa d'abord de lire les modernes; mais ils n'étoient pas encore de notre goût, et jusqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaisions bien plus à lire les *Amadis de Gaule*, que les *Astrées*, et les autres beaux romans que l'on a fait depuis, par lesquels les François ont fait voir aussi-bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations, ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du tems que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelloit les Liseurs, et alloit à la chasse, ou battre les païsans, à quoi il réussissoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire, m'acquit la bienveillance du baron d'Arques, et il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfans, quand il les envoya à l'académie: et ainsi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade, que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices: on nous en tira au bout de deux ans; et à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far et Verville persuadérent si bien leur pére, qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore, et monsieur de Saint-Sauveur mon Parrain, qui m'aimoit extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable, pour m'en servir si j'en avois besoin, et pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin, pour voir Rome, et les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles

dont les Espagnols sont les maîtres. A Rome je tombai malade, et les deux fréres poursuivirent leur voyage : celui qui les menoit, ne pouvant laisser échapper l'occasion des galéres du Pape, qui alloient joindre l'armée des Vénitiens, au passage des Dardanelles où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, et moi je pensai me désespérer d'être séparé de lui, dans un tems où j'aurois pu par mes services me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu, et je ne songeai à lui qu'à cause qu'il étoit frére de Verville, qui me laissa, en se séparant de moi, le plus d'argent qu'il put : je ne sçai pas si ce fut du consentement de son frére. Me voilà donc malade à Rome, sans aucune connoissance que celle de mon hôte, qui étoit un apothicaire Flamand, et de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit pas ignorant en médecine ; et autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvois plus entendu que le médecin Italien qui me venoit voir. Enfin je guéris, et repris assez de forces pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les etrangers trouvent amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Je me plaisois extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg, ou les Tuileries.) Les cardinaux, et autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité, que par le plaisir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement. Un jour que je me promenois dans une des plus belles, je vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes François avoient arrêtées, et ne vouloient pas laisser passer outre, que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvroit le visage. Un de

ces François, qui paroissoit être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, pendant que celle qui n'étoit point voilée, étoit retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avois à faire : je dis d'abord à ces incivils, que je ne souffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils se trouvérent fort étonnés l'un et l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand même ils auroient eu leurs épées, comme j'avois la mienne. Les deux femmes se rangérent auprès de moi, et ce jeune François préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit, en se séparant: monsieur le Brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne seront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherois pas; son valet le suivit, et je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée, paroissoit avoir quelque trente-cinq ans. Elle me remercia en françois qui ne tenoit rien de l'italien, et me dit entr'autres choses, que si tous ceux de ma nation me ressembloient, les femmes Italiennes ne feroient point de difficulté de vivre à la françoise. Après cela, comme pour me récompenser du service que je lui avois rendu, elle ajoûta qu'ayant empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il étoit juste que je la visse de son bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur sçache que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouït. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée, et rencontrant toujours les miens, il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un Ange.

Je vis bien que la mére l'aimoit extrêmement; car elle me parut participer au plaisir que je prenois à regarder sa fille. Comme je n'étois pas accoutumé à de pareilles rencontres, et que les jeunes-gens se déconcertent aisément en compagnie, je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allérent, et je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avoit plus moyen de courir après. Je voulus m'enquérir du concierge s'il les connoissoit. Nous fûmes longtems sans nous entendre, parce qu'il ne sçavoit pas mieux le françois que moi l'italien. Enfin plutôt par signes qu'autrement, il me fit sçavoir qu'elles lui étoient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connoissoit. Je m'en retournai chez mon apothicaire Flamand tout autre que je n'en étois sorti, c'est-à-dire, fort amoureux, et fort en peine de sçavoir si cette belle Léonore étoit courtisane ou honnête fille, et si elle avoit autant d'esprit que sa mére m'avoit paru en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, et me flattai de mille belles espérances, qui me divertirent quelque tems, et m'inquiéterent beaucoup après que j'en eu considéré l'impossibilité. Après avoir formé mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être long-tems invisibles dans une ville si peu peuplée que Rome, et à un homme si amoureux que moi. Dès le même jour je cherchai par tout où je crus les pouvoir trouver, et m'en revins au logis plus las et plus chagrin que je n'en étois sorti. Le lendemain je cherchai encore avec plus de soin, et je ne fis que me lasser et m'inquiéter davantage.

De la façon que j'observois les jalousies et les fenêtres, et de l'impétuosité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois dans les rues et dans les églises pour le plus fou de tous les François qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne sçai comment je pus reprendre mes forces dans un tems où j'étois une vraie ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon esprit demeura malade, et si partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie, et l'amour qui me retenoit à Rome, que je doutai quelquefois si j'obéirois aux lettres que je recevois souvent de Verville, qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver, sans se servir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportasse, je payai mon hôte, et préparai mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le seigneur Stéphano Vanbergue (c'est ainsi que s'appelloit mon hôte) me dit qu'il vouloit me donner à dîner chez une de ses amies, et me faire avouer qu'il ne l'avoit pas mal choisie pour un Flamand, ajoûtant qu'il ne m'y avoit voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance plutôt qu'autrement, et nous y allâmes à l'heure du dîner. Le logis où nous entrâmes, n'avoit ni l'air, ni les meubles de celui de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore et par sa mére. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mére

de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la françoise, et je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étois si interdit que je ne voyois goute, et que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'esprit et la vue me revinrent, et je vis Léonore plus belle et plus charmante que je ne l'avois encore vue, mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussitôt que je l'eus faite, et sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage, que la pudeur avoit fait monter d'incarnat sur celui de Léonore. Sa mére me dit, qu'avant mon départ elle avoit voulu me remercier du soin que j'avois eu de chercher sa demeure, et ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle, parée à la françoise, où sa fille ne nous accompagna point, me trouvant sans-doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stéphano, tandis que je faisois auprès de sa mére mon vrai personnage, c'est-à-dire, le païsan. Elle eut la bonté de fournir toute seule à la conversation, et s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paroître avec une personne qui n'en a point. Pour moi je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre, et si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit, après plusieurs choses auxquelles je répondis à peine oui et non, qu'elle étoit Françoise de naissance, et que je sçaurois du seigneur Stéphano les raisons qui la retenoient à Rome. Il fallut aller dîner, et me traîner encore dans la salle, comme on avoit fait dans la ruelle; car j'étois si troublé que je ne pouvois pas marcher. Je fus toujours stupide avant et après le

dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée, et que pour me punir elle eut toujours les yeux baissés. Si la mére n'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la chartreuse; mais elle discourut avec le seigneur Stéphano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine; car je ne donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empiroit à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligeantes, à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant, de plus que je n'avois fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore, et que je m'achevai de perdre. Stéphano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi, durant tout le temps que nous mîmes a retourner à son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai sur mon lit, sans quitter mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'étoit arrivé. Léonore se presenta à mon imagination, plus belle qu'elle n'avoit fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avois témoigné devant la mére et la fille, et toutes les fois que cela me venoit dans l'esprit, la honte me mettoit le visage tout en feu Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles avantures avantageuses à ma fortune, et à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne pas m'en aller, et n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespére pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déja que trop disposé. Je voulus lui écrire; mais tout ce que j'écrivis,

ne me satisfit point, et je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurois peut-être osé envoyer quand je l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la premiére fois, pour m'abandonner tout entier à ma passion; et je formai aussi le dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin étoit dans un lieu des plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je passois en rêvant sous les ruines d'un portique, j'entendis marcher derriére moi, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée au dessous des reins. Je me tournai brusquement mettant l'épée à la main, et me trouvant en tête le valet du jeune François dont je vous ai parlé tantôt, je pensois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahison; mais comme je le poussois assez loin sans le pouvoir joindre, parce qu'il lâchoit le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique, et m'attaquant par derriére, me donna un grand coup sur la tête, et un autre dans la cuisse qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparance que j'échappasse de leurs mains ayant été surpris de la sorte, mais comme dans une mauvaise action on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement, le valet blessa le maître à la main droite; et en même tems deux Péres Minimes de la Trinité du Mont, qui passoient près de-là, et qui virent de loin qu'on m'assassinoit, étant accourus à mon secours, mes assassins se sauvérent, et me laissérent blessé de trois coups d'épée. Ces bons Religieux étoient François pour mon grand bonheur; car en lieu si écarté, un Italien qui m'auroit vu en si mauvais état,

se seroit éloigné de moi plutôt que de me secourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne l'eût soupconné d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables Religieux me confessa, l'autre courut à mon logis avertir mon hôte de ma disgrace. Il vint aussitôt à moi, et me fit porter demi-mort dans mon lit: avec tant de blessures et tant d'amour, je ne fus pas long-tems sans avoir une fiévre très-violente. On désespéra de ma vie, et je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore ne me quittoit point; au contraire, il augmentoit toujours à mesure que mes forces diminuoient. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire sçavoir à Léonore que je n'aurois voulu vivre que pour elle, je demandai une plume et de l'encre. On crut que je rêvois, mais je le fis avec tant d'instance, et je protestai si bien que l'on me mettroit au désespoir, si l'on me refusoit ce que je demandois, que le seigneur Stéphano, qui avoit bien reconnu ma passion, et qui étoit assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout e qu'il me falloit pour écrire; et comme s'il eût sçu mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avois écrits un peu auparavant, pour me servir des pénsées que j'avois déjà eues sur le même sujet. Enfin voici ce que j'écrivis à Léonore.

Aussitôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point; elle me dit aussi-bien que mes yeux, que vous étiez la plus aimable personne du monde, au-lieu de me représenter que je n'étois pas digne de vous aimer. Mais

Mais elle n'eût fait qu'irriter mon mal par des remédes inutiles ; et après m'avoir fait faire quelque résistance, il auroit toujours fallu céder à la nécessité de vous aimer, que vous imposez à tous ceux qui vous voient. Je vous ai donc aimé, belle Léonore, et d'un amour si respectueux, que vous ne m'en devez pas haïr, quoique j'aye la hardiesse de vous le découvrir. Mais le moyen de mourir pour vous, et de ne s'en glorifier pas? et quelle peine pouvez-vous avoir à me pardonner un crime que vous aurez si peu de temps à me reprocher? Il est vrai que vous avoir pour la cause de sa mort, est une récompense qui ne se peut mériter que par un grand nombre de services, et vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là sans y penser. Ne me le plaignez point, aimable Léonore, puisque vous ne pouvez plus me le faire perdre, et que c'est la seule faveur que j'aye jamais reçue de la fortune, qui ne pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à votre mérite, qu'en vous donnant des adorateurs autant au-dessus de moi, que toutes les beautés du monde sont au-dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas assez vain pour espérer que le moindre sentiment de pitie...

Je ne pus achever ma lettre; tout d'un coup les forces me manquérent, et la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui alloit si vîte. Sans cela, ce long commencement de lettre que je viens de vous tracer, n'auroit été que la moindre partie de la mienne, tant la fiévre et l'amour m'avoient échauffé l'imagination. Je demeurai long-tems évanouï, sans donner aucun signe de vie. Le seigneur Stéphano qui s'en apperçut, ouvrit la porte de la chambre, pour envoyer querir

un prêtre. En même tems Léonore et sa mére me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été assassiné; et parce qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu servir, et ainsi qu'elles étoient la cause innocente de ma mort, elles n'avoient point fait difficulté de me venir voir en l'état où j'étois. Mon évanouïssement dura si long-tems, qu'elles s'en allérent avant que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger, et dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lurent ce que j'avois écrit; et la mére plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avois laissés sur mon lit, entre lesquels il y avoit une lettre de mon pére Garigues. Je fus long-tems entre la mort et la vie, mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, et au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disoit souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mére et elle m'avoient rendue, dont j'eus une extrême joie; et si je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lu la lettre de mon pére, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avoit été lue aussi. Je ne pouvois parler d'autre chose que de Léonore, toutes les fois que je me trouvois seul avec Stéphano. Un jour me souvenant que la mére de Léonore m'avoit dit qu'il pourroit m'apprendre qui elle étoit, et ce qui la retenoit à Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en sçavoit. Il me dit qu'elle s'appelloit mademoiselle de la Boissiére; qu'elle étoit venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambassadeur, étoit devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avoit pas haï, et que d'un mariage clandestin il

en avoit eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus, que ce seigneur en avoit été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur; que cela l'avoit obligé de quitter Rome, et d'aller demeurer quelque tems à Venise avec cette mademoiselle de la Boissiére, pour laisser passer le temps de l'ambassade; que l'ayant ramenée à Rome, il lui avoit meublé une maison, et donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition, tandis qu'il seroit en France, où son pére le faisoit revenir, et où il n'avoit osé mener sa maîtresse, ou si vous voulez, sa femme, sçachant bien que son mariage ne seroit approuvé de personne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentois bientôt d'une pensée si criminelle, et lui souhaitois une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritoit, quoique cette derniére pensée me causât un désespoir étrange; car l'aimant plus que ma vie, je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevois de me guérir, et que d'un si grand mal il ne me restoit que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avois perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectoit tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-tems leur courage. Verville m'aimoit encore comme il m'a toujours aimé, et Saint-Far ne me témoignoit point encore qu'il me haît, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, à la réserve de l'amour que j'avois pour

Léonore. Ils témoignérent une extrême envie de la connoître, et je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mére et de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'ame aussi-bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent fait bien du mal à ceux qui s'y sont abandonnés. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint-Fàr me demandoit tous les jours quand je le ménerois chez mademoiselle de la Boissiére. Un jour qu'il me pressoit plus qu'il n'avoit jamais fait, je lui dis que je ne sçavois pas si elle l'agréeroit, parce qu'elle vivoit fort retirée. Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, me repartit-il; et ajoûtant qu'il iroit bien la voir sans moi, il me rompit rudement en visiére; et je parus si étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnoit pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries, et me mit dans un tel désordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, et me mena au cours, où je fus extrêmement triste, quelque peine que prît Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une personne de son âge, et d'une condition si supérieure à la mienne. Cependant son brutal de frére travailloit à sa satisfaction, ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiselle de la Boissiére, où on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avoit avec lui le valet de mon hôte, qui m'y avoit accompagné plusieurs fois; et je crois que sans cela on ne l'y auroit pas reçu. Mademoiselle de la Boissiére fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far, que ne le connoissant point, elle ne sçavoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisoit de la visiter. Saint-

Far lui dit sans marchander, qu'il étoit le maître d'un jeune garçon qui avoit été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mére, ni à la fille, comme je l'ai sçu depuis, et ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hazarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guére, le brutal se divertit fort peu avec elles, et elles s'ennuyérent beaucoup avec lui. Ce qui pensa le faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante priére qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin, ce galant-homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, et s'en retourna chez le seigneur Stéphano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avoit rendu. Depuis ce tems-là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris si insupportables, me desobligea si souvent, que j'eusse cent fois perdu le respect que je devois à sa condition, si Verville par des bontés continuelles ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frére. Je ne sçavois point encore le mal qu'il m'avoit fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvois bien mademoiselle de la Boissiére plus froide qu'elle n'étoit au commencement de notre connoissance; mais étant également civile, je ne remarquois point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paroissoit fort rêveuse devant sa mére; et quand elle n'en étoit pas observée, il me sembloit qu'elle en avoit le visage moins triste,

et que j'en recevois des regards plus favorables. Destin contoit ainsi son histoire, et les comédiennes l'écoutoient attentivement, sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir. Lorsqu'il sonna deux heures après minuit, mademoiselle de la Caverne fit souvenir Destin, qu'il devoit le lendemain tenir compagnie à la Rappiniére, jusqu'à une maison qu'il avoit à deux ou trois lieues de la ville, où il avoit promis de leur donner le plaisir de la chasse. Destin prit donc congé des comédiennes, et se retira dans sa chambre, où il y a apparence qu'il se coucha. Les comédiennes firent la même chose ; et ce qui restoit de la nuit se passa fort paisiblement dans l'hôtellerie, le poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles stances.

CHAPITRE XIV.

Enlévement du curé de Dom-Front.

Ceux qui auront eu assez de tems à perdre, pour l'avoir employé à lire les chapitres précédens, doivent sçavoir, s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Dom-Front étoit dans l'un des brancards, qui se trouvérent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'étoit peut-être jamais faite : mais comme tout le monde sçait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble, que quatre montagnes. Ce curé donc, qui s'étoit logé dans la même hôtellerie de nos comédiens, fut consulter sur sa gravelle les médecins du Mans, qui lui dirent en latin fort élégant, qu'il avoit la gravelle : (ce que le pauvre homme ne sçavoit que trop) et ayant aussi achevé

d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin, pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune niéce qu'il avoit habillée en demoiselle, soit qu'elle le fût ou non, se mit au-devant du brancard, aux pieds du bon-homme, qui étoit gros et court. Un païsan nommé Guillaume, conduisoit par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du curé, de peur que ce cheval ne mît le pied à faux; et le valet du curé nommé Julien, avoit soin de faire aller le cheval de derriére, qui étoit si rétif, que Julien étoit souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du curé, qui étoit de cuivre jaune reluisant comme de l'or, parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie, étoit attaché au côte droit du brancard; ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche, qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le Curé avoit retiré du messager de Paris, pour un gentilhomme de ses amis, qui avoit sa maison auprès de Dom-Front. A une lieue et demie de la ville, comme le brancard alloit son petit train, dans un chemin creux, revêtu de haies plus fortes que des murailles, trois cavaliers soutenus de deux fantassins, arrêtérent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paroissoit être le chef de ces coureurs de grands-chemins, dit d'une voix effroyable: Par la mort! le premier qui soufflera, je le tue; et présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du païsan Guillaume qui conduisoit le brancard. Un autre en fit autant à Julien; et un des hommes de pied coucha en joue la niéce du curé, qui cependant dormoit dans son brancard fort paisiblement, et ainsi fut exemptée de l'ef-

froyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vîte, que les méchans chevaux qui le portoient n'en avoient envie. Jamais le silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La niéce du curé étoit plus morte que vive; Guillaume et Julien pleuroient sans oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroyable vision des armes à feu; et le curé dormoit toujours, comme je vous l'ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop, et prit les devans. Cependant le brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant qui mouroit peut-être de peur aussi-bien que celui que le menoit, ou par belle malice, ou parce qu'on le faisoit aller plus vîte qu'il ne lui étoit permis par sa nature pesante et endormie; ce pauvre cheval donc mit le pied dans une orniére, et broncha si rudement, que monsieur le curé s'en éveilla, et sa niéce tomba du brancard sur la maigre croupe de l'haridelle. Le bon homme appella Julien, qui n'osa lui répondre; il appella sa niéce, qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche; le païsan eut le cœur aussi dur que les autres, et le curé se mit en colére tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu, mais je ne puis croire cela d'un curé du Bas-Maine. La niéce du curé s'étoit relevée de dessus la croupe du cheval, et avoit repris sa place, sans oser regarder son oncle; et le cheval s'étant relevé vigoureusement, marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait, nonobstant le bruit du curé, qui crioit de sa voix de lutin. Arrête! arrête! Ses cris redoublés excitoient le cheval, et le faisoient aller encore plus vîte, et cela faisoit crier le curé encore plus fort. Il appelloit tantôt Julien, tantôt Guillaume, et plus souvent que les autres sa niéce, au

nom de laquelle il joignoit souvent l'épithéte de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé, si elle eût voulu; car celui qui lui faisoit garder le silence si exactement, étoit allé joindre les gens de cheval, qui avoient pris les devans, et qui étoient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas; mais la peur de la carabine la rendoit insensible aux injures de son oncle, qui se mit enfin à hurler, et à crier à l'aide et au meurtre, voyant qu'on lui desobéissoit si opiniâtrement. Là-dessus les deux cavaliers qui avoient pris les devans, et que le fantassin avoit fait revenir sur leurs pas, rejoignirent le brancard, et le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume, Qui est le fou qui crie là-dedans? Hélas, monsieur! vous le sçavez mieux que moi, répondit le pauvre Guillaume. Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents, et le présentant à la niéce, lui commanda de se démasquer, et de lui dire qui elle étoit. Le curé qui voyoit de son brancard tout ce qui se passoit, et qui avoit un procès avec un gentilhomme de ses voisins nommé de Laune, crut que c'étoit lui qui vouloit l'assassiner. Il se mit donc à crier : monsieur de Laune, si vous me tuez, je vous cite devant dieu; je suis sacré prêtre indigne, et vous serez excommunié comme un loup-garou. Cependant sa pauvre niéce se démasquoit, et faisoit voir au cavalier un visage effrayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet auquel on ne s'attendoit point. Cet homme colére lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portoit le devant du brancard, et d'un autre pistolet qu'il avoit à l'arçon de sa selle donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied, en disant : Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis.

Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé et à son train. Il demanda confession; Julien et Guillaume se mirent à genoux, et la niéce du curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisoient tant de peur, les avoient déjà quittés, et s'étoient éloignés d'eux, autant que leurs chevaux avoient pu courir, leur laissant en dépôt celui qui avoit été tué d'un coup de pistolet. Julien et Guillaume se levérent en tremblant, et dirent au curé et à sa niéce, que les gendarmes s'en étoient allés. Il fallut dételer le cheval de derriére, afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant, et Guillaume fut envoyé dans un bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le curé ne sçavoit que penser de ce qui lui étoit arrivé; il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé, pourquoi on l'avoit quitté sans le voler, et pourquoi ce cavalier avoit tué un des siens même, dont le curé n'étoit pas si scandalisé, que de son propre cheval tué, qui vraisemblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toujours, que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu assassiner, et qu'il en auroit raison. Sa niéce lui soutenoit que ce n'étoit point de Laune, qu'elle le connoissoit bien; mais le curé vouloit que ce fût lui pour lui faire un bon grand proces criminel, se fiant peut-être aux témoins à gages, qu'il espéroit de trouver à Goron, où il avoit des parens. Comme ils contestoient là-dessus, Julien qui vit paroître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La niéce du curé qui vit fuir Julien, crut qu'il en avoit sujet, et s'enfuit aussi: ce qui fit perdre la tramontane au curé, ne sçachant plus ce qu'il devoit penser de tant d'événemens extraordinaires. Enfin, il vit aussi la cavalerie que Julien avoit vue; et, qui pis est,

il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avoit un homme lié et garotté sur un méchant cheval, et défait comme ceux qu'on méne pendre. Le curé se mit à prier dieu, et se recommanda de bon cœur à sa toute-bonté, sans oublier le cheval qui lui restoit : mais il fut bien étonné et rassuré tout ensemble, quand il reconnut la Rappiniére, et quelques-uns de ses archers. La Rappiniére lui demanda ce qu'il faisoit-là, et si c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui étoit arrivé, et conclut encore que c'étoit de Laune qui avoit voulu l'assassiner; sur quoi la Rappiniére verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort, et revint avec la niéce du curé et Julien, qui s'étoient rassurés, et qui avoient rencontré Guillaume remenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Dom Front sans aucune mauvaise rencontre, où tant qu'il vivra il contera son enlévement. Le cheval mort fut mangé des loups, ou des mâtins; le corps de celui qui avoit été tué, fut enterré je ne sçai où; et la Rappiniére, Destin, la Rancune et l'Olive, les archers et le prisonnier, s'en rétournérent au Mans. Et voilà le succés de la chasse de la Rappiniére et des comédiens, qui prirent un homme au lieu de prendre un liévre.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin et de l'Etoile.

SERENADE.

IL vous souviendra, s'il vous plaît, que dans le chapitre précédent, l'un de ceux qui avoient enlevé le curé de Dom-Front, avoit quitté ses compagnons et s'en étoit allé au galop, je ne sçai où. Comme il pressoit extrêmement son cheval dans un chemin fort creux et fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui. Il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, et tourna son cheval si court, et avec tant de précipitation, qu'il se cabra, et se renversa sur son maître. La Rappiniére et sa troupe (car c'étoient ceux qu'il avoit vus) trouvérent fort étrange qu'un homme qui venoit à eux si vîte, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappiniére, qui de son naturel en étoit fort susceptible, outre que sa charge l'obligeoit à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon s'augmenta beaucoup, quand étant auprès de cet homme qui avoit une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paroissoit pas tant effrayé de sa chûte, que de ce qu'il en avoit des témoins. Comme il ne hazardoit rien en augmentant sa peur, et qu'il sçavoit faire sa charge mieux que Prevôt du royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si

lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avoit fait sa chûte; et la Rappiniére et les siens remarquérent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre moins entreprenant que lui, n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de l'aider à se relever, et le fit lier et garotter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Dom-Front dans le désordre que vous avez vu auprès d'un homme mort, et d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assurérent qu'il ne s'étoit pas mépris : à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Destin le regardoit plus attentivement que les autres, pensant le reconnoître, et ne pouvant se remettre où il l'avoit vu. Il travailla envain sa réminiscence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin, ils arrivérent au Mans, où la Rappiniére fit emprisonner le prétendu criminel; et les comédiens, qui devoient commencer le lendemain à présenter, se retirérent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Il se réconciliérent avec l'hôte; le poëte, qui étoit libéral comme un poëte, voulut payer le soupé. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie, et qui ne pouvoit s'en éloigner depuis qu'il étoit amoureux de l'Etoile, en fut convié par le poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avoient été spectateurs de la bataille qui s'étoit donnée la nuit précédente en chemise entre les comédiens et la famille de l'hôte. Un peu avant le soupé, la bonne compagnie qui qui étoit déjà dans l'hôtellerie, augmenta d'un opérateur et de son train, qui étoit composé de sa femme, d'une vieille servante more, d'un singe, et de deux valets. La Rancune le connoissoit il y avoit long-tems;

ils se firent force-caresses; et le poëte qui faisoit aisément connoissance, ne quitta point l'opérateur et sa femme, qu'à force de complimens pompeux, et qui ne disoient pourtant pas grand'chose, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de souper avec lui. On soupa; il ne s'y passa rien de remarquable: on y but beaucoup, et on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Etoile; ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala, et parla fort peu durant le souper, quoique le poëte lui donnât une belle matiére à contester, blâmant tout net les vers de Théophile, dont Ragotin étoit grand admirateur. Les comédiennes firent quelque tems conversation avec la femme de l'opérateur, qui étoit Espagnole, et n'étoit pas désagreable. Elles se retirérent ensuite dans leur chambre, où Destin les conduisit pour achever son histoire, que la Caverne et sa fille mouroient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant se mit à étudier son rôle; et Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit, où la Caverne et sa fille s'assirent, reprit ainsi son histoire.

Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux, et bien en peine de l'effet que ma lettre auroit fait dans l'esprit de Léonore, et de sa mére; vous m'allez voir encore plus amoureux, et le plus désespéré de tous les hommes. J'allois voir tous les jours mademoiselle de la Boissiére et sa fille, si aveuglé de ma passion, que je ne remarquois point la froideur que l'on avoit pour moi; et considérois encore moins que mes trop fréquentes visites pouvoient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissiére s'en trouvoit fort importunée, depuis que Saint-Far lui avoit appris qui j'étois; mais elle ne pouvoit civilement me défendre sa

maison, après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faisois pitié, et elle ne suivoit pas en cela les sentimens de sa mére, qui ne la perdoit jamais de vue, afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mére, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrois comme une ame damnée, et mes fréquentes visites ne me servoient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulois plaire. Un jour que mademoiselle de la Boissiére reçut des lettres de France, qui l'obligeoient à sortir aussitôt qu'elle les eut lues, elle envoya louer un carosse, et chercher le seigneur Stéphano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule, depuis la fâcheuse rencontre où je l'avois servie. J'étois plus prêt, et plus propre à lui servir d'écuyer, que celui qu'elle envoyoit chercher; mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle vouloit se défaire. Par bonheur Stéphano ne se trouva point, et elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle étoit de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrisse: ce que je fis avec autant de joie, qu'elle avoit de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal, qui étoit lors Protecteur de France, et qui lui donna heureusement audience aussitôt qu'elle la lui eut fait demander. Il falloit que son affaire fût d'importance, et qu'elle ne fût pas sans difficulté; car elle fut long-tems à lui parler en particulier dans une espéce de grotte, ou plutôt une fontaine couverte, qui étoit au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avoient suivi ce cardinal,

se promenoient dans les endroits du jardin qui leur plaisoient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers seul avec la belle Léonore, comme je l'avois souhaité tant de fois, et pourtant encore moins hardi que je n'avois jamais été. Je ne sçai si elle s'en apperçut, et si ce fut par bonté qu'elle parla la premiére. Ma mere, me dit-elle, aura bien sujet de quereller le seigneur Stéphano de nous avoir manqué aujourd'hui, et d'être cause que nous vous donnons tant de peine. Et moi je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré sans y penser la plus grande félicité dont je jouïrai jamais. Je vous ai assez d'obligation, repartit elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux : dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse sçavoir, afin que je m'en réjouïsse. J'aurois peur, lui dis-je, que vous ne la fissiez cesser. Moi! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse; et quand je le serois pour tout autre, je ne le serois jamais pour une personne qui a mis sa vie au hazard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. Et par quel autre motif m'opposerois-je à votre félicité, reprit-elle ? Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajoûta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserois, et de quelle façon le mépris que je ferois de quelque chose, vous la rendroit moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui répondis-je; mais je ne sçai si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle; car quand on doute si on voudra bien entendre une chose; c'est signe qu'elle n'est pas intelligible, ou qu'elle peut déplaîre. Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je lui pouvois répondre, songeant bien moins à ce qu'elle

me disoit, qu'à sa mére qui pouvoit revenir, et me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin, je m'enhardis; et sans employer plus de tems à une conversation qui ne me conduisoit pas assez vîte où je voulois aller, je lui dis sans répondre à ses derniéres paroles: Qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de lui parler, pour lui confirmer ce que j'avois pris la hardiesse de lui écrire; et que je ne me serois jamais hazardé à cela, si je n'avois sçu qu'elle avoit lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avois écrit; et ajoûtai, qu'étant prêt de partir pour la guerre que le pape faisoit à quelques princes d'Italie, et résolu d'y mourir, puisque je n'étois pas digne de vivre pour elle, je la priois de m'apprendre les sentimens qu'elle auroit eu pour moi, si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avois eue de l'aimer. Elle m'avoua en rougissant, que ma mort ne lui seroit pas indifférente: et si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, ajoûta-t-elle, conservez-nous-en un qui nous a été si utile; ou du moins si vous êtes si pressé de mourir, pour une raison plus forte que celle que vous venez de dire, différez votre mort jusqu'à ce que nous nous soyons revus en France, où je dois bientôt retourner avec ma mére. Je la pressai de me dire plus clairement les sentimens qu'elle avoit pour moi; mais sa mére se trouva lors si près de nous, qu'elle n'eût pu me répondre, quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissiére me fit une mine assez froide, à cause peut-être que j'avois eu le tems d'entretenir Léonore en particulier; et cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de tems chez elles. Je les quittai le

plus content du monde, et tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore. Le lendemain je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume: on me dit qu'elles étoient sorties; on me dit la même chose trois jours de suite, que j'y retournai sans me rebuter. Enfin, le seigneur Stéphano me conseilla de n'y aller plus, parce que mademoiselle de la Boissiére ne permettoit pas que je visse sa fille; ajoûtant qu'il me croyoit trop raisonnable pour m'exposer à un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrace. La mére de Léonore l'avoit trouvée qui m'écrivoit une lettre; et après l'avoir fort maltraitée, elle avoit donné ordre à ses gens de me dire qu'elles n'y étoient pas toutes les fois que je les viendrois voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avoit rendu Saint-Far, et que depuis ce tems-là mes visites avoient fort importuné la mére. Pour la fille, Stéphano m'assura de sa part, que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, si sa mére eût été aussi peu intéressée qu'elle. Je ne vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles: je m'affligeai autant que si on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder; je m'emportai contre Saint-Far, et je songeai même à me battre contre lui: mais enfin, me remettant devant les yeux ce que je devois à son pére, et à son frére, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, et je m'ennuyai par-tout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle l'avoit toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchois, et j'acquis quelque réputation que

je ne cherchois point, et qui m'auroit satisfait dans un autre tems : mais pour-lors rien ne pouvoit me satisfaire, que le souvenir de Léonore. Verville et Saint-Far furent-obligés de retourner en France, où le Baron d'Arques les reçut en pére idolâtre de ses enfans. Ma mére me reçut froidement. Pour mon pére, il se tenoit à Paris chez le comte de Glaris, qui l'avoit choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques, qui avoit sçu ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie, où même j'avois sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon pére à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avoit fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au comte Ecossois ; mais mon pére me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étois trop brave ; que j'avois la mine d'être glorieux, et que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier, que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours-là n'étoient guére agréables à un jeune-homme qui avoit été bien élevé, qui s'étoit mis en quelque réputation à la guerre : et enfin, qui avoit osé aimer une fort belle fille, et même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentimens de respect et d'amitié que l'on doit avoir pour un pére, n'empêchérent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me caressant comme je viens de vous dire ; et puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir. Je n'eus pas grand'peine à me resoudre à lui obéir. Je le

quittai, et m'en allai voir monsieur de Saint-Sauveur, qui me reçut en pére. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, et me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligérent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du fauxbourg Saint-Germain, dans une fort belle maison que l'on avoit bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres, qui ont rendu ce fauxbourg-là aussi beau que la ville. Saint Far et Verville faisoient leur cour, alloient au cours, ou en visite, et faisoient tout ce que font les jeunes-gens de leur condition, en cette grande ville, qui fait passer pour campagnards les habitans des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnois point, j'allois m'exercer dans toutes le salles des tireurs d'armes, ou bien j'allois à la comédie: ce qui est cause, peut être, de ce que je suis passable comédien. Un jour Verville me tira en particulier, et me découvrit qu'il étoit devenu fort amoureux d'une demoiselle qui demeuroit dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avoit un frére nommé Saldagne, qui étoit aussi jaloux d'elle, et d'une autre sœur qu'elle avoit, que s'il eût été leur mari: et il me dit de plus, qu'il avoit fait assez de progrès auprès d'elle, pour l'avoir persuadée de lui donner la nuit suivante entrée dans son jardin, qui répondoit par une porte de derriére à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner, et de faire tout ce que je pourrois pour me mettre dans les bonnes graces de la fille qu'elle devoit avoir avec elle. Je ne pouvois refuser à l'amitié que m'avoit toujours témoignée Verville, de faire tout ce qu'il vouloit. Nous sortîmes par la porte de derriére de notre jardin sur les dix heures du soir, et fûmes

reçus par la maîtresse et la suivante, dans le jardin où l'on nous attendoit. La pauvre mademoiselle de Saldagne trembloit comme la feuille, et n'osoit parler; Verville n'étoit guére plus assuré; la suivante ne disoit mot; et moi qui n'étois-là que pour accompagner Verville, je ne parlois point, et n'en avois pas envie. Enfin, Verville s'évertua, et mena sa Maîtresse dans une allée couverte, après m'avoir bien recommandé et à la suivante de faire bon guet: ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes assez long-tems sans nous dire la moindre parole. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amans. Verville me demanda assez haut, si j'avois bien entretenu madame Madelon. Je lui répondis que je ne croyois pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non assurément, dit aussi-tôt la soubrette, car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire, et assura cette Madelon que je valois bien la peine que l'on fît conversation avec moi, quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole, et dit que sa femme de chambre n'étoit pas aussi une fille à mépriser; et la-dessus ces heureux amans nous quittérent, nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante, qui m'alloit demander sans-doute, combien je gagnois de gages; quelles servantes je connoissois dans le quartier; si je sçavois des chansons nouvelles: et si j'avois bien des profits avec mon maître. Je m'attendois après cela, d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne, et tous ses défauts et ceux de ses sœurs: car peu de suivans se rencontrent ensemble, sans se dire tout ce qu'ils sçavent de leurs maîtres, et sans trouver à redire au peu de

soin qu'ils ont de faire leur fortune, et celle de leurs gens: mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante, qui me dit d'abord: Je te conjure, esprit muet, de me confesser si tu es valet; et si tu es valet, par quelle vertu admirable tu ne m'as pas dit jusqu'à cette heure du mal de ton maître. Ces paroles si extraordinaires dans la bouche d'une femme de chambre, me surprirent: je lui demandai de quelle autorité elle se mêloit de m'exorciser. Je vois bien, me dit-elle, que tu es un esprit opiniâtre, et qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, esprit rebelle, par la puissance que dieu m'a donnée sur les valets suffisans et glorieux, dis-moi qui tu es. Je suis un pauvre garçon, lui répondis-je, qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connoître; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guére galant: car, ajoûta-t-elle, ne devois-tu pas me parler le premier: me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois soufflets, autant de coups de pieds, te faire bien égratigner, enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serois ravi de porter les marques; mais il y en a aussi que je ne voudrois pas seulement envisager, de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire, reprit-elle, que je suis peut-être laide: hé, monsieur le difficile, ne sçais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris? Je ne veux rien faire la nuit, lui repliquai-je, dont je puisse me repentir le jour. Et si je suis belle, me dit-elle? Je ne vous aurois pas porté assez de respect, lui dis-je; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paroître, vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes.

Et servirois-tu bien une fille de mérite dans les formes, me demanda-t-elle? Mieux qu'homme au monde, lui dis-je, pourvu que je l'aimasse. Que t'importe, ajoûta-t-elle, pourvu que tu en fusses aimé? Il faut que l'un et l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerois, lui repartis-je. Vraiment, dit-elle, si je dois juger du maître par le valet, ma maîtresse a bien choisi en monsieur de Verville; et la servante pour qui tu te radoucirois, auroit grand sujet de faire l'importante. Ce n'est pas assez de m'entendre parler, lui dis-je, il faut aussi me voir. Je crois, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage; car monsieur de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne se hâtoit point d'ouvrir par l'ordre de sa sœur, qui vouloit avoir le tems de regagner sa chambre. La demoiselle et la femme de chambre se retirérent si troublées, et avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu, en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre, aussi-tôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux, et plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtressse, et me dit qu'il n'auroit point l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses, et je ne pus m'aller coucher que quand le point du jour commença de paroître. Pour moi, j'étois fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation, et je vous avoue que j'eus quelque envie de sçavoir si elle étoit belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes Verville et moi

jusqu'à midi. Il écrivit aussi-tôt qu'il fut éveillé à mademoiselle de Saldagne, et envoya sa lettre par son valet, qui en avoit déjà porté d'autres, et qui avoit correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet étoit Bas-Breton, d'une figure fort desagréable, et d'un esprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en idée, quand je le vis partir, que si la fille que j'avois entretenue, le voyoit vilain comme il étoit, et lui parloit un moment, qu'assurément elle ne le soupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot: il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée, qui s'appelloit mademoiselle de Lery, à qui elle avoit fait confidence de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit sa réponse, on entendit monsieur de Saldagne chanter sur le degré. Il venoit à la chambre de ses sœurs, qui cachérent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frére ne fut pas long-tems avec ses sœurs, et le Breton fut tiré de sa cachette; mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet, pour faire réponse à Verville; et mademoiselle de Lery fit conversation avec le Breton, qui sans-doute ne la divertit guére. Sa sœur qui avoit achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaut, le renvoyant à son maître avec un billet, par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure dans le même jardin. Aussi-tôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avoit donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, et je me vis en tête la même personne que j'avois entretenue, et que j'avois trouvée si spirituelle. Elle me la parut encore plus qu'elle n'avoit fait; et je vous avoue que le son de sa voix, et la façon

dont elle disoit les choses, me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fusse le Bas-Breton qu'elle avoit vu, ni comprendre pourquoi j'avois plus d'esprit la nuit que le jour; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avoit fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui protestant que je n'avois pas eu tant de peur pour moi que pour mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fusse pas le valet de Verville, et je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne étoit un terrible homme; et que s'étant trouvé fort jeune sans pére ni mére avec beaucoup de bien, et peu de parens, il exerçoit une grande tirannie sur ses sœurs, pour les obliger à se faire religieuses, les traitant non seulement en pére injuste, mais en mari jaloux et insupportable. J'allois lui parler à mon tour du baron d'Arques, et de ses enfans, quand la porte du jardin que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; et nous vîmes entrer monsieur de Saldagne, suivi de deux laquais, dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue, dans la même ligne du sien, et du nôtre, où l'on jouoit tous les jours, et où Saint-Far alloit souvent se divertir. Ils y avoient joué ce jour-là l'un et l'autre; et Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure, étoit rentré dans son logis par la porte de derriére, contre sa coutume; et l'ayant trouvée ouverte, nous avoit surpris, comme je viens de vous dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne, et de ses gens. La demoiselle demeura

dans le jardin, sous prétexte de prendre le frais; et pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser. Cependant Verville ayant escaladé la muraille par une treille, s'étoit jetté de l'autre côté; mais un troisiéme laquais de Saldagne, qui n'étoit pas encore entré, le vit sauter, et ne manqua pas d'aller dire à son maître, qu'il venoit de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même tems on m'entendit tomber dans le jardin fort rudement, la même treille par laquelle s'étoit sauvé Verville, s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chûte, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu, suivi de ses trois laquais: et voyant un homme l'épée à la main, (car aussitôt que je fus relevé, je m'étois mis en état de me défendre) il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étois pas aisé à battre. Le laquais qui portoit le flambeau, s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même François qui m'avoit voulu autrefois assassiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous l'ai dit tantôt. Il me reconnut aussi; et ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts, et alors je me trouvai fort pressé, outre que je m'étois quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, en lâchant le pied, un cabinet où j'avois vu entrer la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet, quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas

le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage, quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet qui étoit assez étroite. Je blessai Saldagne à une main, et le plus acharné de ses laquais à un bras: ce qui me donna un peu de relâche. Je n'espérois pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de pistolet, quand je leur aurois bien donné de la peine à coups d'épée; mais Verville vint à mon secours. Il ne s'étoit point voulu retirer dans son logis sans moi; et ayant ouï la rumeur et le bruit des épées, il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis, ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avoit déjà fait connoissance, crut qu'il venoit le secourir comme son ami et son voisin; il s'en tint fort obligé; et lui dit en l'abordant: Vous voyez, monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter: Qu'il étoit son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'étoit-là que dans l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne enragé de s'être trompé, lui dit en jurant; qu'il viendroit bien à bout lui seul de deux traîtres, et en même tems chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami, et surprenant le laquais qui portoit le flambeau, je ne voulus pas le tuer; je me contentai de lui donner d'un estramaçon sur la tête, qui l'effraya si fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne, au même tems que la lumiere du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une palissade, soit que Verville l'eût blessé, ou par

un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer fort vîte. La sœur de Saldagne que j'avois vue dans le cabinet, et qui sçavoit bien que son frére étoit homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors, et vint nous prier, parlant bas, et fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, et nous ne la fermâmes point, pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir, si nous étions obligés de sortir. Il y avoit dans notre jardin une salle basse, peinte et fort enjolivée où l'on mangeoit en été, et qui étoit détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres et moi y faisions quelquefois des armes; et comme c'étoit le lieu le plus agréable de la maison, le baron d'Arques, ses enfans et moi, en avions chacun une clé, afin que les valets n'y entrassent point, et que les livres et les meubles qui y étoient fussent en sûreté. Ce fut-là où nous mîmes notre demoiselle, qui ne pouvoit se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté et à la nôtre, et que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller son valet Breton, qui avoit fait la debauche. Aussi-tôt qu'il nous eut allumé une chandelle, nous songeâmes quelque tems à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne : enfin, nous résolûmes de la mettre dans ma chambre, qui étoit au haut du logis, et qui n'étoit fréquentée que de mon valet et de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumiére. Verville fit un grand cri en y entrant, ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le tems de lui demander ce qu'il avoit; car j'entendis parler à la porte de la salle, que quelqu'un ouvrit

à l'instant que j'éteignois ma chandelle. Verville demanda, qui va-là ? Son frére Saint-Far nous répondit, c'est moi ; que diable faites-vous ici sans chandelle, à l'heure qu'il est? Je m'entretenois avec Garigues, parceque je ne puis dormir, lui répondit Verville ; et moi, dit Saint Far, je ne puis dormir aussi, et viens occuper la salle à mon tour, je vous prie de m'y laisser tout seul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entr'elle et Saint-Far, qui entroit en même tems. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer, et revins trouver Verville dans la sienne, où son valet ralluma une chandelle. Verville me dit avec un visage affligé, qu'il falloit qu'il retournât incessamment chez Saldagne. Et qu'en voulez-vous faire lui dis-je ; l'achever? Hà, mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je suis le plus malheureux homme du monde, si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frére ! Et y est-elle encore, puisqu'elle est dans ma chambre, lui répondis-je? Plût à dieu que cela fût, me dit-il en soupirant. Je crois que vous rêvez, lui repartis-je. Je ne rêve point, reprit-il : nous avons pris la sœur aînée de mademoiselle de Saldagne pour elle. Quoi, lui dis-je aussitôt, n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus assuré, me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frére, lui répondis-je, puisque la sœur que vous demandez, est dans ma chambre ? Hà, Garigues, s'écria-t-il encore ! je sçai bien ce que j'ai vu. Et moi aussi, lui dis-je, et pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiselle de Saldagne. Il me dit que j'étois fou, et me suivit le plus affligé du monde.

Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction, quand je vis dans ma chambre une demoiselle que je n'avois jamais vue, et qui n'étoit point celle que j'avois amenée. Verville en fut aussi étonné que moi, mais en récompense le plus satisfait homme du monde, car il se trouvoit avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui qui s'étoit trompe; mais je ne pouvois lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avois toujours accompagnée, s'étoit transformée en une autre, pour venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la maîtresse de Verville, qui n'étoit point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne, et qui même ne lui ressembloit pas. Verville me voyant si éperdu : Qu'as-tu donc, me dit-il? je te confesse encore une fois que je me suis trompé. Je le suis plus que vous, si mademoiselle de Saldagne est entrée ici avec nous, lui répondis-je. Et avec qui donc, reprit-il ? Je ne sçai, lui dis-je, ni qui le peut sçavoir que mademoiselle même. Je ne sçai pas aussi avec qui je suis venue, si ce n'est avec monsieur, nous dit alors mademoiselle de Saldagne, parlant de moi : car, continua-t-elle, ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frére, c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti; j'ignore si les plaintes de mon frére en furent cause, ou si nos laquais qui entrérent en même tems que lui, l'avoient averti de ce qui s'étoit passé. Il fit porter mon frére dans sa chambre; et ma femme de chambre m'étant venue apprendre ce que je viens de vous dire, et qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoissance de mon frére, et de nos voisins, j'allai l'attendre dans le jardin,

où je le conjurai de me mener chez lui, jusqu'au lendemain que je me ferois mener chez une dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frére, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire par-tout où je voudrois, et me promit de me protéger contre mon frére, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entiérement, mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle façon la chose étoit arrivée. Pour Verville, il avoit été si attentif à considérer sa maîtresse, qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il se mit à lui dire cent douceurs, sans se mettre beaucoup en peine de sçavoir par quelle voie elle étoit venue dans ma chambre: Je pris de la lumiére, et les laissant ensemble, je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far, quand même il me devroit dire quelque chose de désobligeant, selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au-lieu de lui, la même demoiselle que je sçavois très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir toute en désordre, comme une personne à qui on a fait violence; sa coëffure étoit toute défaite, et le mouchoir qui lui couvroit la gorge, étoit sanglant en quelques endroits, aussi-bien que son visage. Verville, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit paroître, ne m'approche que pour me tuer. Tu feras bien mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si

j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher le yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc-là, ajoûta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disois avoir pour ma sœur? O que la complaisance que j'ai eue pour ses folies, me coute bon! et quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus! Mais que délibéres-tu, me dit-elle encore, me voyant tout étonné? as-tu quelques remords de ta mauvaise action? Si cela est, je l'oublierai de bon cœur; tu es jeune, et j'ai été trop imprudente de me fier en la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frére, je t'en conjure; tout violent qu'il est, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal, ou plutôt un ennemi mortel de notre maison, qui n'as pu être satisfait d'une fille séduite, et d'un Gentilhomme assassiné, si tu n'y ajoûtois un plus grand crime. En achevant ces paroles, qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence, elle se mit à pleurer avec tant de violence, que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut-là où j'achevai de perdre le peu d'esprit que j'avois conservé dans une si grande confusion; et si elle n'eût cessé de parler d'elle-même, je n'eusse jamais osé l'interrompre, de la façon que j'étois étonné, et de l'autorité avec laquelle elle m'avoit fait tous ces reproches. Mademoiselle, lui répondis-je, non seulement je ne suis point Verville, mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action, comme celle dont vous vous plaignez. Quoi, reprit-elle, tu n'es point Verville? je ne t'ai point vu aux mains avec mon frére? un gentilhomme n'est point venu à ton secours? et tu ne m'as point conduite ici à ma priére, où tu m'as voulu

voulu faire une violence indigne de toi et de moi? Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la suffoquoit. Pour moi, je ne fus jamais en plus grand'peine, ne pouvant comprendre comment elle connoissoit Verville, et ne le connoissoit point. Je lui dis que la violence qu'on lui avoit faite, m'étoit inconnue; et puisqu'elle étoit sœur de monsieur de Saldagne, que je la ménerois, si elle vouloit, où étoit sa sœur. Comme j'achevois de parler, je vis entrer dans la salle Verville et mademoiselle de Saldagne, qui vouloit absolument qu'on la remenât chez son frére; je ne sçai pas d'où lui étoit venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassérent aussitôt qu'elles se virent, et se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez monsieur de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle étoit, outre le péril qu'il y avoit pour elles d'être entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvoient être découvertes; que le jour alloit bientôt paroître; et que selon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne, on aviseroit à ce que l'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avoit faite à mademoiselle de Léri, venoit infailliblement de Saint-Far, ne sçachant que trop, Verville et moi, qu'il étoit encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures;

Saint-Far avoit joué dans la même maison où Saldagne avoit perdu son argent ; et passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'étoit rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur maître, qu'ils assuroient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, et ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avoit prié de la mettre à couvert des violences de son frére, et étoit venue avec lui, comme avoit fait sa sœur avec nous. Il avoit donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous l'ai dit : et parce qu'il n'avoit pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle, que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, et que par hazard les deux sœurs se trouvérent l'une auprès de l'autre, quand il entra, et quand nous sortîmes, je trouvai sous ma main la sienne, au même temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre, et ainsi les Demoiselles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faisable, que j'avois éteint la lumiére, et qu'elles étoient vêtues l'une comme l'autre, et si éperdues aussibien que nous, qu'elles ne sçavoient ce qu'elles faisoient. Aussitôt que nous l'eûmes laissé dans la salle, se voyant seul avec une fort belle fille, et ayant bien plus d'instinct que de raison, et pour parler de lui, comme il mérite, étant la brutalité même, il avoit voulu profiter de l'occasion, sans considérer ce qui en pourroit arriver, et qu'il faisoit un outrage irréparable à une fille de condition, qui s'étoit mise entre ses bras comme dans un asile.

Sa brutalité fut punie comme elle le méritoit. Mademoiselle de Leri se défendit en lionne, le mordit, l'égratigna, et le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher, et s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de sçavoir comment mademoiselle de Leri se trouvoit dans le jardin, quand son frére nous y surprit, elle qui n'y étoit point venue, comme avoit fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassoit aussi-bien que vous: mais j'appris de l'une et de l'autre, que mademoiselle de Leri avoit accompagné sa sœur dans le jardin, pour ne se fier pas à la discrétion d'une servante; et c'étoit elle que j'avois entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avois trouvé tant d'esprit dans une femme-de-chambre; et Mademoiselle de Leri m'avoua, qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin, et m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de Verville qui lui avoit fait voir qu'il n'avoit guére d'esprit, et qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi, l'avoit extrêmement étonnée. Depuis ce tems-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime, et j'ose dire qu'elle étoit pour le moins aussi aise que moi, de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité et de proportion, que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre, où elles s'endormirent si elles voulurent; et nous allâmes songer, Verville et moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi qui n'étois point amoureux comme Verville, je mourois d'envie de dormir; mais il n'y avoit pas apparence d'abandonner mon

ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avois un laquais aussi avisé, que le valet-de-chambre de Verville étoit mal-adroit. Je l'instruisis autant que je pus, et l'envoyai découvrir ce qui se passoit chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit, et nous rapporta que les gens de Saldagne disoient que des voleurs l'avoient fort blessé, et que l'on ne parloit non plus de ses sœurs, que si jamais il n'en eût eu, soit qu'il ne se souciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une chose qui lui étoit si désavantageuse. Je vois bien qu'il y aura ici du duël, me dit alors Verville; et peut-être de l'assassinat, lui répondis-je: et là-dessus je lui appris que Saldagne étoit le même qui avoit voulu m'assassiner à Rome; que nous nous étions reconnus l'un l'autre; et j'ajoûtai que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avoit grande apparence, qu'absolument il ne soupçonnoit rien encore de l'intelligence que ses sœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris; et cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentimens, et si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avoit le visage fort égratigné: mais quelque question que Verville lui fît, il n'en put tirer autre chose, sinon que revenant de jouer il avoit trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte, sa maison en rumeur, et lui fort blessé entre les bras de ses gens, qui le portoient dans sa chambre. Voilà un grand accident, lui dit Verville, et ses sœurs en seront bien affligées: ce sont de fort belles filles, je veux leur aller rendre visite. Que m'importe, lui repondit ce brutal, qui se mit ensuite à siffler, sans plus rien répondre à son frére, pour tout ce qu'il lui put dire. Verville

le quitta, et revint dans ma chambre, où j'employois toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéroient, et n'attendoient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frére, qui étoit sans-doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla querir à manger dans le cabaret prochain; ce qu'il continua de faire quinze jours durant, que nous les tinmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle étoit au haut du logis et éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse; mais à cause de l'avanture fâcheuse qui leur étoit arrivée, elles avoient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudroient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissoient, et Saint-Far, que nous observions, l'alloit visiter tous les jours. Verville ne bougeoit de ma chambre; à quoi on ne prenoit pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent les jours entiers à lire, ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour mademoiselle de Saldagne, et elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaisois pas à sa sœur aînée, et elle ne m'étoit pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avois pour Léonore fût diminuée, mais je n'espérois plus rien de ce côté-là. Et quand j'aurois pu la posséder, je me serois fait conscience de la rendre malheureuse. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui vouloit le voir l'épée à la main, et qui l'attendoit avec un de ses amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville étoit prié de ne se servir de personne que de moi: ce qui me donna quelque soupçon, que peut-être

il nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon étoit assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il sçavoit faire: mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfaction, et d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya querir un carosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendoit, et où Verville fut bien étonné de trouver son frére qui servoit de second à son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions, ni priéres, pour faire passer les choses par accommodement; il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étois au désespoir de tirer l'épée contre lui; et je ne répondis qu'avec des soumissions et des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin, il me dit brutalement que je lui avois toujours déplu, et que pour regagner ses bonnes graces, il falloit que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque tems, résolu d'éviter d'en venir aux prises, au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention, il tomba à mes pieds. Je le laissai relever, et cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin, m'ayant blessé légérement à une épaule, il me cria comme auroit fait un laquais, que j'en tenois, avec un emportement si insolent, que ma patience se lassa. Je le pressai, et l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui, que je pus lui saisir la garde de son épée. Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison, sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il étoit, quoique je

lui représentasse que nous devions aller séparer son frére et Saldagne, qui se rouloient l'un sur l'autre; mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, et je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée, que je jettai assez loin de lui. Je courus aussi-tôt au secours de Verville, qui étoit aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut désarmé, et en même tems je me sentis donner un coup d'épée par derriére. C'étoit le généreux Saint-Far, qui se servoit si lâchement de l'épée que je lui avois laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment, je lui en portai un qui lui fit une grande blessure. Le baron d'Arques qui survint à l'heure même, et qui vit que je blessois son fils, m'en vouloit d'autant plus de mal, qu'il m'avoit toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi, et me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui, fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis; mais il eût fallu céder au nombre, si Verville, le plus généreux ami du monde, ne se fût mis entr'eux et moi, au péril de sa vie. Il donna d'un grand estramaçon sur les oreilles de son valet, qui me pressoit plus que les autres, pour se faire de fête. Je presentai mon épée par la garde au baron d'Arques, cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin, ingrat, et me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin, et tout ingrat que j'étois, j'avois donné la vie à son fils, et que je ne l'avois blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son pére

que je n'avois pas tort, mais il dit toujours qu'il ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques, dans le carosse où l'on avoit mis Saint-Far; et Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'Hôtel d'un de nos Princes, où il avoit des amis, et se retira chez son pére. Monsieur de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un carosse, et me reçut en son logis secrettement, où il eut soin de moi, comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, et me conta que son pére avoit été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne, qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite avec grande joie, que l'affaire s'accommoderoit par un double mariage, aussitôt que son frére seroit guéri, qui n'étoit pas blessé en lieu dangereux; qu'il ne tiendroit qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne; et pour son pére, qu'il n'étoit plus en colére, et étoit bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri pour avoir part à tant de réjouissances: mais je lui répondis, que je ne pouvois plus demeurer dans un pays où l'on pouvoit me reprocher ma basse naissance, comme avoit fait son pére, et que je quitterois bientôt le royaume, pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentimens d'honneur que son exemple m'avoit donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea: mais un homme amoureux n'est pas longtems occupé par une autre passion que l'amour. Destin continuoit ainsi son histoire, quand on ouït tirer dans la rue un coup d'arquebuse, et tout aussitôt jouer des orgues. Cet instrument, qu'on n'avoit peut-être point encore entendu à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux

que le coup d'arquebuse avoit éveillés. On continuoit toujours de jouer des orgues; et ceux qui s'y connoissoient, remarquérent même que l'Organiste jouoit un chant d'Eglise. Personne ne pouvoit rien comprendre à cette dévote Sérenade, qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnue pour telle. Mais on n'en douta plus, quand on entendit deux méchantes voix, dont l'une chantoit le dessus et l'autre ralloit une basse. Ces deux voix de lutin se joignirent aux orgues, et firent un concert à faire hurler tous les chiens du païs. Il chantérent, *Allons de nos voix et de nos luts d'ivoire ravir les esprits*, et le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on entendit la voix de quelqu'un, qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux chantres qu'ils chantoient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne sçavoient pas ce qu'on vouloit qu'ils chantassent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même personne: il faut chanter, puisqu'on vous paye bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changérent de ton, et on entendit un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort dévotement. Aucun des auditeurs n'avoit encore osé parler, de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût par tû dans une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut: On fait donc ici le service divin dans les rues? Quelqu'un des écoutans prit la parole, et dit que l'on pouvoit proprement appeller cela, *chanter Ténébres*. Un autre ajoûta, que c'étoit une procession de nuit: enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouïrent sur la musique, sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit, et encore moins à qui, ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançoit toujours chemin, lorsque dix ou douze

chiens qui suivoient une chienne de mauvaise vie, vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des musiciens; et comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas long-tems d'accord, après avoir grondé et juré quelque tems les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillérent avec tant d'animosité et de furie, que les musiciens craignirent pour leurs jambes, et gagnérent au pied, laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces Amans immodérés n'en usérent pas bien, ils renversérent une table à treteaux qui soutenoit la machine harmonieuse, et je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe, et ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connoissance a envie de procéder à la multiplication de son espéce. Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, et voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table et les treteaux. Comme ses valets et lui s'occupoient à cette œuvre charitable, l'organiste revint à ses orgues, accompagné de trois personnes, entre lesquelles il y avoit une femme et un homme qui se cachoit le nez dans son manteau Cet homme étoit le véritable Ragotin qui avoit voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Etoile, et s'étoit adressé pour cela à un petit châtré, organiste d'une église. Ce fut ce monstre, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, et qui joua des orgues que sa servante avoit apportées : un enfant de chœur qui avoit déjà mué, chanta la basse, et tout cela pour le prix et somme de deux testons, tant il faisoit déjà cher vivre dans ce bon païs du Maine. Aussi-tôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la

sérénade, il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient aux fenêtres de l'hôtellerie: C'est donc vous, monsieur Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte ? vous feriez bien mieux de dormir, et de laisser dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit qu'il le prenoit pour un autre; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir nier. Cependant l'organiste qui trouva ses orgues rompues, et qui étoit fort en colére, comme sont tous les animaux imbarbes, dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui falloit payer. Ragotin lui répondit qu'il se moquoit de cela. Ce n'est pourtant pas raillerie, repartit le châtré, je veux être payé. L'hôte et ses valets donnérent leurs voix pour lui; mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorans, que cela ne se pratiquoit point en sérénade; et cela dit, il s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, et suivi de l'enfant de chœur, qui portoit les deux treteaux. L'hôtellerie fut fermée; Destin donna le bon soir aux comédiennes, et remit la fin de son histoire à la premiére occasion.

CHAPITRE XVI.

L'ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.

LE lendemain les comédiens s'assemblérent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie, pour répéter la Comédie qui devoit

se représenter après diné. La Rancune, à qui Ragotin avoit déjà fait confidence de la sérénade, et qui avoit fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons, que le petit-homme ne manqueroit pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée; et ajoûta que toutes les fois qu'il en voudroit parler, il falloit en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même tems; et après avoir salué les comédiens en général, il voulut parler de la sérénade à mademoiselle de l'Etoile, qui fut alors pour lui une Etoile errante; car elle changea de place sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'étoit couchée, et comment elle avoit passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angelique, qui au-lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens l'un après l'autre suivirent exactement l'ordre qu'avoit donné la Rancune, et ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changérent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité, et ne pouvant laisser languir davantage sa réputation, il dit tout haut, parlant à tout le monde, voulez-vous que je vous avoue une vérité? Vous en userez comme il vous plaîra, répondit quelqu'un. C'est moi, ajoûta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une sérénade. On les donne donc en ce païs avec des orgues, lui dit Destin? et à qui la donniez-vous? N'étoit-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble? Il n'en faut point douter, dit l'Olive; car ces animaux de nature mordante, n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse, à moins que d'être

rivaux, et même jaloux de monsieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole, et dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse, et qu'il ne l'aimât à bonne intention, puisqu'il y alloit si ouvertement. Enfin, tous ceux qui étoient dans la chambre, poussérent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune, qui lui fit grace, ayant été honoré de l'honneur de sa confiance: et il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étoient dans la chambre, si le poëte, qui en son espéce étoit aussi sot et aussi vain que Ragotin, et qui de tout tiroit matiére de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens, en disant du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui le fait à fausses enseignes: A propos de sérénade, il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite, qui étoit composée de plus de cent sortes d'instrumens. Elle courut par tout le Marets; les plus galantes dames de la place royale l'adoptérent; plusieurs galans s'en firent honneur; et elle donna même de la jalousie à un homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnoient: mais ils n'y trouvérent pas leur compte; car ils étoient tous de mon païs, braves gens s'il en est au monde, et dont la plus grande partie avoient été officiers dans un Regiment que je mis sur pied, quand les communes de nos quartiers se soulevérent. La Rancune, qui avoit contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le poëte, qu'il persécutoit continuellement. Il prit la parole, et dit au nourrisson des muses: Votre sérénade, de la façon que vous nous la représentez, étoit plutôt un charivari, dont un homme de condition fut importuné, et envoya la canaille de sa

maison pour le faire taire, ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hymenée, pour parler en vos propres termes. Elle mourut pourtant du mal de mére, dit le poëte. Dites plutôt de grand'mére, d'ayeule, ou de bisayeule, repondit la Rancune. Dès le régne d'Henri quatriéme, la mére ne lui faisoit plus de mal, ajoûta-t-il; et pour vous montrer que j'en sçai plus de nouvelles que vous-même, quoique vous nous la prôniez si souvent, je veux vous en apprendre une chose, qui n'est jamais venue à votre connoissance. Dans la cour de la reine Marguerite... Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui etoient dans la chambre, qui sçavoient bien qu'il avoit des mémoires contre tout le genre-humain. Le poëte qui le redoutoit extrêmement, l'interrompit, en lui disant, je gage cent pistoles que non. Ce défi de gager fait si à propos, fit rire toute la compagnie, et le fit sortir de la chambre. C'étoit toujours ainsi par des gageures de sommes considérables, que le pauvre homme défendoit ses hyperboles quotidiennes, qui pouvoient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cent impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune étoit le contrôleur général, tant de ses actions, que de ses paroles; et l'ascendant qu'il avoit sur lui étoit si grand, que j'ose le comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine; cela s'entend, prix pour prix, et sans faire comparaison de deux comédiens de campagne à deux romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte, et en ayant été interrompu par le poëte, comme je vous l'ai dit, chacun le pria instamment de

l'achever : mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte toute entiére, et que celle de sa femme y seroit comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devoit jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîné, et on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angelique eut des partisans pour elle; et l'une et l'autre s'acquitta de son personnage à la satisfaction de tout le monde. Destin et ses camarades firent aussi des merveilles, et ceux de l'assistance qui avoient souvent ouï la comédie dans Paris, avouérent que les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia dans sa tête la donation qu'il avoit faite de son corps et de son ame à mademoiselle de l'Etoile, passée par devant la Rancune, qui lui promettoit tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. Je ne dirai point si les comédiens plûrent autant aux dames du Mans, que les comédiennes avoient fait aux hommes : quand j'en sçaurois quelque chose, je n'en dirois rien; mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue, je finirai le présent chapitre, pour m'ôter tout sujet de tentation.

CHAPITRE XVII.

Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.

AUSSI-TOT que Destin eut quitté sa vieille broderie, et repris son habit de tous les jours, la Rappiniére le

mena aux prisons de la ville, à cause que l'homme qu'ils avoient pris le jour que le Curé de Dom-front fut enlevé, demandoit à lui parler. Cependant les Comédiens s'en retournerent en leur hôtellerie, avec un grand cortége de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de Mademoiselle de la Caverne, dans le tems qu'elle sortoit du jeu de Paume où l'on avoit joué, lui présenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service là à sa chere l'Etoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique, tellemenit qu'il se trouva écuyer à droite et à gauche. Cette double civilité fut cause d'une triple incommodité; car la Caverne qui avoit le haut de la rue, comme de raison, étoit pressée par Ragotin, pour qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus, le petit homme qui ne leur venoit qu'à la ceinture, tiroit si fort leurs mains en bas, qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage, c'est qu'il se retournoit à tout moment pour regarder mademoiselle de l'Etoile, qu'il entendoit parler derriere lui à deux godelureaux qui la ramenoient malgré elle. Les pauvres comédiennes essayerent souvent de se dégager les mains; mais il tint toujours si ferme, qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles le prierent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répondoit seulement, serviteur, (c'étoit son compliment ordinaire,) et leur serra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre, où elles espérerent d'être remises en liberté; mais Ragotin n'étoit pas homme à cela. En disant toujours serviteur, serviteur, à tout ce qu'elles lui pûrent dire, il essaya premierement de monter de front avec les deux comédiennes: ce qui s'étant trouvé impossible, parce que l'escalier étoit trop étroit, la Caverne se mit

le

le dos contre la muraille, et monta la premiere, tirant après soi Ragotin, qui tiroit après soi Angélique, qui ne tiroit rien, et qui rioit comme une folle. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouverent un valet de l'hôte, chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive, qui leur dit à grand'peine, tant il étoit accablé de son fardeau, qu'ils eussent à descendre, parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragotin voulut répliquer, le valet jura tout net qu'il laisseroit tomber son sac sur eux. Ils défirent donc avec précipitation, ce qu'ils avoient fait fort posément, sans que Ragotin voulut encore lâcher les mains des comédiennes. Le valet chargé d'avoine les pressoit étrangement; ce qui fut cause que ragotin fit un faux pas, qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, se tenant, comme il faisoit, aux mains des comédiennes; mais il s'attira sur le corps la Caverne, laquelle se soutenoit mieux que sa fille, à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui, et lui marcha sur l'estomac et sur le ventre, se donnant de la tête contre celle de sa fille si rudement, qu'elles en tomberent l'une et l'autre. Le valet qui crut que tant de monde ne se releveroit pas sitôt, et qui ne pouvoit plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine, le déchargea enfin sur les degrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia, ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva, qui pensa enrager contre les comédiennes, les comédiennes enrageoient contre Ragotin, qui enrageoit plus que pas un de ceux qui enragérent, parce que mademoiselle de l'Etoile, qui arriva en même tems, fut encore témoin de cette disgrace, presque aussi fâcheuse que celle du chapeau qu'on lui avoit coupé avec des cizeaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne

la méneroit jamais, et montra à mademoiselle de l'Etoile ses mains, qui étoient toutes meurtries. La l'Etoile lui dit que dieu l'avoit punie de lui avoir ravi monsieur Ragotin, qui l'avoit retenue devant la comédie pour la ramener; et ajoûta qu'elle étoit bien aise de ce qui étoit arrivé au petit homme, puisqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela; car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de son avoine, ayant déjà pour le même sujet voulu battre son valet, qui appella Ragotin avocat de causes perdues. Angelique lui fit la guerre à son tour, et lui reprocha qu'elle avoit été son pis-aller. Enfin, la fortune fit bien voir jusques-là, qu'elle ne prenoit encore nulle part dans les promesses que la Rancune avoit faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le païs du Maine, à y comprendre même le Perche et Laval. L'avoine fut ramassée, et les comédiennes montérent dans leur chambre l'une après l'autre, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point, et je n'ai pas bien sçu où il alla. L'heure du soupé vint; on soupa dans l'hôtellerie, chacun prit parti après le soupé, et Destin s'enferma avec les comédiennes, pour continuer son histoire.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'histoire de Destin, et de la l'Etoile.

J'AI fait le précédent Chapitre un peu court, peut-être que celui-ci sera plus long; je n'en suis pourtant pas bien assuré, nous l'allons voir. Destin se

mit à sa place accoutumée, et reprit son histoire en cette sorte. Je m'en vais vous achever le plus succintement que je pourrai, une vie qui ne vous a déjà ennuyé que trop long temps. Verville m'étant venu voir, comme je vous l'ai dit, et n'ayant pu me persuader de retourner chez son pére, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me parut, et s'en retourna chez lui, où quelque tems après il se maria avec mademoiselle de Saldagne; et Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Léry. Elle étoit aussi spirituelle, que Saint-Far l'étoit peu; et j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux esprits si disproportionnés se seront accordé ensemble. Cependant je me guéris entiérement; et le généreux monsieur de Saint-Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avois prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage; et Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval, et de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome; et après y avoir vu ma Léonore pour la derniére fois, de m'aller faire tuer en Candie, pour n'être pas long-tems malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui étoit proche de la riviére. Etant arrivé de bonne heure, et ne sçachant à quoi me divertir en attendant le soupé, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la riviére de Loire. Deux femmes s'y promenoient aussi, dont l'une, qui paroissoit être malade, s'appuyoit sur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles; et me promenai quelque tems sur le pont, songeant à ma malheureuse fortune, et plus souvent à mon amour. J'étois assez bien

vêtu, comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi-haut : Pour moi, je croirois que ce seroit lui, s'il n'étoit point mort. Je ne sçai pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissiére, le visage fort pâle et défait, qui s'appuyoit sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles, avec plus d'assurance que je n'eusse fait à Rome, m'étant beaucoup formé le corps et l'esprit durant le tems que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises, et si effrayées, que je crois qu'elles se fussent mises en fuite, si mademoiselle de la Boissiére eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvois avec les personnes du monde qui m'étoient les plus chéres. Elles se rassurérent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissiére me dit, que je ne devois point trouver étrange si elles me regardoient avec quelque sorte d'étonnement ; que le seigneur Stéphano leur avoit fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnois à Rome, par lesquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme ; et ajoûta qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit si fort affligée, ne se trouvoit pas véritable. Je lui répondis que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver, et que je m'en allois à Venise faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristérent de ma résolution ; et la mére me fit alors des caresses extraordinaires, dont je ne pouvois deviner la cause. Enfin, j'appris d'elle même ce qui la rendoit si civile. Je pouvois encore lui

rendre service, et l'état où elle se trouvoit ne lui permettoit pas de me mépriser, et de me faire mauvais visage, comme elle avoit fait à Rome. Il leur étoit arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étoient fort beaux et en quantité, elles étoient parties de Rome avec une servante Françoise qui les servoit il y avoit long-tems; et le Seigneur Stéphano leur avoit donné son valet, qui étoit flamand comme lui, et qui vouloit retourner en son païs. Ce valet et cette servante s'aimoient à dessein de se marier ensemble, et leur amour n'étoit connu de personne. Mademoiselle de la Boissiére étant arrivée à Roanne, se mit sur la riviére. A Nevers elle se trouva si mal, qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie, elle fut assez difficile à servir, et sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin, le valet et la servante ne se trouvérent plus; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut, augmenta sa maladie, et elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris, d'où elle espéroit recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissiére m'apprit en peu de mots cette fâcheuse avanture. Je les remenai en leur hôtellerie, qui étoit aussi la mienne; et après avoir été quelque tems avec elles, je me retirai en ma chambre, pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point, et je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. J'allai les voir aussi-tôt qu'elles m'eurent fait dire que je serois le bien venu. Je trouvai la mére au lit: et la fille me parut avec un visage aussi triste, que je l'avois trouvée gaie un moment auparavant. Sa mére étoit

encore plus triste qu'elle, et je le devins aussi. Nous fûmes quelque tems à nous regarder sans rien dire. Enfin mademoiselle de la Boissiére me montra des lettres qu'elle avoit reçues de Paris, qui les rendoient sa fille et elle les plus affligées personnes du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une grande effusion de larmes; et sa fille que je vis pleurer aussi fort que sa mére, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner assez combien j'y étois sensible, quoique je leur offrisse tout ce qui dépendoit de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sçai pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc, madame, ce qu'il faut que je fasse: j'ai de l'argent si vous en manquez; j'ai du courage si vous avez des ennemis; et je ne prétends de tous les services que je vous offre, que la satisfaction de vous avoir servie. Mon visage et mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avois dans l'ame, que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Bossiére me lut une lettre, par laquelle une femme de ses amies lui mandoit, qu'une personne qu'elle ne nommoit point, et que je m'apperçus bien être le pére de Léonore, avoit eu ordre de se retirer de la cour, et qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvoit dans un païs inconnu, sans argent, et sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'avois, qui pouvoit monter à cinq-cens écus, et lui dis que je la conduirois en Hollande, et au bout du monde, si elle y vouloit aller. Enfin, je l'assurai qu'elle avoit retrouvé en moi une personne qui la serviroit comme un valet, et de qui elle

seroit aimée et respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils: mais je n'étois plus cet homme odieux, à qui l'on avoit refusé la porte à Rome, et pour qui Léonore n'étoit pas visible; et mademoiselle de la Boissiére n'étoit plus pour moi une mére sévére. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me seroit fort obligée. Tout se passoit au nom de Léonore, et vous eussiez dit que sa mére n'étoit plus qu'une suivante qui parloit pour sa maitresse: tant il est vrai que la plupart du monde ne considérent les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées, et me retirai en ma chambre le plus satisfait du monde. Je passai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant; ce qui me retint au lit assez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'étoit le jour de devant, et elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mére, qui étoit encore trop foible. Nous dinâmes ensemble, et depuis ce tems là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissiére me témoignoit beaucoup de reconnoissance des services que je lui rendois, et me protestoit souvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon cheval; et aussi-tôt que la malade fut assez forte, nous prîmes une cabane, et allâmes jusqu'à Orléans. Durant le tems que nous fûmes sur l'eau, je jouïs de la conversation de Léonore, sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mére. Je trouvai des lumiéres dans l'esprit de cette belle fille, aussi brillantes que celle de ses yeux: et le mien, dont peut-être elle avoit pu douter à Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je

davantage? elle vint à m'aimer autant que je l'aimois; et vous avez bien pu reconnoître depuis le tems que vous nous voyez l'un et l'autre, que cet amour réciproque n'est point encore diminué. Quoq! interrompit Angelique, mademoiselle de l'Etoile est donc Léonore? Et qui donc, lui répondit Destin? Mademoiselle de l'Etoile prit la parole, et dit que sa compagne avoit raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont Destin avoit fait une beauté de roman. Ce n'est point par cette raison-là, repartit Angelique, mais c'est à cause que l'on a toujours de la peine à croire une chose que l'on a beaucoup désirée. Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avoit point douté, et ne voulut pas que ce discours allât plus avant, afin que Destin poursuivît son histoire, qu'il reprit ainsi. Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut si plaisante, que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau pour porter leurs hardes, se jettérent en foule dans notre cabane. Ils se présentérent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entr'eux eût pu porter sous le bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne m'emporter point contre ces insolens. Huit d'entr'eux saisirent une petite cassette, qui ne pesoit pas vingt livres; et ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussérent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui étoit sur le port, se mit à rire, et nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine; et mes

seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes en ville dans l'ordre que je vais vous dire. Huit grands pendarts ivres, ou qui devoient l'être, portoient au milieu d'eux une petite cassette, comme je vous l'ai déjà dit. Mes pistolets suivoient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissiére, qui enrageoit aussi-bien que moi, alloit immédiatement après. Elle étoit assise dans une grande chaise de paille, soutenue sur deux grands bâtons de Batelier, et portée par quatre hommes qui se relayoient les uns les autres, et qui lui disoient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivoit, qui étoit composé d'une petite valise, et d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jettoient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je conduisois la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui rioit si fort, qu'il falloit malgré moi que je prisse plaisir à cette friponerie. Durant notre marche, les passans s'arrêtoient dans les rues pour nous considérer, et le bruit que l'on y faisoit à cause de nous, attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au fauxbourg qui est du côté de Paris, suivis de force canaille, et nous logeâmes à l'enseigne des Empereurs. Je fis entrer mes Dames dans une salle basse, et menaçai ensuite ces coquins si furieusement, qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte et l'hôtesse les ayant querellés. Mademoiselle de la Boissiére, que la joie de n'être plus sans argent, avoit guérie plutôt qu'autre chose, se trouva assez forte pour aller en carosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partoit le lendemain, et en deux jours nous arrivâmes heureusement à Paris. En descen-

dant à la maison des coches, je fis connoissance avec la Rancune, qui étoit venu d'Orléans, aussi-bien que nous, dans un coche, qui accompagnoit notre carosse. Il entendit que je demandois où étoit l'hôtellerie des coches de Calais : il me dit qu'il y alloit à l'heure même; et que si nous n'avions pas de logis arrêté, il nous méneroit loger, si nous voulions, chez une femme de sa connoissance qui avoit des chambres garnies, où nous serions fort commodément. Nous le crûmes, et nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme étoit veuve d'un homme qui avoit été toute sa vie tantôt portier, et tantôt décorateur d'une troupe de comédiens, et qui même avoit tâché autrefois de réciter, et n'y avoit pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les comédiens, il s'étoit mêlé de tenir des chambres garnies, et de prendre des Pensionnaires, et par-là s'étoit mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissiére fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avoit eues du pére de Léonore, et en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligérent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque tems notre voyage de Hollande, où elle avoit résolu que je la conduirois; et la Rancune qui alloit y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre, après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissiére étoit souvent visitée par une de ses amies, qui avoit suivi en même tems qu'elle la femme de l'Ambassadeur de France à Rome, en qualité de femme de chambre, et qui avoit même été confidente pendant le tems qu'elle fut aimée du pére de Léonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de son prétendu mari, et nous en reçûmes plusieurs bons offi-

ces pendant le tems que nous fûmes à Paris. Je ne sortois que le moins souvent que je pouvois, de peur d'être vu de quelqu'un de ma connoissance; et je n'avois pas grand'peine à garder le logis, puisque j'étois avec Léonore, et que par les soins que je rendois à sa mére, je me mettois toujours de mieux en mieux dans son esprit. A la persuasion de cette femme dont je viens de vous parler, nous allâmes un jour nous promener à St. Cloud, pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie, et la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins; et après avoir fait colation, la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable, qui me retint plus long-tems que je ne pensois. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus, et m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la riviére, qui ramenoit mes gens à Paris sans moi, et sans me laisser même un petit laquais qui portoit mon épée et mon manteau. Comme j'étois sur le bord de l'eau, bien en peine de sçavoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu, j'ouïs une grande rumeur dans un bateau; et m'en étant approché, je vis deux ou trois gentilshommes, ou qui avoient l'air de l'être, qui vouloient battre un batelier, parce qu'il refusoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hazard dans ce bateau dans le tems qu'il quittoit le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laissé à Saint Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisoit cette violence, étoit le même Saldagne à qui j'avois tant de sujet de vouloir du mal. Au moment que

je le reconnus, il passa du bout du bateau où il étoit, à celui où j'étois. Fort empêché de ma contenance, je lui cachai mon visage le mieux que je pus; mais me trouvant si près de lui qu'il étoit impossible qu'il ne me reconnût, et me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable, si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnut, et me jettai dans la riviére avec lui. Il ne put se prendre à moi, soit que ses gants l'en empêchassent, ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allérent à son secours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident; et Saldagne seul sçachant de quelle façon la chose étoit arrivée, n'étoit pas en état de s'en plaindre sitôt, ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit, qui ne m'empêcha point de nager; et l'affaire valant bien la peine d'aller vîte, je fus éloigné de Saint Cloud, avant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le sauver, je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étois hazardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, ou je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire secher, le Soleil et l'exercice violent que j'avois fait en courant, n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin, je me revis avec ma chére Léonore, que je trouvai véritablement affligée. La Rancune et notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi-bien que mademoiselle de la Boissiére, qui pour mieux faire croire que j'étois son

fils à la Rancune et à notre hôtesse, avoit bien fait la mére affligée. Elle me fit des excuses en particulier, de ce que l'on ne m'avoit pas attendu, et m'avoua que la peur qu'elle avoit eu de Saldagne, l'avoit empêchée de songer à moi; outre qu'à la réserve de la Rancune, le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarrasser, si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie, ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant-homme les avoit suivis jusqu'au bateau; qu'il avoit prié fort incivilement Léonore de se démasquer; et que sa mére l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même chose à Rome, elle avoit regagné son bateau fort effrayée, et l'avoit fait avancer dans la riviére sans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trempe; et après avoir quelque tems tenu conseil sur le bord de l'eau, il étoit entré avec eux dans le bateau, où je le trouvai, menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette avanture fut cause que je sortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiselle de la Boissiére devint malade quelque tems après, la mélancolie y contribuant beaucoup, et cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un prélat Italien qui revenoit d'Espagne, passoit en Flandre par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passeport, en qualité de comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce prélat Italien, qui étoit logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le fauxbourg saint Germain avec des comédiens de la connoissance de la Rancune. Comme nous passions lui et moi sur le pont-neuf, bien avant dans la nuit, nous fûmes attaqués par cinq ou six tire-laines.

Je me défendis le mieux que je pus, et pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire, et me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fusse saisi par ces voleurs, mon épée m'étant malheureusement tombée des mains. La Rancune qui se démêla vaillamment d'entr'eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout à la réserve de mon habit : et ce qui pensa me désespérer, ils me prirent une boëte de portrait, dans laquelle celui du pére de Léonore étoit en émail, et dont mademoiselle de la Boissiére m'avoit prié de vendre les diamans. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien au bout du pont-neuf. Il étoit blessé au bras et au visage; et moi, je l'étois fort légérement à la tête. Mademoiselle de la Boissiere s'affligea fort de la perte de son portrait ; mai l'espérance d'en revoir bientôt l'original, la consola. Enfin, nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne nous allâmes à Bruxelles, et de Bruxelles à la Haye. Le pére de Léonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il étoit allé servir le roi contre les parlementaires. La mére de Léonore en fut si affligée, qu'elle en tomba malade, et en mourut. Elle me vit en mourant aussi affligé, que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, et me fit promettre que je ne l'abandonnerois point, et que je ferois ce que je pourrois pour trouver son pére, et la lui remettre entre les mains. A quelque tems de-là je fus volé par un François de tout ce qui me restoit d'argent; et la nécessité où je me trouvai avec Léonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre Troupe, qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous sçavez le reste de mes avantures. Elles ont été depuis ce tems-là

communes avec les vôtres jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne; et si je ne me trompe, je ne serai pas long-tems en ce païs sans le trouver; ce que je crains moins pour moi que pour Léonore, qui seroit abandonnée d'un serviteur fidéle, si elle me perdoit, ou si quelque malheur me séparoit d'elle. Destin finit ainsi son histoire; et après avoir consolé quelque tems mademoiselle de l'Etoile, que le souvenir de ses malheurs faisoit alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des comédiennes, et s'alla coucher.

CHAPITRE XIX.

Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrace de Ragotin; et autre chose, que vous lirez, s'il vous plaît.

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes, et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troye, et de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans, qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit, il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappiniére, qui en étoit fort susceptible, et rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoûtant à sa vanité, bravoure et poésie, une quatriéme folie, ou plutôt lui faisant faire une double infidélité; car il avoit parlé d'amour long-tems

auparavant à la l'Etoile, et à Angelique, qui lui avoient conseillé l'une et l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice: et ainsi le poëte Roquebrune, pour ses péchés, et pour l'expiation des livres reprouvés qu'il avoit mis en lumiére, eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette opératrice avoit nom dona Inézilla del prado, native de Malaga, et son mari, ou soi-disant tel, le seigneur Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme Vénitien, natif de Caën en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal, aussi dangeureusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret; mais nous vous les ferons connoître en tems et lieu. La Rappiniére étoit devenu amoureux de mademoiselle de l'Etoile, en lui voyant représenter *Chiméne*, et avoit fait dessein en même tems de découvrir son mal à la Rancune, qu'il jugeoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune, je ne sçai pas bien par quels charmes cette étrangére put rendre capable d'aimer un homme qui haïssoit tout le monde. Ce vieux comédien devenu ame damnée avant le tems, je veux dire amoureux avant sa mort, étoit encore au lit, quand Ragotin pressé de son amour, comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passeroit pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappiniére entra en même tems dans la chambre de la Rancune,

tune, qui achevoit de s'habiller; et l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, et lui dit que s'il le pouvoit mettre dans les bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avoit rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'Archer, et une sienne niéce en mariage, qui seroit son héritiére, parce qu'il n'avoit point d'enfans. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'Oracle: il étoit le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne; et il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il disoit de sa maison, richesse, poésie, et valeur; si bien qu'il ne s'offensoit point des persécutions et des rompemens de visiére que lui faisoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faisoit, n'étoit que pour allonger la conversation; outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme au monde, et la souffroit en philosophe chrétien, quand même elle alloit au solide. Il se croyoit donc admiré de tous les comédiens, même de la Rancune, qui avoit assez d'expérience pour n'admirer guére de choses, et qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâchelaurier, s'étoit instruit amplement de ce qu'il étoit, pour sçavoir si les evêques, et grands seigneurs de son païs, qu'il citoit à tous momens comme ses parens, etoient véritablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances et d'armoiries, aussi-bien que de beaucoup d'autres choses, avoit fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela dût l'embarrasser moins qu'un autre, ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes, et de faire un secret de

tout, et fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, et n'en fit point à deux fois, pour lui dire qu'il étoit bien en peine de sçavoir, si la femme de l'opérateur avoit beaucoup d'esprit, parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles, et si elle valoit la peine qu'il s'y amusât; qu'il ne seroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un présent de cent pistoles, qu'il offroit de gager à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisoit toujours tomber à propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connoissoit pas assez dona Inézilla, pour lui répondre de son esprit; qu'il s'étoit trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume, où il vendoit du Mitridate; et que pour s'informer de ce qu'il désiroit sçavoir, il n'y avoit qu'à lier conversation avec elle, puisqu'elle parloit françois passablement. Roquebrune voulut lui confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race: mais la Rancune lui dit que cela étoit meilleur à faire un chevalier de Malte, qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main, et dit à la Rancune: vous sçavez bien quel homme je suis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je sçai bien quel homme vous êtes, et quel homme vous serez toute votre vie. Le poëte s'en retourna comme il étoit venu, et la Rancune, son rival et son confident tout ensemble, se rapprocha de la Rappiniére et de Ragotin, qui étoient rivaux aussi sans le sçavoir. Pour le vieux la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi, et que naturellement il haïssoit tout le monde, il avoit de plus toujours eu grande aversion pour le poëte, qui sans doute ne la

fit point cesser par cette confidence. La Rancune conçut donc le dessein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit, à quoi son esprit de singe étoit fort propre. Pour ne perdre point de tems, il commença dès le jour même par une insigne méchanceté à lui emprunter de l'argent, dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête, et se donna du linge. Il avoit été mal-propre toute sa vie; mais l'amour qui fait de plus grands miracles, le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenoit à un vieux comédien de campagne, et commença de se teindre et raser le poil si souvent et avec tant de soin, que ses camarades s'en apperçurent. Ce jour-là les comédiens avoient été retenus, pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisoit un grand festin, et donnoit le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes, dont il étoit tuteur. L'assemblée se faisoit dans une maison des plus belles du païs, qu'il avoit quelque part à une lieue de la ville; je n'ai pas bien sçu de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étoient allés dès le matin, pour dresser un théâtre. Toute la Troupe s'y en fut en deux carosses, et partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du diné, où ils devoient jouer la comédie. L'Espagnole dona Inézilla fut de la partie, aux priéres des comédiens et de la Rancune. Ragotin qui en fut averti, alla attendre le carosse dans une hôtellerie qui étoit au bout du fauxbourg, et attacha un beau cheval, qu'il avoit emprunté, aux grilles d'une salle-basse qui répondoit sur la rue. A peine se mettoit-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carosses appro-

choient. Il vola à son cheval sur les aîles de son amour, une grande épée à son côté, et une carabine en bandouliére. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives, et la Rancune même son cher confident ne l'a pu sçavoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carosses se trouvérent si près de lui, qu'il n'eut pas le tems de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit saint George. Comme il n'étoit pas fort bon écuyer, et qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grace, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en étoit court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier, porta la jambe droite de l'autre côté de la selle; mais les sangles qui étoient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme; car la selle tourna sur le cheval, quand il pensa monter dessus. Tout alloit pourtant assez bien jusques-là; mais la maudite carabine qu'il portoit en bandouliére, et qui lui pendoit au col comme un collier, s'étoit mise malheureusement entre ses jambes, sans qu'il s'en apperçût; tellement qu'il s'en falloit beaucoup que son cul ne touchât au siége de la selle, qui n'étoit pas fort rase, et que la carabine traversoit depuis le pommeau jusqu'à la croupiére. Ainsi il ne se trouva pas à son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. La-dessus les éperons qui armoient ses jambes courtes, se firent sentir au cheval, dans un endroit où jamais éperon n'avoit touché. Cela le fit partir plus gayement qu'il n'étoit nécessaire à un petit homme, qui ne posoit que sur une carabine. Il serra les jambes; le cheval leva le derriére; et Ragotin suivant la pente naturelle des corps pesans, se trouva sur le

col du cheval, et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête pour une furieuse saccade que l'imprudent lui donna; mais pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta; ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle, et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'étoit pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes, et le cheval releva le cul encore plus fort; et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses, où nous le laisserons comme sur un pivot, pour nous reposer un peu; car sur mon honneur, cette description m'a plus coûté que tout le reste du livre, et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

CHAPITRE XX.

Le plus court du présent Livre.

Suite du trébuchement de Ragotin, et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.

NOUS avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance, et fort en peine de ce qui arriveroit de lui. Je ne crois pas que défunt Phaëton de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son pére, que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne; et s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la Fortune, sur

les caprices de laquelle j'aurois un beau champ pour m'étendre, si je n'étois obligé en conscience de le tirer vîtement du péril où il se trouve; car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Ragotin ne se sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps qui étoient les plus charnues, et sur lesquelles il avoit accoutumé de s'asseoir, comme font tous les autres animaux raisonnables; je veux dire qu'aussitôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement, et se prit aux crins du cheval, qui se mit aussitôt à courre. Là-dessus la carabine tira; Ragotin crut en avoir au-travers du corps; son cheval crut la même chose, et broncha si rudement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servoit de siége; tellement qu'il se pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle; et l'autre pied et le reste du corps, attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre de compagnie, avec la carabine, l'épée, le baudrier et la bandouliére. Enfin, le pied se décrocha, ses mains lâchérent le crin, et il fallut tomber: ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avoit monté. Tout cela se passa à la vue des carosses, qui s'étoient arrêtés pour le secourir, ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval, qui ne branla pas depuis sa chûte: et pour le consoler, on le reçut dans l'un des carosses en la place du poëte, qui fut bien-aise d'être à cheval, pour galantiser à la portiére où étoit Inézilla. Ragotin lui résigna l'épée, et l'arme à feu, qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers, ajusta la bride, et se prit sans-doute mieux que

Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avoit quelque sort jetté sur ce malencontreux animal ; la selle mal sanglée tourna comme à Ragotin ; et ce qui attachoit ses chausses s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque tems le pied dans l'étrier, l'autre servant de cinquiéme jambe au cheval, et les parties de derriére du citoyen du parnasse fort exposées aux yeux des assistans, ses chausses lui étant tombées sur les jarrêts. L'accident de Ragotin n'avoit fait rire personne, à cause de la peur qu'on avoit qu'il ne se blessât ; mais celui de Roquebrune fût accompagné de grands éclats de risée que l'on fit dans les carosses. Les cochers en arrêtérent leurs chevaux pour rire leur saoul ; et tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il se sauva dans une maison, laissant le cheval sur sa bonne-foi ; mais il en usa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, se fit descendre de carosse, et alla après ; et le Poëte, qui avoit recouvert ses parties postérieures, rentra dans un des carosses fort embarrassé, et embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin, qui eut encore cette troisiéme disgrace devant sa maîtresse, par où nous finirons ce vingtiéme chapitre.

CHAPITRE XXI.

Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.

Les comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison, qui étoit honnête homme, et des plus considérés du païs. On leur donna deux chambres

pour mettre leurs hardes, et pour se préparer en liberté à la comédie, qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier; et après dîné ceux qui voulurent se promener, eurent à choisir entre un grand bois, et un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes, proche parent du maître de la maison, accosta nos comédiens et s'arrêta à faire conversation avec eux, ayant reconnu que Destin avoit de l'esprit, et que les comédiennes, outre qu'elles étoient fort belles, étoient capables de dire autre chose que des vers appris par cœur. On parla de choses dont on parle d'ordinaire avec des comédiens, de piéces de théâtre, et de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit entr'autres choses, que les sujets connus, dont on pouvoit faire des piéces réguliéres, avoient tous été mis en œuvre; que l'Histoire étoit épuisée; et qu'à la fin on seroit réduit à se dispenser de la régle des vingt-quatre heures; que le peuple et la plus grande partie du monde, ne sçavoient point à quoi étoient bonnes les régles sévéres du théâtre; que l'on prenoit plus de plaisir à voir représenter les choses, qu'à entendre des récits: et cela étant, que l'on pourroit faire des piéces qui seroient fort bien reçues, sans tomber dans les extravagances des Espagnols, et sans se gêner par la rigueur des régles d'Aristote. De la comédie on vint à parler des romans. Le conseiller dit qu'il n'y avoit rien de plus divertissant que quelques romans modernes; que les François seuls en sçavoient faire de bons; et que les Espagnols avoient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent nouvelles, qui sont bien plus à notre usage, et plus à la portée de l'humanité, que ces héros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelquefois incommodes, à force d'être trop honnêtes-gens. Enfin,

que les exemples imitables étoient pour le moins d'aussi grande utilité, que ceux que l'on avoit presque peine à concevoir. Et il conclut, que si l'on faisoit des nouvelles en françois aussi-bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auroient cours autant que les romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit d'un ton fort absolu, qu'il n'y avoit point de plaisir à lire des romans, s'ils n'étoient composés d'avantures de prince, et encore de grands princes ; et que par cette raison-là l'Astrée ne lui avoit plû qu'en quelques endroits. Et dans quelles histoires trouveroit-on assez de rois et d'empereurs pour vous faire des romans nouveaux, lui repartit le conseiller ? Il en faudroit faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout-à-fait fabuleux, et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je vois bien, repartit le conseiller, que le livre de Dom-Quixotte n'est pas trop bien avec vous. C'est le plus sot livre que j'aye jamais vu, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaîse à quantité de gens d'esprit. Prenez garde, dit Destin, qu'il ne vous déplaîse par votre faute, plutôt que par la sienne. Roquebrune n'eût pas manqué de repartie, s'il eût entendu ce qu'avoit dit Destin ; mais il étoit occupé à conter ses prouesses à quelques dames qui s'étoient approchées des comédiennes auxquelles il ne promettoit pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effaceroit les *Cassandre*, les *Cléopâtre*, les *Polexandre*, et les *Cyrus*, quoique ce dernier ait le surnom de *Grand*, aussi-bien que le fils de Pepin. Cependant le conseiller disoit à Destin, et aux comédiennes, qu'il avoit essayé de faire des nouvelles à l'imitation des Espagnols, et qu'il vouloit leur en communiquer

quelques-unes. Inézilla prit la parole, et dit en françois qui tenoit plus du gascon que de l'espagnol, que son premier mari avoit eu la réputation de bien écrire à la cour d'Espagne; qu'il avoit composé quantité de nouvelles qui y avoient été bien reçues; et qu'elle en avoit encore d'écrites à la main, qui réussiroient en françois, si elles étoient bien traduites. Le conseiller étoit fort curieux de cette sorte de livres. Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui feroit un extrême plaisir de lui en donner la lecture: ce qu'elle lui accorda fort civilement; et même, ajouta-t-elle, je pense en sçavoir autant que personne au monde: et comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire, et aussi des vers, j'ai voulu l'essayer comme les autres, et je puis vous en montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement, selon sa coutume, à les mettre en françois. Inézilla, qui étoit peut-être la plus déliée Espagnole qui ait jamais passé les Pyrénées pour venir en France, lui répondit que ce n'étoit pas assez de bien sçavoir le françois, qu'il falloit sçavoir également l'espagnol, et qu'elle ne feroit point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire, quand elle sçauroit assez de françois pour juger s'il en étoit capable. La Rancune qui n'avoit point encore parlé, dit qu'il n'en falloit pas douter, puisqu'il avoit été correcteur d'imprimerie. Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avoit prête de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume, le voyant déjà tout défait de ce qu'il avoit dit, et avouant avec confusion qu'il avoit véritablement corrigé quelque tems chez les imprimeurs, mais que ce n'avoit été que ses propres ouvrages. Mademoiselle de l'Etoile dit alors à la dona Inézilla, que puisqu'elle sçavoit tant

d'historiettes; elle l'importuneroit souvent pour lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie se mirent autour d'elle; et alors elle commença une histoire, non pas tout-à-fait dans les termes que vous l'allez lire dans le chapitre suivant; mais pourtant assez intelligiblement, pour faire voir qu'elle avoit bien de l'esprit en espagnol, puisqu'elle en faisoit beaucoup paroître dans une langue dont elle ne sçavoit pas les beautés.

CHAPITRE XXII.

A Trompeur, Trompeur et demi.

UNE jeune dame de Toléde, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Portocarréro, s'étoit retirée dans une maison qu'elle avoit sur les bords du Tage, à demi-lieue de Toléde, en l'absence de son frére, qui étoit capitaine de cavalerie dans les Païs-Bas. Elle étoit demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans d'un vieux gentilhomme qui s'étoit enrichi aux Indes, et qui s'étant perdu en mer six mois après son mariage, avoit laissé beaucoup de bien à sa femme. Cette belle veuve, depuis la mort de son mari, s'étoit retirée auprès de son frére, et y avoit vécu d'une façon si approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans les méres la proposoient à leurs filles comme un exemple, les maris à leurs femmes, et les galans à leurs désirs, comme une conquête digne de leur mérite : mais si sa vie retirée avoit refroidi l'amour de plusieurs, elle avoit d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde avoit pour elle. Elle goûtoit en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs, quand

un matin ses bergers lui amenérent deux hommes; qu'ils avoient trouvés dépouillés de tous leurs habits, et attachés à des arbres, où ils avoient passé la nuit. On leur avoit donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir, et ce fut dans ce bel équipage qu ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête-homme, et lui dit qu'il étoit un gentilhomme de Cordoue, appellé Dom-Lopès de Gongora ; qu'il venoit de Séville et qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, et s'étant amusé à jouer à une demi-journée de Toléde, où il avoit dîné le jour auparavant, que la nuit l'avoit surpris; qu'il s'étoit endormi, et son valet aussi, en attendant un Muletier qui étoit demeuré derriére; et que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormoit, l'avoient lié à un arbre, et son valet, après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise. Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles, sa bonne mine parloit en sa faveur, et il y avoit toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement, que parmi les hardes que son frére lui avoit laissées en garde, il y avoit quelques habits; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais, quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau et le mieux fait à la taille du maître, et le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur le champ de plus propre pour lui. L'heure du dîné étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à sa table, parut à ses yeux si bien fait, et l'entretint avec tant d'esprit, qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendoit, ne pouvoit jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour, et se plûrent

tellement l'un à l'autre, que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avoient accoutumé. L'Etranger voulut envoyer son valet à Madrid querir de l'argent, et faire faire des habits, ou du-moins il en fit le semblant. La belle veuve ne voulut pas le permettre, et lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, et elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes personnes, quantité de sermens d'un côté, trop de franchise et de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, et la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil écuyer, et d'une suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable, et mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle dame de Toléde. Huit jours durant ce ne fut que feux et flâmes entre les jeunes amans. Il fallut se séparer, ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissoit perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, et lui protestant que le gain qu'il avoit fait de son cœur lui faisoit négliger celui d'un procès qu'il avoit à Madrid, et même ses prétentions de la cour, elle fut la premiére à hâter son départ, ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement. Elle fit faire des habits à Toléde pour lui et pour son valet, et lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid monté sur une bonne mule et son valet sur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit, et lui s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde. Le jour même qu'il partit, une servante faisant la cham-

bre où il avoit couché, trouva une boëte de portrait enveloppé dans une lettre. Elle porta la tout à sa maîtresse, qui vit dans la boëte un visage parfaitement beau, et fort jeune, et lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui vouloient dire la même chose.

Monsieur mon Cousin,

Je vous envoye le portrait de la belle Elvire de Silva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le peintre ne l'a faite. Dom-Pédro de Silva son pere vous attend avec impatience. Les articles de votre mariage sont tels que vous les avez souhaités, et ils vous sont fort avantageux, à ce qu'il me semble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

De Madrid, ce &c.

DOM-ANTOINE DE RIBERA.

La lettre s'adressoit à Fernand de Ribéra à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle lettre, qui selon toutes les apparences ne pouvoit être écrite à un autre qu'à son Lopés de Gongora. Elle voyoit, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avoit si fort obligé, et si vîte, lui avoit déguisé son nom, et par ce déguisement elle devoit être toute assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devoit pas moins mettre en peine, et ce mariage dont les articles étoient déjà passés, achevoit de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant; ses

soupirs pensérent la suffoquer, elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête. Misérable que je suis, disoit-elle quelquefois en elle-même, et quelquefois aussi devant son vieil écuyer, et sa suivante, qui avoient été témoins de son mariage, ai-je été si long-tems sage pour faire une faute irréparable; et devois-je refuser tant de personnes de condition de ma connoissance, qui se fussent estimés heureux de me posséder, pour me donner à un inconnu, qui se moque peut-être de moi après m'avoir rendue malheureuse pour toute ma vie? Que dira-t-on à Toléde? Et que dira-t-on dans toute l'Espagne? Un jeune-homme lâche et trompeur sera-t-il discret? Devois-je lui témoigner que je l'aimois, avant que de sçavoir si j'en étois aimée? M'auroit-il caché son nom, s'il avoit été sincére? et dois-je espérer après cela qu'il cache les avantages qu'il a sur moi? Que ne fera point mon frére contre moi, après ce que j'ai fait moi-même? et de quoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandres, tandis que je le déshonore en Espagne? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puisque nous avons tout oublié: mais avant que d'en venir à la vengeance, et aux derniers remédes, il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à tems de se perdre, quand il n'y aura plus rien à espérer. Victoria avoit l'esprit bien fort, d'être capable de prendre sitôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil écuyer et sa suivante voulurent la conseiller. Elle leur dit qu'elle sçavoit bien tout ce qu'on pouvoit lui dire, mais qu'il n'étoit plus question que d'agir. Dès le jour même un chariot et une charette furent chargés de meubles et de tapisseries; et Victoria faisant courir le bruit parmi ses domestiques qu'il

falloit qu'elle allât à la cour pour les affaires pressantes de son frére, elle monta en carosse avec son écuyer et sa suivante, prit le chemin de Madrid, et se fit suivre par son bagage. Dès qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de Dom-Pédro de Silva: l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avoit nom Rodrigue Santillane; il avoit été nourri jeune par le pére de Victoria, et il aimoit sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant force habitudes dans Madrid, où il avoit passé sa jeunesse, il sçut en peu de tems que le fille de Dom-Pédro de Silva se marioit à un gentilhomme de Séville, qu'on appelloit Fernand de Ribéra; qu'un de ses cousins de même nom que lui, avoit fait ce mariage; et que Dom-Pédro songeoit déjà aux personnes qu'il mettroit auprès de sa fille. Dès le lendemain, Rodrigue Santillane honnêtement vêtu, Victoria habillée en veuve de médiocre condition, et Béatrix sa suivante faisant le personnage de sa belle-mére, femme de Rodrigue, allérent chez Dom-Pédro, et demandérent à lui parler. Dom-Pédro les reçut fort civilement; et Rodrigue lui dit avec beaucoup d'assurance, qu'il étoit un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède; qu'il avoit eu une fille unique de sa premiére femme, qui étoit Victoria, dont le mari étoit mort depuis peu à Séville, où il demeuroit; et que voyant sa fille veuve avec peu de bien, il l'avoit amenée à la cour pour lui chercher condition. Qu'ayant ouï parler de lui, et de sa fille, qu'il étoit prêt de marier, il avoit cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à servir de duégne à la nouvelle mariée: et ajoûta que le mérite de sa fille le rendoit hardi à la lui offrir, et qu'il en seroit pour le moins aussi satisfait

fait qu'il l'avoit pu être de sa bonne mine. Avant que d'aller plus loin, il faut que j'apprenne à ceux qui ne le sçavent pas, que les dames en Espagne ont des duégnes auprès d'elles, et ces duégnes sont à peu près la même chose que les gouvernantes, ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je dise encore, que ces duégnes sont des animaux rigides et fâcheux, aussi redoutés pour le moins que les belles-méres. Rodrigue joua si bien son personnage, et Victoria belle comme elle étoit, parut en son habit simple si agréable, et de si bon augure aux yeux de Dom-Pédro de Silva, qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue et à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, et lui dit qu'il avoit quelques raisons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il vouloit lui faire; mais que logeant dans le même quartier, il seroit prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il voudroit l'employer. Voilà donc Victoria dans la maison de Dom-Pédro, fort aimée de lui et de sa fille Elvire, et fort enviée de tous les valets. Dom-Antoine de Ribéra, qui avoit fait le mariage de son infidéle cousin avec la fille de Dom-Pédro de Silva, lui venoit souvent dire que son cousin étoit en chemin, et qu'il lui avoit écrit en partant de Séville; cependant ce cousin ne venoit point, cela le mettoit fort en peine. Dom-Pédro et sa fille ne sçavoient qu'en penser, et Victoria y prenoit encore plus de part. Dom-Fernand n'avoit garde de venir si vîte. Le jour même qu'il partit de chez Victoria, dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illescas, un chien qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet, qui lui froissa une jambe contre une muraille, et le jetta par terre.

Dom-Fernand se démit une cuisse, et se trouva si mal de sa chûte, qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins et chirurgiens du païs, qui n'étoient pas des meilleurs; et son mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit sçavoir son infortune à son cousin, et le pria de lui envoyer un brancard. A cette nouvelle on s'affligea de sa chûte, et on se rejouit de ce que l'on sçavoit enfin ce qu'il étoit devenu. Victoria qui l'aimoit encore, en fut fort inquiéte. Dom-Antoine envoya querir Dom-Fernand; il fut amené à Madrid, où tandis que l'on fit des habits pour lui, et pour son train qui fut fort magnifique, (car il étoit aîné de sa maison, et fort riche) les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illescas, le guérirent parfaitement. Dom-Pédro de Silva, et sa fille Elvire, furent avertis du jour que Dom-Antoine de Ribéra devoit leur amener son cousin Dom-Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas, et que Victoria ne fut pas sans émotion. Elle vit entrer son infidéle, paré comme un nouveau marié; et s'il lui avoit plû mal vêtu, et mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Dom-Pédro n'en fut pas moins satisfait; et sa fille eût été bien difficile, si elle y eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regardérent le serviteur de leur jeune maîtresse de toute la grandeur de leurs yeux, et tout le monde de la maison en eut le cœur épanouï, à la réserve de Victoria, qui sans-doute l'eut bien serré. Dom-Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, et avoua à son cousin qu'elle étoit encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers complimens en homme d'esprit; et parlant à elle, et à son pére, s'abstint le plus

qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement à un beau-pere, et à une maîtresse, un homme qui demande à se marier. Dom-Pédro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins, et avec un homme d'affaires, pour ajoûter quelque chose qui manquoit aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre, environnée de toutes ses femmes, qui se réjouïssoient devant elle de la bonne mine de son serviteur. La seule Victoria demeura froide et sérieuse au milieu des emportemens des autres. Elvire le remarqua, et la tira à part, pour lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'elle ne lui disoit rien de l'heureux choix que son pére avoit fait d'un gendre qui paroissoit avoir tant de mérite; et ajoûta qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devoit dire quelque chose. Madame, lui dit Victoria, ce qui paroît de votre serviteur est si fort à son avantage, qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur que vous avez remarquée, ne vient point d'indifférence; et je serois indigne des bontés que vous avez pour moi, si je ne prenois part à tout ce qui vous touche. Je me serois donc réjouïe de votre mariage aussi-bien que les autres, si je connoissois moins celui qui doit être votre mari. Le mien étoit de Séville, et sa maison n'étoit pas éloignée de celle du pére de votre serviteur. Il est de bonne maison, il est riche, il est bien fait, et je veux croire qu'il a de l'esprit, enfin il est digne de vous: mais vous méritez l'affection toute entiére d'un homme, il ne peut vous donner ce qu'il n'a pas. Je m'abstiendrois bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaîre; mais je ne m'acquitterois pas de tout ce que je vous dois, si je ne vous découvrois tout ce que je sçai de Dom-Fernand, dans une affaire d'où dépend le bonheur ou

le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa gouvernante ; elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avoit mis dans l'esprit. Victoria lui dit, que cela ne se pouvoit dire devant ses servantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre, où Victoria lui dit aussitôt qu'elle se vit seule avec elle, que Fernand de Ribéra étoit amoureux à Séville d'une Lucréce de Monsalve, demoiselle fort aimable, quoique fort pauvre; qu'il en avoit trois enfans sous promesse de mariage; que du vivant du pére de Ribéra la chose avoit été tenue secréte, et qu'après sa mort Lucréce lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse, il s'étoit extrêmement refroidi; qu'elle avoit remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ses parens; que cela avoit fait grand éclat dans Séville; et que Dom-Fernand s'en étoit absenté quelque tems, par le conseil de ses amis, pour éviter les parens de cette Lucréce, qui le cherchoient par-tout pour le tuer. Elle ajoûta que l'affaire étoit en cet état-là, quand elle quitta Séville il y avoit un mois; et que le bruit couroit en même tems; que Dom-Fernand alloit se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucréce étoit fort belle: Victoria lui dit qu'il ne lui manquoit que du bien, et la laissa fort rêveuse, et résolue d'informer promptement son pére de ce qu'elle venoit d'apprendre. On vint l'appeller en même tems pour revenir trouver son serviteur, qui avoit achevé avec son pére ce qui les avoit fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla; et en attendant Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnoit son infidéle, quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès

de Tolède. Ce valet apportoit à son maître un paquet de lettres, qu'on lui avoit donné à la poste de Séville. Il ne put reconnoître Victoria, que la coëffure de veuve avoit fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître pour lui donner ses lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourroit parler de long-tems; mais que s'il vouloit lui confier son paquet, elle iroit le lui porter, quand on pourroit lui parler. Le valet n'en fit point de difficulté, et lui ayant mis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avoit affaire. Victoria qui n'avoit rien à négliger, monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, et en moins de rien le referma, y ajoûtant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins achevérent leur visite. Elvire vit le paquet de Dom-Fernand entre les mains de sa gouvernante, et lui demanda ce que c'étoit. Victoria lui dit d'un air indifférent, que le valet de Dom-Fernand le lui avoit donné pour le rendre à son maître, et qu'elle alloit envoyer après, parce qu'elle ne s'étoit point trouvée quand il étoit sorti. Elvire lui dit qu'il n'y avoit point de danger à l'ouvrir, et que l'on y trouveroit peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avoit apprise. Victoria, qui ne demandoit pas mieux, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres, et ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme, qui s'adressoit à Fernand de Ribéra à Madrid. Voici ce qu'elle y lut.

Votre absence, et la nouvelle que j'ai apprise que l'on vous marioit à la cour, vous feront bientôt perdre une personne qui vous aime plus que sa vie, si vous ne venez bientôt la désabuser, et accomplir ce

que vous ne pouvez différer, ou lui refuser, sans une froideur, ou une trahison manifeste. Si ce que l'on dit de vous est véritable, et si vous ne songez plus au tort que vous me faites et à nos enfans, au moins devriez-vous songer à votre vie, que mes cousins sçauront bien vous faire perdre, quand vous me réduirez à les en prier, puisqu'ils ne vous la laissent qu'à ma priére.

De Séville.

Lucrece de Monsalve.

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avoit dit sa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son pére, qui ne put assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche, pour manquer de fidélité à une demoiselle qui le valoit bien, et de qui il avoit eu des enfans. A l'heure même il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ses grands amis, par lequel il avoit déjà été instruit du bien et des affaires de Dom-Fernand. A peine fut-il sorti, que Dom-Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avoit dit que la gouvernante de sa maîtresse s'étoit chargée de les lui rendre. il trouva Elvire dans la salle, et lui dit que quoique deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il étoit avec elle, il ne venoit pas tant pour la voir, que pour demander ses lettres, que son valet avoit laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les lui avoit prises; qu'elle avoit eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville; et que si sa

curiosité ne l'avoit pas beaucoup satisfaite, elle lui avoit appris en récompense que ceux qui se marioient ensemble avant que de se connoître, hazardoient beaucoup. Elle ajoûta ensuite, qu'elle ne vouloit pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres ; en achevant ces paroles, elle lui donna son paquet et la lettre contrefaite, et lui faisant la révérence, le quitta sans attendre sa réponse. Dom-Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse. Il lut la lettre supposée, et vit bien que l'on vouloit troubler son mariage par une fourbe. Il s'adressa à Victoria qui étoit demeurée dans la salle, et lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son visage, que quelque rival, ou quelque personne malicieuse, avoit supposé la lettre qu'il venoit de lire. Moi, une femme dans Séville! s'écria-t il tout étonné ; moi, des enfans ! Hà ! si ce n'est la plus impudente imposture du monde, je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit qu'il pouvoit bien être innocent, mais que sa maîtresse ne pouvoit moins faire que de s'en éclaircir, et que très-assurément le mariage ne passeroit pas outre, que Dom-Pedro ne fût assuré par un gentilhomme de Séville de ses amis, qu'il étoit allé chercher exprès, que cette prétendue intrigue fût supposée. C'est ce que je souhaite ; lui répondit Dom-Fernand ; et s'il y a seulement dans Séville une dame qui ait nom Lucréce de Monsalve, je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur ; et je vous prie, continua-t-il, si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je crois sans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé ; mais je connois aussi son hu-

meur ; on ne l'appaise pas aisément, quand elle se croit désobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, et hazarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajoûta-t-elle ; et c'est à moi beaucoup perdre, que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier, m'alloit manquer, je serois veuve toute ma vie, quoique jeune, comme, je suis, je puisse encore plaîre à quelque honnête-homme : mais on dit bien vrai, que sans argent..... Elle alloit enfiler un long prône de gouvernante ; car pour la bien contrefaire, il falloit parler beaucoup : mais Dom-Fernand lui dit en l'interrompant ; rendez-moi le service que je vous demande, et je vous mettrai en état de pouvoir vous passer des récompenses de votre maîtresse ; et pour vous montrer, ajoûta-t-il, que je veux vous donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier et de l'encre, et je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez. Monsieur, lui dit la fausse gouvernante, la parole d'un honnête homme suffit : mais pour vous plaîre, je m'en vais querir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il falloit pour faire une promesse de plus de cent millions d'or ; et Dom-Fernand fut si galant-homme, ou plutôt il avoit la possession d'Elvire tellement à cœur, qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette confiance à le servir de bonne façon. Voilà Victoria sur les nues : elle promit des merveilles à Dom-Fernand, et lui dit qu'elle vouloit être la plus malheureuse du monde, si elle n'alloit travailler en cette

affaire comme pour elle-même; et elle ne mentoit pas. Dom-Fernand la quitta, rempli d'espérance; et Rodrigue Santillane son écuyer, qui passoit pour son pére, l'étant venu voir, pour apprendre ce qu'elle avoit avancé pour son dessein, elle lui en rendit compte, et lui montra le blanc-signé, dont il loua dieu avec elle, et lui fit remarquer que tout sembloit contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de tems, il s'en retourna à son logis, que Victoria avoit loué auprès de celui de Dom-Pédro, comme je vous l'ai déja dit; et là il écrivit au-dessus du seing de Dom-Fernand une promesse de mariage, attestée de témoins, et datée du tems que Victoria reçut cet infidéle dans sa maison des champs. Il écrivoit aussi bien qu'homme qui fût en Espagne, et avoit si bien étudié la lettre de Dom-Fernand sur des vers qu'il avoit écrits de sa main, et qu'il avoit laissés à Victoria, que Dom-Fernand même s'y fût trompé. Dom-Pédro de Silva ne trouva point le gentilhomme qu'il étoit allé chercher pour s'informer du mariage de Dom-Fernand: il laissa un billet à son logis, et revint au sien, où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante, et lui assura qu'elle désobéiroit plutôt à son pére, que d'épouser jamais Dom-Fernand; lui avouant de plus qu'elle étoit engagée d'affection avec un Diégo de Maradas, il y avoit long-tems; qu'elle avoit assez déféré à son pére, en forçant son inclination pour lui plaîre: et puisque dieu avoit permis que la mauvaise foi de Dom-Fernand fût découverte, qu'elle croyoit en le refusant obéir à la volonté divine, qui sembloit lui destiner un autre époux. Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions, et ne lui parla pas alors selon l'intention de Dom-

Fernand. Dom-Diégue de Maradas, lui dit alors Elvire, est mal satisfait de moi, à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon pére; mais aussitôt que je le favoriserai seulement d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il seroit aussi éloigné de moi, que Dom-Fernand l'est présentement de sa Lucréce. Ecrivez lui, mademoiselle, lui dit Victoria, et je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carosse pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour Dom-Diégo; et s'étant fait descendre chez son pére Santillane, renvoya le carosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle iroit bien à pied où elle vouloit aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avoit faite; et elle écrivit aussitôt deux billets, l'un à Diégo de Maradas, et l'autre à Pédro de Silva pére de sa maîtresse. Par ces billets signés *Victoria Portocarréro*, elle leur enseignoit son logis, et les prioit de la venir trouver pour une affaire qui leur étoit de grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étoient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paroître ses cheveux, que l'on assuroit avoir été des plus beaux, et se coëffa en dame fort galante. Dom-Diégue de Maradas la vint trouver un moment après, pour sçavoir ce que lui vouloit une dame dont il n'avoit jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; et à peine avoit-il pris un siége auprès d'elle, qu'on lui vint dire que Pédro de Silva demandoit à la voir. Elle pria Dom-Diégue de se cacher dans son alcove, en l'assurant qu'il lui importoit extrêmement d'entendre la conversation qu'elle alloit avoir avec Dom-Pédro. Il

fit sans résistance ce que voulut une dame si belle, et de si bonne mine; et Dom-Pédro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnoître, tant sa coëffure différente de celle qu'elle portoit chez lui, et la richesse de ses habits, avoient augmenté sa bonne mine, et changé l'air de son visage. Elle fit asseoir Dom-Pédro en un lieu d'où Dom-Diégue pouvoit entendre tout ce qu'elle lui disoit, et lui parla en ces termes. Je crois, monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus long-tems dans l'impatience où vous devez être de le scavoir. Je suis de Toléde, de la maison de Portocarréro; j'ai été mariée à seize ans, et me suis trouvée veuve six mois après mon mariage. Mon pére portoit la croix de St. Jacques, et mon frére est de l'ordre de Callatrava. Dom-Pédro l'interrompit, pour lui dire que son pére avoit été de ses intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjouït extrêmement, lui répondit Victoria; car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit ensuite à Dom-Pédro ce qui lui étoit arrivé avec Dom-Fernand, et lui mit entre les mains la promesse que Santillane avoit contrefaite. Aussitôt qu'il l'eût lue, elle reprit la parole, et lui dit: Vous sçavez, monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne seroit pas de mon côté, mes parens et mes amis ont beaucoup de crédit, et sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter aussi loin qu'elle puisse aller. J'ai cru, monsieur, que je devois vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidéle, et je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à

lui donner un mari qu'on pourroit lui disputer. Quand il seroit grand d'Espagne, répondit Dom-Pédro, je n'en voudrois point, s'il étoit injuste; non seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison: et pour vous, madame, je vous offre ce que j'ài de crédit et d'amis. J'avois déjà été averti qu'il étoit homme à prendre son plaisir par-tout où il le trouve, et même de le chercher aux dépens de sa réputation. Etant de cette humeur, quand bien il ne seroit pas à vous, il ne seroit jamais à ma fille, laquelle, s'il plaît à dieu, ne manquera point de mari dans la cour d'Espagne. Dom-Pédro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avoit plus rien à lui dire; et Victoria fit sortir Dom-Diégue de derriére son alcove, d'où il avoit ouï toute la conversation qu'elle avoit eue avec le pére de sa maîtresse. Elle ne lui fit donc point une seconde rélation de son histoire; elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aise; et parce qu'il eût pu être en peine de sçavoir par quelle voie elle étoit venue en ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en duégne, sçachant bien qu'il avoit autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secréte. Dom-Diégue, avant que de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre, où la joie de voir ses espérances ressuscitées, faisoit bien juger du déplaisir qu'il avoit eu quand il les avoit perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussitôt son habit de gouvernante, et s'en retourna chez Dom-Pédro. Cependant Dom-Fernand de Ribéra étoit allé chez sa maîtresse, et y avoit mené son cousin Dom-Antoine, pour tâcher de raccommoder ce qu'avoit gâté la lettre contrefaite par Victoria. Dom-Pédro les trouva avec sa fille, qui étoit bien empêchée à

leur répondre; car pour la justification de Dom-Fernand ils ne demandoient pas mieux que l'on s'informât dans Séville même, s'il y avoit jamais eu une Lucréce de Monsalve. Ils redirent devant Dom-Pédro tout ce qui pouvoit servir à la décharge de Dom-Fernand: à quoi il répondit, que si l'attachement avec la dame de Séville étoit une fourbe, il étoit aisé de la détruire; mais qu'il venoit de voir une dame de Toléde, nommée Victoria Portocarréro, à qui Dom-Fernand avoit promis mariage, et à qui il devoit encore davantage, pour en avoir été généreusement assisté, sans en être connu; qu'il ne le pouvoit nier, puisqu'il lui avoit donné une promesse écrite de sa main; et ajoûta, qu'un gentilhomme d'honneur ne devoit point songer à se marier à Madrid, l'étant déja à Toléde. En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Dom-Antoine reconnut l'écriture de son cousin; et Dom-Fernand, qui s'y trompoit lui-même, quoiqu'il sçût bien qu'il ne l'avoit jamais écrite, devint l'homme du monde le plus confus. Le pére et la fille se retirérent, après les avoir salués assez froidement. Dom-Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire, tandis qu'il songeoit à une autre. Ils remontérent dans leur carosse, où Dom-Antoine ayant fait avouer à Dom-Fernand son méchant procédé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de son action, et lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvoit avoir. Il lui dit qu'il ne falloit plus songer à se marier, non seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne; et qu'il seroit bien heureux d'en être quitte pour épouser Victoria, sans qu'il lui en coutât du sang, ou peut-être la vie; le frére de Victoria n'étant

pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à Dom-Fernand à se taire, tandis que son cousin lui faisoit tant de reproches. Sa conscience le convainquoit suffisamment d'avoir trompé et trahi une personne qui l'avoit obligé, et cette promesse le faisoit devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avoit fait écrire. Victoria étant revenue chez Dom-Pédro en son habit de veuve, donna la lettre de Dom-Diégue à Elvire, laquelle lui conta que les deux cousins étoient venus pour se justifier ; mais qu'il y avoit bien autre chose à reprocher à Dom-Fernand, que ses amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle sçavoit mieux qu'elle, dont elle fit bien l'étonnée détestant cent fois la méchante action de Dom-Fernand. Ce jour-là même Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une de ses parentes. Victoria qui ne songeoit qu'à son affaire, espéra que si Elvire la vouloit croire, cette comédie ne seroit pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse, que si elle vouloit voir Dom-Diégue, il n'y avoit rien de si aisé ; que la maison de son pére Santillane étoit le lieu le plus commode du monde pour cette entrevue ; et que la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvoit partir de bonne-heure, et avoir vu Dom-Diégue sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire qui aimoit véritablement Dom-Diégue, et qui ne s'étoit laissée aller à épouser Dom-Fernand que par la déférence qu'elle avoit aux volontés de son pére, n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria. Elles montérent en carosse aussi-tôt que Dom-Pédro fut couché, et allérent descendre au logis que Victoria avoit loué. Santillane, comme maître de la maison,

en fit les honneurs, secondé de Béatrix, qui jouoit le personnage de sa femme, belle-mére de Victoria. Elvire écrivit un billet à Dom-Diégue, qui lui fut porté à l'heure-même; et Victoria en particulier en fit un à Dom-Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandoit qu'il ne tiendroit qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y étoit engagée par son mérite; et qu'elle ne vouloit point se rendre malheureuse, pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son pére. Par le même billet elle lui donnoit des enseignes si remarquables pour trouver sa maison, qu'il étoit impossible de la manquer. Ce second billet partit quelque tems après celui qu'Elvire avoit écrit à Dom-Diégue. Victoria en fit un troisiéme, que Santillane porta lui-même à Pédro de Silva, par lequel elle lui donnoit avis en gouvernante de bien et d'honneur, que sa fille au-lieu d'aller à la comédie, s'étoit fait mener à la maison où logeoit son pére; qu'elle avoit envoyé querir Dom-Fernand pour l'épouser; et que sçachant bien qu'il n'y consentiroit jamais, elle avoit cru l'en devoir avertir, pour lui témoigner qu'il ne s'étoit point trompé dans la bonne opinion qu'il avoit eu d'elle, en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit Dom Pédro de ne venir point sans un algouazil, que nous appellons à Paris un commissaire. Dom Pédro qui étoit déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colére. Pendant qu'il s'habillera, et qu'il envera querir un commissaire, retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre, les billets furent reçus par les deux amoureux. Dom-Diégue qui avoit reçu le sien le premier, arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut, et le mit dans une chambre avec Elvire.

Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amans se firent; Dom-Fernand qui frappe à la porte ne m'en donne pas le tems. Victoria lui alla ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendoit, dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remercîmens, lui promettant encore plus qu'il ne lui avoir donné. Elle le mena dans une chambre, où elle le pria d'attendre Elvire qui alloit arriver, et l'enferma sans lui laisser de la lumiére, lui disant que sa maîtresse le vouloit ainsi, et qu'ils n'auroient pas été un moment ensemble qu'elle ne se rendît visible, mais qu'il falloit donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle dans une action si hardie auroit peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faisoit. Cela fait, Victoria le plus diligemment qu'il lui fut possible se fit extrêmement leste, et s'ajusta autant que le peu de tems qu'elle avoit le put permettre. Elle entra dans la chambre où étoit Dom-Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, et ayant sur elle des habits et des parfums à la mode d'Espagne, qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition. Là-dessus Dom-Pédro, le commissaire, et Santillane, arrivérent. Ils entrent dans la chambre où étoit Elvire avec son serviteur. Les jeunes amans furent extrêmement surpris. Dom-Pédro dans les premiers mouvemens de sa colére, en fut si aveuglé, qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyoit être Dom-Fernand. Le commissaire qui avoit reconnu Dom-Diégue, lui cria en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faisoit, et que ce n'étoit pas Fernand de Ribéra qui étoit avec sa fille; mais Dom-

Dom-Diégue de Maradas, homme d'aussi grande condition et aussi riche que lui. Dom-Pédro en usa en homme sage, et releva lui-même sa fille qui s'étoit jettée à genoux devant lui. Il considéra que s'il lui donnoit de la peine en s'opposant à son mariage, il s'en donneroit aussi; et qu'il ne lui auroit pas trouvé un meilleur parti, quand il l'auroit choisi lui-même. Santillane pria Dom Pédro, le commissaire, et tous ceux qui étoient dans la chambre, de le suivre, et le mena dans celle où Dom-Fernand étoit enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Dom-Fernand l'ayant ouverte, et voyant Dom-Pédro accompagné d'un commissaire, il leur dit avec beaucoup d'assurance, qu'il étoit avec sa femme Elvire de Silva. Dom-Pédro lui répondit qu'il se trompoit, que sa fille étoit mariée à un autre; et pour nous, ajoûta-t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarréro ne soit votre femme. Victoria se fit alors connoître à son Infidéle, qui se trouva le plus confus du monde. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, et encore moins au commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvoit faire autrement que de le méner en prison. Enfin, le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de Dom-Pédro, qui lui parla en homme d'honneur; les larmes de Victoria, sa beauté qui n'étoit pas moindre que celle d'Elvire, et plus que toute autre chose, un reste de générosité qui s'étoit conservé dans l'ame de Dom-Fernand malgré toutes les débauches et les emportemens de sa jeunesse, le forcérent de se rendre à la raison, et au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse, elle pensa s'évanouïr en sa présence; et il y a apparence que les baisers de Dom-Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher.

Dom-Pédro, Dom-Diégue et Elvire, prirent part au bonheur de Victoria, et Santillane et Béatrix en pensérent mourir de joye. Dom-Pédro donna force louanges à Dom-Fernand, d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassérent avec autant de témoignages d'amitié, que si elles eussent baisé leurs Amans. Dom-Diégue de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-pére, ou du moins qui devoit l'être bientôt. Dom-Pédro, avant que de s'en retourner chez lui avec sa fille, prit parole des uns et des autres, que le lendemain ils viendroient tous dîner chez lui, où quinze jours durant il vouloit que la réjouïssance fît oublier les inquiétudes que l'on avoit souffertes. Le commissaire en fut instamment prié, il promit de s'y trouver. Dom-Pédro le ramena chez lui, et Dom-Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant de sujet de se réjouïr, qu'elle en avoit eu de s'affliger.

CHAPITRE XXIII.

Malheur imprévu, qui fut cause qu'on ne joua point la comédie.

INÉZILLA conta son histoire avec une grace merveilleuse : Roquebrune en fut si satisfait, qu'il lui prit la main, et la lui baisa par force. Elle lui dit en Espagnol, que l'on souffroit tout des grands-Seigneurs, et des fous. De quoi la Rancune lui sçut bon gré en son ame. Le visage de cette Espagnole commençoit à se passer, mais on y voyoit encore de beaux restes; et quand elle eût été moins belle, son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avoient ouï son histoire, demeuré-

rent d'accord qu'elle l'avoit rendue agréable en une langue qu'elle ne sçavoit pas encore, et dans laquelle elle étoit contrainte de mêler quelquefois de l'italien et de l'espagnol pour se bien faire entendre. La l'Etoile lui dit, qu'au-lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendoit des remercîmens d'elle pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Le reste de l'après dînée se passa en conversation; le jardin fut plein de dames, et des plus honnêtes-gens de la ville, jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans; c'est-à-dire, que l'on fit fort bonne chére, et tout le monde prit place pour entendre la comédie. Mais mademoiselle de la Caverne et sa fille ne s'y trouvérent point: on les envoya chercher, on fut une demi-heure sans en avoir des nouvelles. Enfin, on ouït une grande rumeur dans la salle, et presque en même tems on y vit entrer la pauvre la Caverne échevelée, le visage meurtri et sanglant, et criant comme une femme furieuse que l'on avoit enlevé sa fille. Par les sanglots qui la suffoquoient, elle avoit tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle, que des hommes qu'elle ne connoissoit point étoient entrés dans le jardin par une porte de derriére, comme elle répétoit son rôle avec sa fille; que l'un d'eux l'avoit saisie, auquel elle avoit pensé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenoient sa fille: que cet homme l'avoit mise en l'état où l'on la voyoit, et s'étoit remis à cheval, et ses compagnons aussi; dont l'un tenoit sa fille devant lui. Elle dit encore, qu'elle les avoit suivis long-tems criant aux voleurs; mais que n'étant entendue de personne, elle étoit revenue demander du secours. En achevant de parler, elle se mit si fort à pleurer,

qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Destin monta sur un cheval, sur lequel Ragotin venoit d'arriver du Mans; (je ne sçai pas au vrai si c'étoit le même qui l'avoit déjà jetté par terre.) Plusieurs jeunes-hommes de la compagnie montérent sur les premiers chevaux qu'ils trouvérent, et coururent après Destin, qui étoit déjà bien loin. La Rancune et l'Olive allérent à pied, après ceux qui alloient à cheval. Roquebrune demeura avec la l'Etoile et Inézilla, qui consoloient la Caverne le mieux qu'elles pouvoient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivit pas les compagnons. Quelques-uns ont cru que c'étoit par poltronnerie; et d'autres, plus indulgens, ont trouvé qu'il n'avoit pas mal fait de demeurer auprès des dames. Cependant on fut réduit dans la compagnie à danser aux chansons, le maître de la maison n'ayant point fait venir de violons à cause de la comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal, qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre où étoient leurs hardes. La l'Etoile en eut soin, comme si elle eût été sa mére, et Inézilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule, et Roquebrune mena les deux dames dans la salle où étoit la compagnie. A peine y avoient-elles pris place, qu'une des servantes de la maison vint dire à la l'Etoile que la Caverne la demandoit. Elle dit au Poëte et à l'Espagnole, qu'elle alloit revenir, et alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occasion, et représenta ses nécessités à l'agréable Inézilla. Cependant aussi-tôt que la Caverne vit la l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre, et de s'approcher de son lit. Aussitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la premiére chose qu'elle fit, ce

fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer, et de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ses larmes, pleurant et sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. La l'Etoile voulut la consoler, en lui faisant espérer que sa fille seroit bientôt trouvée, puisque tant de gens étoient allés après les ravisseurs. Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, lui répondit la Caverne, en pleurant encore plus fort : Je voudrois qu'elle n'en revînt jamais, répéta-t-elle, et que je n'eusse qu'à la regretter : mais il faut que je la blâme, que je la haïsse, et que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez, dit-elle, en donnant un papier à la l'Etoile, voyez l'honnête compagne que vous aviez; et lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort, et l'infamie de ma fille. La Caverne se remit à pleurer, et la l'Etoile lut ce que vous allez lire, si vous en voulez prendre la peine.

Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maison et de mon bien, puisqu'il n'y a pas apparence que je trompe par une imposture une personne à qui je ne puis me rendre recommandable que par ma sincérité. C'est par-là, belle Angelique, que je puis vous mériter. Ne différez donc point de me promettre ce que je vous demande, puisque vous n'aurez à me le donner, que quand vous ne pourrez plus douter qui je suis.

Aussitôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda si elle en connoissoit l'écriture. Comme la mienne propre, lui dit la l'Etoile; c'est de Léandre le valet de mon frére, qui écrit tous nos rôles. C'est le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne: Voyez s'il ne

s'y prend pas bien, ajoûta-t-elle encore; en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de la l'Etoile. La voici mot pour mot.

Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heureux, si vous êtes encore dans la résolution où vous étiez il y a deux jours. Ce Fermier de mon pére qui me prête de l'argent, m'a envoyé cent pistoles, et deux bons chevaux; c'est plus qu'il ne nous faut pour passer en Angleterre, d'ou je me trompe fort si un pére qui aime son fils unique plus que sa vie, ne condescend pas á tout ce qu'il voudra pour le faire bientôt revenir.

Hé bien, que dites-vous de votre compagne, et de votre valet? de cette fille que j'avois si bien élevée, et de ce jeune-homme dont nous admirions tous l'esprit et la sagesse? Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on ne les a jamais vu parler ensemble, et que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir devenir amoureuse: Et cependant elle l'est, ma chére l'Etoile, et si éperdûment qu'il y a plutôt de la furie que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise qui écrivoit à son Léandre en des termes si passionnés, que je ne pourrois le croire si je ne l'avois vu. Vous ne l'avez jamais ouïe parler sérieusement. Ah! vraiment elle parle bien un autre langage dans ses lettres; et si je n'avois déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans elle en sçait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avois menée dans ce petit bois, où elle a été enlevée, pour lui reprocher sans témoins qu'elle me récompensoit mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle: Je vous les apprendrai, ajoûta-t-elle; et vous verrez si

jamais fille a été plus obligée à aimer sa mére. La l'Etoile ne sçavoit que répondre à de si justes plaintes; et puis il étoit bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction. Mais, reprit la Caverne, s'il aimoit tant ma fille, pourquoi assassiner sa mére? Car celui de ses compagnons qui m'a saisie, m'a cruellement battue, et s'est même acharné sur moi long-tems après que je ne lui faisois plus de résistance: Et si ce malheureux garçon est si riche, pourquoi enléve-t-il ma fille comme un voleur? La Caverne fut encore long-tems à se plaindre, la l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvoit. Le maître de la maison vint voir comment elle se portoit, et pour lui dire qu'il y avoit un carosse prêt, si elle vouloit retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison, ce qu'il lui accorda de bon cœur. La l'Etoile demeura pour lui tenir compagnie; et quelques dames du Mans reçurent dans leur carosse Inézilla, qui ne voulut pas être si long-tems éloignée de son mari. Roquebrune qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché; mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on désire.

Fin de la premiére Partie.

LE
ROMAN
COMIQUE
DE SCARRON.

SECONDE PARTIE.

A MADAME

LA SUR-INTENDANTE.

MADAME,

Si vous êtes de l'humeur de Monsieur le Sur-Intendant, qui ne prend pas plaisir à être loué, je vous fais mal ma cour en vous dédiant un Livre. On n'en dédie point sans louer, et sans même vous dédier de livre, on ne peut parler de vous qu'on ne vous loue. Les personnes, qui comme vous servent d'exemple au public, doivent souffrir les louanges de tout le monde, parce qu'on les leur doit. Il leur est même permis de se louer, parce qu'elles ne font rien que de louable; qu'elles doivent être aussi équitables pour elles-mêmes que pour les autres, et qu'on pardonneroit plutôt de n'être pas quelquefois modeste, que de n'être pas toujours véritable. De mon naturel, sans avoir bien examiné si je suis juge compétent de la réputation d'autrui, bonne ou mauvaise, j'exerce de tout tems une justice bien sévére sur tout ce qui mérite de l'estime ou du blâme. Je punis une sottise bien avérée, c'est-à-dire, je la taille en piéces d'une rude maniére; mais aussi je récompense magnifiquement le mérite où je le trouve; je ne me lasse point d'en parler avec beaucoup de chaleur, et je me crois par-là aussi bon ami, quoiqu'inutile, que grand ennemi, quoique peu à craindre. C'est donc tout ce que vous pourriez faire avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, que de m'empêcher de vous donner des louanges, autant que vous en méritez. Vous êtes belle sans être coquette; vous êtes jeune sans être imprudente; et vous avez beaucoup d'es-

prit sans ambition de le faire paroître. Vous êtes vertueuse sans rudesse, pieuse sans ostentation, riche sans orgueil, et de bonne maison sans mauvaise gloire. Vous avez pour mari un des plus illustres hommes du siécle, dont les honneurs et les emplois ne récompensent pas encore assez la vertu; qui est estimé de tout le monde, et n'est haï de personne; qui de tout tems a eu l'ame si grande, qu'il ne s'est servi de son bien qu'à en faire, comme s'il ne s'étoit réservé que l'espérance. Enfin, Madame, *vous êtes parfaitement heureuse, et ce n'est pas la moindre de toutes les louanges qu'on puisse vous donner, puisque le bonheur est un bien que le ciel ne donne pas toujours à ceux à qui, comme à vous, il a donné tous les autres. Après vous avoir dit à vous-même ce que tout le monde en dit, il faut que je m'acquitte d'une obligation particuliére que je vous ai, et que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me venir voir. Je vous proteste,* Madame, *que je ne l'oublierai jamais; et quoique je reçoive souvent de pareilles faveurs de plusieurs personnes de condition de l'un et de l'autre sexe, je n'ai jamais reçu de visite qui m'ait été si agréable que la vôtre; aussi suis-je plus que personne au monde,*

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

SCARRON.

LE ROMAN COMIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui ne sert que d'introduction aux autres.

LE soleil donnoit à plomb sur nos antipodes, et ne prêtoit à sa sœur qu'autant de lumiére qu'il lui en falloit pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnoit sur toute la terre, si ce n'étoit dans les lieux où se rencontroient des grillons, des hiboux, et des donneurs de sérénades. Enfin tout dormoit dans la nature, ou du moins tout devoit dormir, à la réserve de quelques poëtes, qui avoient dans la tête des vers difficiles à tourner; de quelques malheureux amans, de ceux qu'on appelle ames damnées; et de tous les animaux, tant raisonnables que brutes, qui cette nuit-là avoient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que Destin étoit de ceux qui ne dormoient pas, non plus que les ravisseurs de mademoiselle Angelique, qu'il poursuivoit autant que pouvoit galopper un cheval, à qui les nuages déroboient souvent la foible clarté de la Lune. Il aimoit tendrement mademoiselle de la Caverne, parce qu'elle étoit fort aimable, et qu'il étoit assuré

d'en être aimé; et sa fille ne lui étoit pas moins chére ; outre que sa mademoiselle de l'Etoile, obligée à faire la comédie, n'eût pu trouver en toutes les caravanes des comédiens de campagne deux comédiennes qui eussent plus de vertu que ces deux-là. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait de la profession qui n'en manquent point; mais dans l'opinion du monde, qui se trompe peut-être, elles en sont moins chargées que de vieille broderie et de fard. Notre généreux comédien couroit donc après ces ravisseurs avec plus de vîtesse et plus d'animosité, que les Lapites ne coururent après les Centaures. Il suivit d'abord une longue allée, sur laquelle répondoit la porte du jardin par où Angélique avoit été enlevée ; et après avoir galoppé quelque tems, il enfila au hazard un chemin creux, comme le sont la plupart de ceux du Maine. Ce chemin étoit plein d'orniéres et de pierres ; et quoiqu'il fît clair de lune, l'obscurité étoit si grande, que Destin ne pouvoit faire aller son cheval plus vîte que le pas. Il maudissoit intérieurement un si mauvais chemin, quand il se sentit sauter en croupe quelque homme ou quelque diable, qui lui passa les bras autour du col. Destin eut grand'peur ; et son cheval en fut si fort effrayé, qu'il l'eût jeté par terre, si le fantôme qui l'avoit investi, et qui le tenoit embrassé, ne l'eût affermi dans la selle. Son cheval s'emporta comme un cheval qui avoit peur, et Destin le hâta à coups d'éperons sans sçavoir ce qu'il faisoit, fort mal satisfait de sentir deux bras nuds autour de son col, et contre sa joue un visage froid, qui souffloit par reprise à la cadence du galop du cheval. La carriére fut longue, parce que ce chemin n'étoit pas court. Enfin à l'entrée d'une lande le cheval modéra sa course impétueuse,

et Destin sa peur; car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La lune luisoit alors assez pour lui faire voir qu'il avoit un grand homme nud en croupe, et un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il étoit, je ne sais si ce fut par discrétion. Il fit toujours continuer le galop à son cheval, qui étoit fort essoufflé; et lorsqu'il l'espéroit le moins, le Cavalier croupier se laissa tomber à terre, et se mit à rire. Destin repoussa son cheval de plus belle, et regardant derrière lui il vit son fantôme qui couroit à toutes jambes vers le lieu d'où il étoit venu. Il a avoué depuis que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de-là il trouva un grand chemin qui le conduisit dans le hameau, dont il trouva tous les chiens éveillés; ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivoit pouvoient y avoir passé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitans endormis de trois ou quatre maisons qui étoient sur le chemin. Il n'en put avoir audience, et fut querellé de leurs chiens. Enfin, ayant entendu crier des enfans dans la derniere maison qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à force de menaces, et apprit d'une femme en chemise qui ne lui parla qu'en tremblant, que les Gendarmes avoient passé par leur village il n'y avoit pas long-tems, et qu'ils emmenoient avec eux une femme qui pleuroit bien fort, et qu'ils avoient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre qu'il avoit faite de l'homme nud; et elle lui apprit que c'étoit un Païsan de leur village qui étoit devenu fou, et qui couroit les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avoient passé par son hameau, lui donna courage de passer outre, et lui fit hâter le

train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha, et eut peur de son ombre : il suffit que vous sçachiez qu'il s'égara dans un bois, et que tantôt ne voyant goute, et tantôt éclairé de la lune, il trouva le jour auprès d'une métairie, où il jugea à propos de faire repaître son cheval, et où nous le laisserons.

CHAPITRE II.

Des Bottes.

Pendant que Destin couroit à tâtons après ceux qui avoient enlevé Angelique, la Rancune et l'Olive, qui n'avoient pas tant à cœur que lui cet enlevement, ne coururent pas si vîte que lui après les ravisseurs, outre qu'ils étoient à pied. Ils n'allerent donc pas loin, et ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtellerie qui n'étoit pas encore fermée, ils y demanderent à coucher. On les mit dans une chambre où étoit déjà couché un hôte noble ou roturier qui y avoit soupé, et qui ayant à faire diligence pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, faisoit état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des comédiens ne servit pas au dessein qu'il avoit d'être à cheval de bonne heure ; car il en fut éveillé, et peut-être en pesta-t-il en son ame : mais la présence de deux hommes d'assez bonne mine fut peut-être cause qu'il n'en témoigna rien. La Rancune qui étoit fort honnête, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troubloient son repos, et lui demanda ensuite d'où il venoit. Il lui dit qu'il venoit d'Anjou, et qu'il s'en alloit en Normandie pour une affaire pressée. La Rancune

cune en se déshabillant, et pendant qu'on chauffoit des draps, continuoit ses questions; mais comme elles n'étoient utiles ni à l'un ni à l'autre, et que le pauvre homme qu'on avoit éveillé n'y trouvoit pas son compte, il le pria de le laisser dormir. La Rancune lui en fit des excuses fort cordiales, et en même tems l'amour-propre lui faisant oublier celui du prochain, il résolut de s'approprier une paire de bottes neuves, qu'un garçon de l'hôtellerie venoit de rapporter dans la chambre après les avoir nettoyées. L'Olive, qui n'avoit alors autre envie que de bien dormir, se jetta dans le lit, et la Rancune demeura auprès du feu, moins pour voir la fin du fagot qu'on avoit allumé, que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il alloit voler, bien et duement endormi, il prit ses bottes qui étoient au pied de son lit; et les ayant chaussées à crud, sans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre, ainsi botté et éperonné qu'il étoit, auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il se tint sur le bord du lit, de peur que ses jambes armées ne touchassent aux jambes nues de son camarade, qui ne se fût pas tû d'une si nouvelle façon de se mettre entre deux draps, et ainsi auroit pu faire avorter son entreprise. Le reste de la nuit se passa assez paisiblement. La Rancune dormit, ou en fit le semblant. Les coqs chanterent, le jour vint, et l'homme qui couchoit dans la chambre de nos comédiens, se fit allumer du feu et s'habilla. Il fut question de se botter; une servante lui présenta les vieilles bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui soutint qu'elles étoient à lui, il se mit en colére, et fit une rumeur diabolique. L'hôte

monta dans la chambre, et lui jura foi de maître cabaretier, qu'il n'y avoit point d'autres bottes que les siennes, non seulement dans la maison, mais aussi dans le village, le curé même n'allant jamais à cheval. Là-dessus il voulut lui parler des bonnes qualités de son curé, et lui conter de quelle façon il avoit eu sa cure, et depuis quand il la possédoit. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune et l'Olive, qui s'étoient éveillés au bruit, prirent connoissance de l'affaire, et la Rancune exagéra l'énormité du cas, et dit à l'hôte que cela étoit bien vilain. Je me soucie d'une paire de bottes neuves comme d'une savatte, disoit le pauvre débotté à la Rancune; mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition, à qui j'aimerois moins avoir manqué qu'à mon propre pére; et si je trouvois les plus méchantes bottes du monde à vendre, j'en donnerois plus qu'on ne m'en demanderoit. La Rancune, qui s'étoit mis le corps hors du lit, haussoit les épaules de tems en tems, et ne lui répondoit rien, se repaissant les yeux de l'hôte et de la servante qui cherchoient inutilement les bottes, et du malheureux qui les avoit perdues, qui cependant maudissoit sa vie, et méditoit peut-être quelque chose de funeste, quand la Rancune par une générosité sans exemple, et qui ne lui étoit pas ordinaire, dit tout haut en s'enfonçant dans son lit comme un homme qui meurt d'envie de dormir : morbleu, Monsieur, ne faites pas tant de bruit pour vos bottes, et prenez les miennes; mais à condition que vous nous laisserez dormir, comme vous voulûtes hier que j'en fisse autant! Le malheureux, qui ne l'étoit plus, puisqu'il retrouvoit des bottes, eut peine à croire ce qu'il entendoit : il fit un grand galimatias de mauvais remercimens d'un ton

de voix si passionné, que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne vînt l'embrasser dans son lit. Il s'écria donc en colére, et jurant doctement : Hé morbleu, Monsieur, que vous êtes fâcheux, et quand vous perdez vos bottes, et quand vous remerciez ceux qui vous en donnent! Au nom de Dieu, prenez les miennes encore un coup, et je ne vous demande autre chose : sinon que vous me laissiez dormir; ou bien rendez-moi mes bottes, et faites tant de bruit que vous voudrez. Il ouvroit la bouche pour répliquer, quand la Rancune s'écria : Ah mon Dieu, que je dorme, ou que mes bottes me demeurent! Le maître du logis, à qui une façon de parler si absolue avoit donné beaucoup de respect pour la Rancune, poussa hors de la chambre son hôte, qui n'en fût pas demeuré là, tant il avoit de ressentiment d'une paire de bottes si généreusement données. Il fallut pourtant sortir de la chambre, et s'aller botter dans la cuisine; alors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avoit fait la nuit, la faculté de dormir n'étant plus combattue du désir de voler des bottes, et de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avoit mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin; et s'étant fait tirer du vin, s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire. La Rancune dormit jusqu'à onze heures. Comme il s'habilloit, Ragotin entra dans la chambre. Le matin il avoit visité les comédiennes, et mademoiselle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyoit guére de ses amis, puisqu'il ne l'étoit pas de ceux qui couroient après sa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans qu'il n'en eût appris des nouvelles; mais n'ayant pu trouver de cheval ni à louer, ni à emprunter, il n'eût pu tenir

sa promesse, si son meûnier ne lui eût prêté son mulet, sur lequel il monta sans bottes, et arriva, comme je viens de vous le dire, dans le bourg où avoient couché les deux comédiens. La Rancune avoit l'esprit fort présent ; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers, qu'il crut que le hazard lui fournissoit un beau moyen de cacher son larcin, dont il n'étoit pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord qu'il le prioit de lui prêter ses souliers, et de vouloir prendre ses bottes qui le blessoient à un pied, à cause qu'elles étoient neuves. Ragotin prit ce parti avec grande joie ; car en montant son mulet, un ardillon qui avoit percé son bas lui avoit fait regretter de n'être pas botté. Il fut question de dîner, Ragotin paya pour les comédiens et pour son mulet. Depuis sa chûte, quand la carabine tira entre ses jambes, il avoit fait serment de ne se mettre jamais sur un animal à monture, sans prendre toutes ses sûretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête ; mais avec toute sa précaution, il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettoit pas d'être judicieux, et il avoit inconsidérément relevé les bottes de la Rancune, qui lui venoient jusqu'à la ceinture, et l'empêchoient de plier son petit jarret, qui n'étoit pas le plus vigoureux de la province. Enfin donc, Ragotin sur son mulet, et les comédiens à pied, suivirent le premier chemin qu'ils trouvérent ; et chemin faisant, Ragotin découvrit aux comédiens le dessein qu'il avoit de faire la comédie avec eux, leur protestant que quoiqu'il fût assuré d'être bientôt le meilleur comédien de France, il ne prétendoit tirer aucun profit de son métier ; qu'il vouloit le faire seulement par curiosité, et pour faire voir qu'il étoit né pour tout

ce qu'il vouloit entreprendre. La Rancune et l'Olive le fortifiérent dans sa noble envie; et à force de le louer et de lui donner courage, le mirent en si belle humeur, qu'il se mit à réciter de dessus son mulet des vers de Pyrame et Thisbé, du Poëte Théophile. Quelques paysans qui accompagnoient une charette chargée, et qui faisoient le même chemin, crurent qu'il prêchoit la parole de Dieu, le voyant déclamer-là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue, et le respectérent comme un prédicateur de grands chemins.

CHAPITRE III.

Histoire de la Caverne.

Les deux comédiennes que nous avons laissées dans la maison où Angélique avoit été enlevée, n'avoient pas plus dormi que Destin. Mademoiselle de l'Etoile s'étoit mise dans le même lit que la Caverne, pour ne la laisser pas seule, avec son désespoir, et pour tâcher de lui persuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faisoit. Enfin, jugeant qu'une affliction si juste ne manquoit pas de raisons pour se défendre, elle ne les combattit plus par les siennes: mais pour faire diversion, elle se mit à se plaindre de sa mauvaise fortune aussi fort que sa compagne faisoit de la sienne, et ainsi l'engagea adroitement à lui conter ses aventures, et d'autant plus aisément, que la Caverne ne pouvoit souffrir alors que quelqu'un se dît plus malheureux qu'elle. Elle essuya donc les larmes qui lui mouilloient le visage en grande abondance; et soupirant une bonne fois pour n'avoir pas à y retourner sitôt, elle commença ainsi son histoire. Je suis née comédienne, fille d'un

comédien, à qui je n'ai jamais ouï dire qu'il eût des parens d'autre profession que la sienne. Ma mére étoit fille d'un marchand de Marseille, qui la donna à mon pere en mariage pour le récompenser d'avoir exposé sa vie pour sauver la sienne, qu'avoit attaquée à son avantage un officier des galéres, aussi amoureux de ma mére qu'il en étoit haï. Ce fut une bonne fortune pour mon pére; car on lui donna, sans qu'il la demandât, une femme jeune, belle, et plus riche qu'un comédien de campagne ne pouvoit l'espérer. Son beau-pére fit ce qu'il put pour lui faire quitter sa profession, lui proposant et plus d'honneur, et plus de profit dans celle de marchand; mais ma mére qui étoit charmée de la comédie, empécha mon pére de la quitter. Il n'avoit point de répugnance à suivre l'avis que lui donnoit le pére de sa femme, sçachant mieux qu'elle que la vie comique n'est pas si heureuse qu'elle le paroît. Mon pére sortit de Marseille un peu après ses noces, emmena ma mére faire sa premiére campagne, qui en avoit plus grande impatience que lui, et en fit en peu de tems une excellente comédienne. Elle fut grosse dès la premiére année de son mariage, et accoucha de moi derriere le théâtre. J'eus un frére un an après, que j'aimois beaucoup, et qui m'aimoit aussi. Notre troupe étoit composée de notre famille, et de trois comédiens, dont l'un étoit marié avec une comédienne qui jouoit les seconds rôles. Nous passions un jour de fête par un bourg du Périgord, et ma mére, l'autre comédienne et moi, étions sur la charette qui portoit notre bagage; et nos hommes nous escortoient à pied, quand notre petite caravane fut attaquée par sept ou huit vilains hommes si ivres, qu'ayant fait dessein de tirer en l'air un coup d'arquebuse pour nous faire

peur, j'en fus toute couverte de dragées, et ma mére en fut blessée au bras. Ils saisirent mon pére et deux de ses camarades, avant qu'ils pussent se mettre en défense, et les battirent cruellement. Mon frére et le plus jeune de nos comédiens s'enfuirent, et depuis ce tems-là je n'ai pas ouï parler de mon frére. Les habitans du bourg se joignirent à ceux qui nous faisoient une si grande violence, et firent retourner notre charette sur ses pas. Ils marchoient fiérement et à la hâte, comme des gens qui ont fait un grand butin qu'ils veulent mettre en sûreté, et ils faisoient un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres. Après une heure de chemin, ils nous firent entrer dans un château, où aussi-tôt que nous fumes entrés, nous entendîmes plusieurs personnes crier avec grande joie que les Bohémiens étoient pris. Nous reconnûmes par-là qu'on nous prenoit pour ce que nous n'étions pas, et cela nous donna quelque consolation. La jument qui traînoit notre chariot tomba morte de lassitude, ayant été trop pressée et trop battue. La comédienne à qui elle appartenoit, et qui la louoit à la troupe, en fit des cris aussi pitoyables que si elle eût vu mourir son mari : ma mére en même tems s'évanouït de la douleur qu'elle sentoit au bras, et les cris que je fis pour elle furent encore plus grands que ceux que la comédienne avoit faits pour la jument. Le bruit que nous faisions, et que faisoient les brutaux et les ivrognes qui nous avoient amenés, fit sortir d'une salle basse le Seigneur du château, suivi de quatre ou cinq casaques ou manteaux rouges de fort mauvaise mine. Il demanda d'abord où étoient les voleurs de Bohémiens, et nous fit grand'peur ; mais ne voyant entre nous que des personnes blondes, il demanda à mon pere qui il

étoit ; et n'eut pas plutôt appris que nous étions de malheureux comédiens, qu'avec une impétuosité qui nous surprit, et jurant de la plus furieuse façon que j'aye jamais ouï jurer, il chargea à grands coups d'épée ceux qui nous avoient pris, qui disparurent en un moment, les uns blessés, les autres fort effrayés. Il fit délier mon pére et ses compagnons, commanda qu'on menât les femmes dans une chambre, et qu'on mît nos hardes en lieu sûr. Des servantes se présenterent pour nous servir, et dresserent un lit à ma mére, qui se trouvoit fort mal de sa blessure au bras. Un homme qui avoit la mine d'un maître-d'hôtel, nous vint faire des excuses de la part de son maître de ce qui s'étoit passé. Il nous dit que les coquins qui s'étoient si malheureusement mépris avoient été chassés, la plupart battus ou estropiés ; que l'on alloit envoyer quérir un chirurgien dans le prochain bourg pour panser le bras de ma mére, et nous demanda instamment si l'on ne nous avoit rien pris, nous conseillant de faire visiter nos hardes pour sçavoir s'il y manquoit quelque chose. A l'heure du soupé, on nous apporta à manger dans notre chambre : le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; ma mére fut pansée, et se coucha avec une violente fiévre. Le jour suivant, le Seigneur du château fit venir devant lui les comédiens. Il s'informa de la santé de ma mére, et dit qu'il ne vouloit pas la laisser sortir de chez lui qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon frére et le jeune comédien, qui s'étoient sauvés; ils ne se trouverent point, et cela augmenta la fiévre de ma mére. On fit venir d'une petite ville prochaine un médecin et un chirurgien plus expérimenté que celui qui l'avoit pansé la premiere fois ;

et enfin les bons traitemens qu'on nous fit, nous firent bientôt oublier la violence qu'on nous avoit faite. Ce gentilhomme, chez qui nous étions, étoit fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le pays, violent dans toutes ses actions, comme un gouverneur de place frontiere, et qui avoit la réputation d'être vaillant autant qu'on pouvoit l'être. Il s'appelloit le baron de Sigognac; au tems où nous sommes il seroit pour le moins un marquis, et en ce tems-là il étoit un vrai tyran du Périgord. Une compagnie de Bohémiens qui avoient logé sur ses terres, avoit volé les chevaux d'un haras qu'il avoit à une lieue de son château, et ses gens qu'il avoit envoyés après s'étoient mépris à nos dépens, comme je vous l'ai déjà dit. Ma mére se guérit parfaitement; et mon pére et ses camarades, pour se montrer reconnoissans autant que de pauvres comédiens pouvoient l'être, du bon traitement qu'on leur avoit fait, offrirent de jouer la comédie dans le château, tant que le baron de Sigognac l'auroit pour agréable. Un grand page, âgé pour le moins de vingt-quatre ans, et qui devoit être sans doute le doyen des pages du royaume, et une maniere de gentilhomme suivant, apprirent les rôles de mon frere et du comédien qui s'étoit enfui avec lui. Le bruit se répandit dans le pays qu'une troupe de comédiens devoit représenter une comédie chez le baron de Sigognac. Force noblesse Périgordine y fut conviée, et lorsque le page sçut son rôle, qui lui fut si difficile à apprendre qu'on fut contraint d'en couper, et de le réduire à deux vers, nous représentâmes *Roger* et *Bradamante* du poëte Garnier. L'assemblée étoit fort belle, la salle bien éclairée, le théâtre fort commode, et la décoration accommodée au sujet. Nous nous efforçâmes tous à bien

faire, et nous y réussimes. Ma mére parut belle comme un ange, armée en amazone, et sortant d'une maladie qui l'avoit un peu pâlie ; son teint éclata plus que toutes les lumiéres dont la salle étoit éclairée. Quelque grand sujet que j'aye d'être fort triste, je ne puis songer à ce jour-là que je ne rie de la plaisante façon dont le grand page s'acquitta de son rôle. Il ne faut pas que ma mauvaise humeur vous cache une chose si plaisante, peut-être ne la trouverez-vous pas telle ; mais je vous assure qu'elle fit bien rire toute la compagnie, et que j'en ai bien ri depuis, soit qu'il y eût véritablement de quoi en rire, ou que je sois de celles qui rient de peu de chose. Il jouoit le rôle du page du vieux duc Aymon, et n'avoit que deux vers à réciter dans toute la piéce : c'est alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre sa fille Bradamante de ce qu'elle ne veut point épouser le fils de l'Empereur, étant amoureuse de Roger ; le page dit à son maître :

Monsieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.

Ce grand sot de page, quoique son rôle fût aisé à retenir, ne laissa pas de le gâter, et dit de fort mauvaise grace, et tremblant comme un criminel

Monsieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

Cette mauvaise rime surprit tout le monde. Le comédien qui faisoit le personnage d'Aymon en éclata de rire, et ne put plus représenter un vieillard

en colére. Toute l'assistance n'en rit pas moins; et pour moi qui avois la tête passée dans l'ouverture de la tapisserie pour voir le monde, et pour me faire voir, je pensai me laisser cheoir à force de rire. Le maître de la maison, qui étoit de ces mélancoliques qui ne rient que rarement, et ne rient pas pour peu de chose, trouva tant de quoi rire dans le défaut de mémoire de son page et dans sa mauvaise maniére de réciter des vers, qu'il pensa créver à force de se contraindre à garder un peu de gravité; mais enfin il fallut rire aussi fort que les autres, et ses gens nous avouerent qu'ils ne lui en avoient jamais vu tant faire; et comme il s'étoit acquis une grande autorité dans le pays, il n'y eut personne de la compagnie qui ne rît autant ou plus que lui, ou par complaisance, ou de bon courage. J'ai grand'peur, ajouta alors la Caverne, d'avoir fait ici comme ceux qui disent: Je vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire, et qui ne tiennent pas leur parole; car j'avoue que je vous ai fait trop de fête de celui de mon page. Non, lui répondit la l'Etoile, je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait espérer. Il est bien vrai que la chose peut avoir paru plus plaisante à ceux qui la virent, qu'elle ne le sera à ceux à qui on en fera le récit, la mauvaise action du page servant beaucoup à la rendre telle; outre que le tems, le lieu, et la pente naturelle que nous avons à nous laisser aller au rire des autres peuvent lui avoir donné des avantages qu'elle n'a pu avòir depuis. La Caverne ne fit pas davantage d'excuses pour son conte, et reprenant son histoire où elle l'avoit laissée: Après, continua-t-elle, que les acteurs et les auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur faculté risible, le baron de Sigognac voulut que son page

reparût sur le théâtre pour y réparer sa faute ; ou plutôt pour faire rire encore la compagnie ; mais le page, le plus grand brutal que j'aye jamais vu, n'en voulut rien faire, quelque commandement que lui fit un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la chose comme il étoit capable de la prendre, c'est à-dire, fort mal ; et son déplaisir, qui ne devoit être que très-léger s'il eût été raisonnable, nous causa depuis le plus grand malheur qui nous pouvoit arriver. Notre comédie eut l'applaudissement de toute l'assemblée. La farce divertit encore plus que la comédie, comme il arrive d'ordinaire par-tout ailleurs hors de Paris. Le baron de Sigognac et les autres gentilshommes ses voisins y prirent tant de plaisir, qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque gentilhomme se cottisa pour les comédiens selon sa libéralité ; le baron se cottisa le premier pour montrer l'exemple aux autres, et la comédie fut annoncée pour la premiere fête. Nous jouâmes un mois durant devant cette noblesse périgordine, régalés à l'envi des hommes et des femmes ; et même la troupe en profita de quelques habits demi-usés. Le baron nous faisoit manger à sa table ; ses gens nous servoient avec empressement, et nous disoient souvent qu'ils nous étoient obligés de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvoient tout changé depuis que la comédie l'avoit humanisé. Le page seul nous regardoit comme ceux qui l'avoient perdu d'honneur ; et le vers qu'il avoit gâté, et que tout le monde de la maison, jusqu'au moindre marmiton lui récitoit à toute heure, lui étoit, toutes les fois qu'il en étoit persécuté, un cruel coup de poignard, dont enfin il résolut de se venger sur quelqu'un de notre troupe. Un jour que le baron de Sigognac avoit fait une assemblée de

ses voisins et de ses paysans pour délivrer ses bois d'une grande quantité de loups qui y avoient planté le piquet, et dont le pays étoit fort incommodé; mon pére et ses camarades y porterent chacun une arquebuse, comme firent aussi tous les domestiques du baron. Le méchant page en fut aussi; et croyant avoir trouvé l'occasion qu'il cherchoit d'exécuter le mauvais dessein qu'il avoit contre nous, il ne vit pas plutôt mon pere et ses camarades séparés des autres, qui rechargeoient leurs arquebuses, et s'entrefournissoient l'un à l'autre de la poudre et du plomb, qu'il leur tira la sienne de derriere un arbre, et perça mon malheureux pere de deux balles. Ses compagnons bien empêchés à le soutenir, ne songerent point d'abord à courir après cet assassin, qui s'enfuit, et depuis quitta le pays. A deux jours de-là mon pere mourut de sa blessure. Ma mere en pensa mourir de déplaisir, en retomba malade, et j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pouvoit être. La maladie de ma mere tirant en longueur, les comédiens et les comédiennes de notre troupe prirent congé du baron de Sigognac, et allerent quelque part ailleurs chercher à se remettre dans une autre troupe. Ma mere fut malade plus de deux mois, et enfin elle se guérit après avoir reçu du baron de Sigognac des marques de générosité et de bonté, qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il avoit dans le pays, d'être le plus grand tyran qui se soit jamais fait craindre dans un pays où la plupart des gentilshommes se mêlent de l'être. Ses valets qui l'avoient toujours vu sans humanité et sans civilité, étoient étonnés de le voir vivre avec nous de la maniere la plus obligeante du monde. On eût pu croire qu'il étoit amoureux de ma mere; mais il ne lui parloit presque point, et

n'entroit jamais dans notre chambre, où il nous faisoit servir à manger depuis la mort de mon pere. Il est bien vrai qu'il envoyoit souvent demander de ses nouvelles. On ne laissa pas d'en médire dans le pays, ce que nous sçumes depuis. Mais ma mere ne pouvant demeurer plus long-tems avec bienséance dans le château d'un homme de cette condition, avoit déjà songé à en sortir, et conçut le dessein de se retirer à Marseille chez son pere. Elle le fit donc sçavoir au baron de Sigognac, le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus, et le pria d'ajoûter à toutes les obligations qu'elle lui avoit déjà celle de lui faire avoir des montures pour elle et pour moi, jusqu'à je ne sçai quelle ville, et une charette pour porter notre petit bagage, qu'elle vouloit tâcher de vendre au premier marchand qu'elle trouveroit, quelque peu qu'on lui en voulût donner. Le baron parut fort surpris du dessein de ma mere; et elle ne fut pas peu surprise de n'avoir pu tirer de lui ni un consentement, ni un refus. Le jour d'après, le curé d'une des paroisses dont il étoit seigneur, nous vint voir dans notre chambre. Il étoit accompagné de sa niece, une bonne et agréable fille, avec qui j'avois fait une intime connoissance. Nous laissâmes son oncle et ma mere ensemble, et allâmes nous promener dans le jardin du château. Le curé fut long-tems en conversation avec ma mere, et ne la quitta qu'à l'heure du soupé. Je la trouvai fort rêveuse, je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avoit, sans qu'elle me répondît : je la vis pleurer, et je me mis à pleurer aussi. Enfin, après m'avoir fait fermer la porte de la chambre, elle me dit, pleurant encore plus fort qu'elle n'avoit fait, que ce curé lui avoit appris que le baron de Sigognac étoit éperdument amoureux d'elle, et lui avoit de plus assuré

qu'il l'estimoit si fort, qu'il n'avoit jamais osé lui dire, ou lui faire dire qu'il l'aimât qu'en même tems il ne lui offrît de l'épouser. En achevant de parler, ses soupirs et ses sanglots penserent la suffoquer. Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avoit. Quoi! ma fille, me dit-elle, ne vous en ai-je pas assez dit, pour vous faire voir que je suis la plus malheureuse personne du monde ? Je lui dis que ce n'étoit pas un si grand malheur à une comédienne que de devenir femme de condition. Ah! pauvre petite, me dit-elle, que tu parles bien comme une jeune fille sans expérience. S'il trompe ce bon curé pour me tromper, ajouta-t-elle; s'il n'a pas dessein de m'épouser, comme il me le veut faire accroire, quelles violences ne dois-je pas craindre d'un homme tout-à-fait esclave de ses passions? Et s'il veut véritablement m'épouser, et que j'y consente, quelle misere dans le monde approchera de la mienne, quand sa fantaisie sera passée? et combien pourra-t-il me haïr, s'il se repent un jour de m'avoir aimée? Non, non, ma fille, la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penses; mais un effroyable malheur, après m'avoir ôté un mari qui m'aimoit et que j'aimois, m'en veut donner un par force, qui peut-être me haïra, et m'obligera à le haïre. Son affliction que je trouvois sans raison, augmenta si fort sa violence, qu'elle pensa l'étouffer pendant que je lui aidai à se déshabiller. Je la consolois du mieux que je pouvois, et je me servois contre son déplaisir de toutes les raisons dont une fille de mon âge étoit capable, n'oubliant pas de lui dire que la maniere obligeante et respectueuse dont le moins caressant de tous les hommes avoit toujours vécu avec nous me sembloit de bon présage, et sur-tout le peu de hardiesse qu'il avoit eu

à déclarer sa passion à une femme d'une profession qui n'inspire pas toujours le respect. Ma mere me laissant dire tout ce que je voulus, se mit au lit fort affligée, et s'y affligea toute la nuit au-lieu de dormir. Je voulus résister au sommeil, mais il fallut se rendre, et je dormis autant qu'elle dormit peu. Elle se leva de bonne heure; et quand je m'éveillai, je la trouvai habillée et assez tranquille. J'étois bien en peine de sçavoir quelle résolution elle avoit prise; car pour vous dire la vérité, je flattois mon imagination de la future grandeur où j'espérois voir arriver ma mere, si le baron de Sigognac parloit selon ses véritables sentimens, et si ma mere pouvoit réduire les siens à lui accorder ce qu'il vouloit obtenir d'elle. La pensée d'ouïr appeller ma mere madame la Baronne, occupoit agréablement mon esprit, et l'ambition s'emparoit peu à peu de ma jeune tête. La Caverne contoit ainsi son histoire, et la l'Etoile l'écoutoit attentivement, quand elles ouïrent marcher dans leur chambre; ce qui leur sembla d'autant plus étrange, qu'elles se souvenoient fort bien d'avoir fermé leur porte au verrou: cependant elles entendoient toujours marcher; elles demanderent qui étoit-là. On ne leur répondit rien, et un moment après la Caverne vit au pied du lit, qui n'étoit point fermé, la figure d'une personne qu'elle entendit soupirer, et qui s'appuyant sur le pied du lit lui pressa les pieds. Elle se leva à demi, pour voir de plus près ce qui commençoit à lui faire peur; et résolue à lui parler, elle avança la tête dans la chambre, et ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de l'assurance, mais quelquefois aussi la peur ne diminue pas pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vu, et la l'Etoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayoit: elles s'enfoncerent dans

dans leur lit, se couvrirent la tête de leur couverture, et se serrerent l'une contre l'autre, ayant grand'peur, et n'osant presque se parler. Enfin, la Caverne dit à la l'Etoile, que sa pauvre fille étoit morte, et que c'étoit son ame qui étoit venue soupirer auprès d'elle. La l'Etoile alloit peut-être lui répondre, quand elles entendirent encore marcher dans la chambre. La l'Etoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avoit fait; et la Caverne devenue plus hardie par la pensée qu'elle avoit que c'étoit l'ame de sa fille, se leva encore sur son lit comme elle avoit fait; et voyant reparoître la même figure qui soupiroit encore, et s'appuyoit sur ses pieds, elle avança la main, et en toucha une fort velue, qui lui fit faire un cri effroyable, et la fit tomber sur le lit à la renverse. Dans le même tems, elles ouïrent aboyer dans leur chambre, comme quand un chien a peur la nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore assez hardie pour regarder ce que c'étoit, et elle vit un grand lévrier qui aboyoit contre elle. Elle le menaça d'une voix forte, et il s'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre, où il disparut. La courageuse comédienne sortit du lit, et à la clarté de la lune qui perçoit les fenêtres, elle découvrit au coin de la chambre, où le fantôme lévrier avoit disparu, une petite porte d'un petit escalier dérobé. Il lui fut aisé de juger que c'étoit un lévrier de la maison qui étoit entré par-là dans leur chambre. Il avoit eu envie de se coucher sur leur lit, et n'osant le faire sans le consentement de ceux qui y étoient couchés, avoit soupiré en chien, et s'étoit appuyé les jambes de devant sur le lit, qui étoit haut sur les siennes, comme sont tous les lits à l'antique, et s'étoit caché dessous, quand la Caverne avança la tête dans la chambre la premiere fois. Elle n'ôta

pas d'abord à la l'Etoile la croyance qu'elle avoit que c'étoit un esprit, et fut long-tems à lui faire comprendre que c'étoit un lévrier. Toute affligée qu'elle étoit, elle railla sa compagne de sa poltronnerie, et remit la fin de son histoire à quelqu'autre tems, que le sommeil ne leur seroit pas si nécessaire qu'il le leur étoit alors. La pointe du jour commençoit à paroître : elles s'endormirent, et se levérent sur les dix heures qu'on les vint avertir que le carosse qui devoit les mener au Mans, étoit prêt de partir quand elles voudroient.

CHAPITRE IV.

Destin trouve Léandre.

DESTIN cependant alloit de village en village, s'informant de ce qu'il cherchoit, et n'en apprenant aucunes nouvelles, il battit un grand pays, et ne s'arrêta que sur les deux ou trois heures, que sa faim et la lassitude de son cheval le firent retourner dans un gros bourg qu'il venoit de quitter. Il y trouva une assez bonne hôtellerie, parce qu'elle étoit sur le grand chemin; et n'oublia pas de s'informer, si on n'avoit point ouï parler d'une troupe de gens de cheval qui enlevoient une femme. Il y a un gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles, dit le chirurgien du village, qui se trouva là. Je crois, ajouta-t-il, qu'il a eu quelque démêlé avec eux, et en a été maltraité. Je viens de lui appliquer un cataplâme anodin et résolutif sur une tumeur livide qu'il a sur les vertébres du col, et je lui ai pansé une grande plaie qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu saigner, parce qu'il a tout le corps couvert de contusions;

mais il ne l'a pas voulu, il en a pourtant bien besoin. Il faut qu'il ait fait quelque lourde chûte, et qu'il ait été excédé de coups. Ce chirurgien de village prenoit tant de plaisir à débiter les termes de son art, qu'encore que Destin l'eût quitté, et qu'il ne fût écouté de personne, il continua long-tems le discours qu'il avoit commencé, jusqu'à ce qu'on le vînt querir pour saigner une femme qui se mouroit d'une apoplexie. Cependant Destin monta dans la chambre de celui dont le chirurgien lui avoit parlé. Il trouva un jeune homme bien vêtu, qui avoit la tête bandée, et qui s'étoit couché sur un lit pour reposer. Destin voulut lui faire des excuses de ce qu'il étoit entré dans sa chambre avant que d'avoir su s'il l'auroit pour agréable; mais il fut bien surpris, quand aux premieres paroles de son compliment, l'autre se leva de son lit, et vint l'embrasser, se faisant connoître à lui pour son valet Léandre, qui l'avoit quitté depuis quatre ou cinq jours, sans prendre congé de lui, et que la Caverne croyoit être le ravisseur de sa fille. Destin ne savoit de quelle façon il devoit lui parler, le voyant bien vêtu, et de fort bonne mine. Pendant qu'il le considéra, Léandre eut le tems de se rassurer; car il avoit paru d'abord fort interdit. J'ai beaucoup de confusion, dit-il à Destin, de n'avoir pas eu pour vous toute la sincérité que je devois avoir, vous estimant comme je fais; mais vous excuserez un jeune homme sans expérience, qui, avant que de vous bien connoître, vous croyoit fait comme le sont d'ordinaire ceux de votre profession, et qui n'osoit pas vous confier un secret d'où dépend tout le bonheur de sa vie. Destin lui dit qu'il ne pouvoit savoir que de lui-même, en quoi il lui avoit manqué de sincérité. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre, si peut-être vous ne lés savez déjà,

lui répondit Léandre ; mais avant il faut que je sache ce qui vous améne ici. Destin lui conta de quelle façon Angélique avoit été enlevée. Il lui dit qu'il couroit après ses ravisseurs, et qu'il avoit appris, en entrant dans l'hôtellerie, qu'il les avoit trouvés, et lui en pourroit apprendre des nouvelles. Il est vrai que je les ai trouvés, lui répondit Léandre en soupirant, et que j'ai fait contr'eux ce qu'un homme seul pouvoit faire contre plusieurs; mais mon épée s'étant rompue dans le corps du premier que j'ai blessé, je n'ai pu rien faire pour le service de mademoiselle Angélique, ni mourir en la servant, comme j'étois résolu à l'un ou à l'autre événement. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez. J'ai été étourdi du coup d'estramaçon que j'ai reçu sur la tête. Ils m'ont cru mort, et ont passé outre à grande hâte. Voilà tout ce que je sai de mademoiselle Angélique. J'attends ici un valet qui vous en apprendra davantage. Il les a suivis de loin, après m'avoir aidé à reprendre mon cheval, qu'ils m'ont peut-être laissé, à cause qu'il ne valoit pas grand'chose. Destin lui demanda pourquoi il l'avoit quitté sans l'en avertir, d'où il venoit et qui il étoit, ne doutant plus qu'il lui eût caché son nom et sa condition. Léandre lui avoua qu'il en étoit quelque chose; et s'étant recouché, à cause que les coups qu'il avoit reçus lui faisoient beaucoup de douleur, Destin s'assit sur le pied du lit, et Léandre lui dit ce que vous allez lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Histoire de Léandre.

JE suis un gentilhomme d'une maison assez connue dans la Province. J'espere un jour d'avoir pour le moins douze mille livres de rente, pourvu que mon pére meure; car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui, ou qui ont affaire à lui, il se porte si bien, qu'il y a plus à craindre pour moi qu'il ne meurt jamais, qu'à espérer que je lui succéde un jour en trois fort belles terres, qui font tout son bien. Il veut me faire conseiller au parlement de Bretagne contre mon inclination, et c'est pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne heure. J'étois écolier à la Fléche, quand votre troupe y vint représenter. Je vis mademoiselle Angélique, et j'en devins tellement amoureux, que je ne pus plus faire autre chose que de l'aimer. Je fis bien davantage, j'eus l'assurance de lui dire que je l'aimois; elle ne s'en offensa point: je lui écrivis, elle reçut ma lettre, et ne m'en fit pas plus mauvais visage. Depuis ce tems-là, une maladie qui fit garder la chambre à mademoiselle de la Caverne, pendant que vous fûtes à la Fléche, facilita beaucoup les conversations que sa fille et moi eûmes ensemble. Elle les auroit sans doute empêchées, trop sévére comme elle est, pour être d'une profession qui semble dispenser du scrupule et de la sévérité ceux qui la suivent. Depuis que je devins amoureux de sa fille, je n'allai plus au collége, et ne manquai pas un jour d'aller à la comédie. Les péres jésuites me voulurent remettre dans mon devoir, mais je ne voulus plus obéir à de si malplaisans maîtres, après avoir choisi la plus char-

mante maîtresse du monde. Votre valet fut tué à la porte de la comédie par des écoliers bretons, qui firent cette année là beaucoup de désordre à la Fléche, parce qu'ils y étoient en grand nombre, et que le vin y fut à bon marché. Cela fut cause en partie que vous quittâtes la Fléche, pour aller à Angers. Je ne dis point adieu à mademoiselle Angélique, sa mére ne la perdant point de vue. Tout ce que je pus faire, ce fut de paroître devant elle, en la voyant partir, le désespoir peint sur le visage, et les yeux mouillés de larmes. Un regard triste qu'elle me jetta, pensa me faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je pleurai le reste du jour, et toute la nuit; et dès le matin changeant mon habit en celui de mon valet qui étoit de ma taille, je le laissai à la Fléche pour y vendre mon équipage d'écolier, et lui laissai une lettre pour un fermier de mon pére, qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous, et vous attrapai à Duretril, où plusieurs personnes de condition qui y couroient le cerf, vous arrêterent sept ou huit jours. Je vous offris mon service, et vous me prîtes pour votre valet, soit que vous fussiez incommodé de n'en avoir point, ou que ma mine et mon visage, qui peut-être ne vous déplûrent pas, vous obligeassent à me prendre. Mes cheveux que j'avois fait couper fort courts, me rendirent méconnoissable à ceux qui m'avoient vu souvent auprès de mademoiselle Angélique; outre que le méchant habit de mon valet, que j'avois pris pour me déguiser, me rendoit bien différent de ce que je paroissois avec le mien, qui étoit plus beau que ne l'est d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus d'abord reconnu de mademoiselle Angélique, qui m'avoua depuis qu'elle n'avoit point douté que la pas-

sion que j'avois pour elle, ne fût très-violente, puisque je quittois tout pour la suivre. Elle fut assez généreuse pour m'en vouloir dissuader, et pour me faire retrouver ma raison, qu'elle voyoit bien que j'avois perdue. Elle me fit long-tems éprouver des rigueurs qui eussent refroidi un moins amoureux que moi. Mais enfin, à force de l'aimer, je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimois. Comme vous avez l'ame d'une personne de condition qui l'auroit fort belle, vous reconnûtes bientôt que je n'avois pas celle d'un valet. Je gagnai vos bonnes graces; je me mis bien dans l'esprit de tous les messieurs de votre troupe; et même je ne fus pas haï de la Rancune, qui passoit parmi vous pour n'aimer personne, et pour haïr tout le monde. Je ne perdrai point le tems à vous redire tout ce que deux jeunes personnes qui s'entr'aiment, se sont pu dire toutes les fois qu'elles se sont trouvées ensemble; vous le savez assez par vous-même. Je vous dirai seulement, que mademoiselle de la Caverne se doutant de notre intelligence, ou plutôt n'en doutant plus, défendit à sa fille de me parler; que sa fille ne lui obéït pas, et que l'ayant surprise qui m'écrivoit, elle la traita si cruellement, et en public et en particulier, que je n'eus pas depuis grand'peine à la faire résoudre de se laisser enlever. Je ne crains point de vous l'avouer, vous connoissant généreux autant qu'on peut l'être, et amoureux pour le moins autant que moi. Destin rougit à ces dernieres paroles de Léandre, qui continua son discours, et dit à Destin qu'il n'avoit quitté la compagnie que pour s'aller mettre en état d'exécuter son dessein; qu'un fermier de son pére lui avoit promis de lui donner de l'argent, et qu'il espéroit encore d'en recevoir à saint Malo du fils d'un marchand, de qui l'amitié lui étoit assurée, et qui étoit

depuis peu maître de son bien, par la mort de ses parens. Il ajouta que par le moyen de son ami il espéroit de passer facilement en Angleterre; et là de faire sa paix avec son pére, sans exposer à sa colére mademoiselle Angélique, contre laquelle vraisemblablement, aussi-bien que contre sa mére, il auroit exercé toutes sortes d'actes d'hostilité, avec tout l'avantage qu'un homme riche et de condition peut avoir sur deux pauvres comédiennes. Destin fit avouer à Léandre, qu'à cause de sa jeunesse et de sa condition son pére n'auroit pas manqué d'accuser de rapt mademoiselle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier son amour, sachant bien que les personnes qui aiment, ne sont pas capables de croire d'autres conseils que ceux de leur passion, et sont plus a plaindre qu'à blâmer : mais il désapprouva fort le dessein qu'il avoit eu de se sauver en Angleterre, et lui représenta ce qu'on pourroit s'imaginer de deux jeunes personnes qui seroient ensemble dans un pays étranger; les fatigues et les hazards d'un voyage par mer; la difficulté de retrouver de l'argent, s'il leur arrivoit d'en manquer; et enfin les entreprises que feroient faire sur eux, et la beauté de mademoiselle Angélique, et la jeunesse de l'un et de l'autre. Léandre ne défendit point une mauvaise cause; il demanda encore une fois pardon à Destin de s'être si long-tems caché de lui, et Destin lui promit qu'il se serviroit de tout le pouvoir qu'il croyoit avoir sur l'esprit de mademoiselle de la Caverne, pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore, que s'il étoit tout-à-fait résolu à n'avoir jamais d'autre femme que mademoiselle Angélique, il ne devoit point quitter la troupe. Il lui représenta qu'en attendant son pére pouvoit mourir, ou sa passion se rallentir, ou peut-être se passer. Léandre s'écria là-

dessus, que cela n'arriveroit jamais. Hé bien donc, dit Destin, de peur que cela n'arrive à votre maîtresse, ne la perdez point de vue. Faites la comédie avec nous : vous n'êtes pas seul qui la ferez, et qui pourriez faire quelque chose de meilleur. Ecrivez à votre pére ; faites lui croire que vous êtes à la guerre, et tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frére, et tâcherai par-là de vous faire oublier les mauvais traitemens que vous pouvez avoir reçu de moi, tandis que je n'ai pas connu ce que vous étiez. Léandre se fut jetté à ses pieds, si la douleur que les coups qu'il avoit reçus lui faisoit sentir par tout son corps, lui eût permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes si obligeans, et lui fit des protestations d'amitié si tendres, qu'il en fut aimé dès ce tems-là autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre. Ils parlerent ensuite de chercher mademoiselle Angélique ; mais une grande rumeur qu'ils entendirent, interrompit leur conversation, et fit descendre Destin dans la cuisine de l'hôtellerie, où se passoit ce que vous allez voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Combat à coups de poing. Mort de l'hôte, et autres choses mémorables.

Deux hommes, l'un vêtu de noir comme un magister de village, et l'autre de gris qui avoit bien la mine d'un sergent, se tenoient aux cheveux et à la barbe, et s'entre-donnoient de tems en tems des coups de poing d'une très-cruelle maniere. L'un et l'autre étoient ce que leurs habits et leur mine vouloient qu'ils fussent. Le vêtu de noir, magister

de village, étoit frére du Curé, et le vêtu de gris, Sergent du même village, étoit frére de l'hôte. Cet hôte étoit alors dans une chambre à côté de la cuisine, prêt à rendre l'ame, d'une fiévre chaude qui lui avoit si fort troublé l'esprit, qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille; et sa blessure jointe à sa fiévre, l'avoit mis si bas, que lorsque sa frénésie le quitta, il se vit contraint de quitter la vie, qu'il regrettoit peut-être moins que son argent mal acquis. Il avoit porté les armes long-tems, et étoit enfin revenu dans son village, chargé d'ans et de si peu de probité, qu'on pouvoit dire qu'il en avoit encore moins que d'argent, quoiqu'il fut extrêmement pauvre. Mais comme les femmes se prennent souvent par où elles devroient moins se laisser prendre, ses cheveux de drille plus longs que ceux des autres païsans du village, ses sermens à la soldate, une plume hérissée qu'il mettoit les fêtes quand il ne pleuvoit point, et une épée rouillée qui lui battoit de vieilles bottes, quoiqu'il n'eût point de cheval, tout cela donna dans la vue d'une vieille veuve qui tenoit hôtellerie. Elle avoit été recherchée par les plus riches fermiers du païs, non tant pour sa beauté, que pour le bien qu'elle avoit amassé avec son défunt mari, à vendre bien cher, et à faire mauvaise mesure de vin et d'avoine. Elle avoit constamment résisté à tous ses prétendans, mais enfin un vieux soldat avoit triomphé d'une vieille hôtesse. Le visage de cette nymphe taverniére étoit le plus petit, et son ventre étoit le plus grand du Maine, quoique cette province abonde en personnes ventrues. Je laisse aux naturalistes le soin d'en chercher la raison, aussi-bien que de la graisse des chapons du païs. Pour revenir à cette grosse petite femme, qu'il me semble que je vois toutes les fois que j'y songe, elle se maria avec son soldat, sans en parler à ses

parens ; et après avoir achevé de vieillir avec lui, et bien souffert aussi, elle eut le plaisir de le voir mourir la tête cassée ; ce qu'elle attribuoit à un juste jugement de Dieu, parcequ'il avoit souvent joué à casser la sienne. Quand Destin entra dans la cuisine de l'hôtellerie, cette hôtesse et sa servante aidoient le vieux curé du bourg à séparer les combattans, qui s'étoient cramponnés comme deux vaisseaux : mais les menaces de Destin, et l'autorité avec laquelle il parla, achevérent ce que les exhortations du bon pasteur n'avoient pu faire, et les deux mortels ennemis se séparérent, crachant la moitié de leurs dents sanglantes, saignant du nez, le menton et la tête pelés. Le curé étoit honnête homme, et sçavoit bien son monde. Il remercia Destin fort civilement ; et Destin pour lui faire plaisir, fit embrasser de bonne amitié ceux qui un moment auparavant ne s'embrassoient que pour s'étrangler. Pendant l'accommodement l'hôte acheva son obscure destinée sans en avertir ses amis, tellement qu'on trouva qu'il n'y avoit plus qu'à l'ensevelir, quand on entra dans sa chambre après que la paix fut conclue. Le curé fit des priéres sur le mort, et les fit bonnes, car il les fit courtes. Son vicaire le vint relayer, et cependant la veuve s'avisa de hurler et le fit avec beaucoup d'ostentation et de vanité. Le frére du mort fit semblant d'être triste, ou le fut véritablement ; et les valets et servantes s'en acquittérent presque aussi-bien que lui. Le curé suivit Destin dans sa chambre, lui faisant des offres de service : il en fit autant à Léandre, et ils le retinrent à manger avec eux. Destin qui n'avoit pas mangé de tout le jour, et qui avoit fait beaucoup d'exercice, mangea très-avidement. Léandre se repût d'amoureuses pensées plus que de viandes, et le curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaisans

de l'avarice du défunt, et leur apprit les plaisans différends que cette passion dominante lui avoit fait avoir, tant avec sa femme, qu'avec ses voisins. Il leur fit entr'autres le récit d'un voyage qu'il avoit fait à Laval avec sa femme, au retour duquel le cheval qui les portoit tous deux, s'étant déferré de deux pieds, et qui pis est, les fers s'étant perdus, il laissa sa femme tenant son cheval par la bride au pied d'un arbre, et retourna jusqu'à Laval, cherchant exactement ses fers par-tout où il crut avoir passé; mais il perdit sa peine, tandis que sa femme pensa perdre patience à l'attendre; car il étoit retourné sur ses pas de deux grandes lieues, et elle commençoit d'en être en peine, quand elle le vit revenir les pieds nuds, tenant ses bottes et ses chausses dans ses mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté, mais elle n'osa lui en demander la raison, tant à force d'obéir à la guerre, il s'étoit rendu capable de bien commander dans sa maison. Elle n'osa pas même repartir, quand il la fit déchausser aussi, ni lui en demander le sujet. Elle se douta seulement que ce pouvoit être par dévotion. Il fit prendre à sa femme son cheval par la bride, marchant derriére pour le faire hâter; et ainsi l'homme et la femme sans chaussure, et le cheval déferré de deux pieds, après avoir bien souffert, gagnérent la maison bien avant dans la nuit, les uns et les autres fort las; et l'hôte et l'hôtesse ayant les pieds si écorchés, qu'ils furent près de quinze jours sans pouvoir presque marcher. Jamais il ne se sçut si bon gré de quelqu'autre chose qu'il eût faite; et quand il y songeoit, il disoit en riant à sa femme, que, s'ils ne se fussent déchaussés en revenant de Laval, ils en eussent eu pour deux paires de souliers, outre deux fers d'un cheval. Destin et Léandre ne s'émurent pas beaucoup du conte que le curé leur donnoit pour

bon, soit qu'ils ne le trouvassent pas si plaisant qu'il le leur avoit annoncé, ou qu'ils ne fussent pas alors en humeur de rire. Le curé qui étoit grand parleur, n'en demeura pas-là, et s'adressant à Destin, il lui dit que ce qu'il venoit d'entendre, ne valoit pas ce qu'il avoit encore à lui dire, de la maniére dont le défunt s'étoit préparé à la mort. Il y a quatre ou cinq jours, ajoûta-t-il, qu'il sçait bien qu'il n'en peut échapper. Il ne s'est jamais plus tourmenté de son ménage. Il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangés pendant sa maladie. Il a voulu sçavoir à quoi monteroit son enterrement, et même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai confessé. Enfin, pour achever comme il avoit commencé, deux heures avant de mourir, il ordonna devant moi à sa femme de l'enséVelir dans un certain vieux drap qui avoit plus de cent trous. Sa femme lui représenta qu'il y seroit fort mal enséveli; il s'opiniâtra à n'en vouloir point d'autre. Sa femme ne pouvoit y consentir; et parce qu'elle le voyoit en état de ne pouvoir la battre, elle soutint son opinion plus vigoureusement qu'elle n'avoit jamais fait avec lui, sans pourtant sortir du respect qu'une honnête femme doit à un mari, fâcheux ou non. Elle lui demanda enfin, comment il pourroit paroître dans la vallée de Josaphat, un méchant drap tout troué sur les épaules, et en quel équipage il pensoit ressusciter. Le malade s'en mit en colére; et jurant, comme il avoit accoutumé en sa santé, morbleu, vilaine! s'écria-t-il, je ne veux point ressusciter. J'eus autant de peine à m'empêcher de rire, qu'à lui faire comprendre qu'il avoit offensé Dieu, en se mettant en colére; et plus encore, par ce qu'il avoit dit à sa femme, qui étoit en quelque façon une impiété. Il en fit un acte de contrition tel quel, et encore lui fallut-il donner parole qu'il ne seroit pas enséveli dans

un autre drap que celui qu'il avoit choisi. Mon frére qui avoit éclaté de rire de le voir renoncer si hautement et si clairement à sa résurrection, ne pouvoit s'empêcher de rire encore toutes les fois qu'il y songeoit. Le frére du défunt s'en étoit formalisé; et de paroles en paroles mon frére et lui, tous deux aussi brutaux l'un que l'autre, s'étoient entr'écharpés, après s'être donné mille coups de poings, et se battroient peut-être encore si on ne les avoit séparés. Le curé acheva ainsi sa relation, adressant la parole à Destin, parce que Léandre ne lui donnoit pas grande attention. Il prit congé des comédiens, après leur avoir encore offert ses services; et Destin tâcha de consoler l'affligé Léandre, lui donnant les meilleures espérances dont il put s'aviser. Tout brisé qu'il étoit le pauvre garçon, il regardoit de tems en tems par la fenêtre, pour voir si son valet ne venoit point, comme s'il eût dû venir plutôt. Mais quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus sages sont assez sots pour regarder souvent du côté qu'il doit venir. Je finis par-là mon sixiéme chapitre.

CHAPITRE VII.

Terreur panique de Ragotin, suivie de disgraces. Avantures du corps mort. Orage de coups de poing, et autres accidens surprenans, dignes d'avoir place en cette véritable histoire.

LEANDRE regardoit donc par la fenêtre de sa chambre, du côté qu'il attendoit son valet, quand tournant la tête de l'autre côté, il vit arriver le petit Ragotin, botté jusqu'à la ceinture, monté sur un

petit mulet, et ayant à ses étriers comme deux estafiers, la Rancune d'un côté, et l'Olive de l'autre. Ils avoient appris de village en village des nouvelles de Destin, et à force de l'avoir suivi ils l'avoient enfin trouvé. Destin descendit en bas au-devant d'eux, et les fit monter dans la chambre. Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Léandre, qui avoit changé de mine aussi bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il étoit, Destin lui commanda d'aller faire apprêter le soupé, avec la même autorité dont il avoit coutume de lui parler; et les comédiens qui le reconnurent par-là, ne lui eurent pas plutôt dit qu'il étoit brave, que Destin répondit pour lui, et leur dit, qu'un oncle riche qu'il avoit au bas Maine, l'avoit équipé de pied en cap comme ils le voyoient, et même lui avoit donné de l'argent pour l'obliger à quitter la comédie : ce qu'il n'avoit pas voulu faire, et ainsi l'avoit laissé sans lui dire adieu. Destin et les autres s'entre-demandérent des nouvelles de leur quête, et ne s'en dirent point. Ragotin assura Destin qu'il avoit laissé les comédiennes en bonne santé, quoique fort affligées de l'enlévement de mademoiselle Angélique. La nuit vint, on soupa, et les nouveaux-venus bûrent autant que les autres bûrent peu. Ragotin se mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire, comme un fanfaron de taverne qu'il étoit; fit le plaisant, et chanta des chansons en dépit de tout le monde; mais n'étant pas secondé, et le beau-frére de l'hôte ayant représenté à la compagnie que ce n'étoit pas bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en fit moins de bruit, et en but plus de vin. On se coucha; Destin et Léandre, dans la chambre qu'ils avoient déjà occupée; Ragotin, la Rancune et l'Olive, dans une petite chambre qui étoit auprès de la cuisine, et à côté de celle où étoit

le corps du défunt, qu'on n'avoit pas encore commencé d'ensévelir. L'hôtesse coucha dans une chambre haute, qui étoit voisine de celle où couchoient Destin et Léandre; et elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeste d'un mari mort, et pour recevoir les consolations de ses amis, qui la vinrent visiter en grand nombre; car elle étoit une des plus grosses dames du bourg, et y avoit toujours été autant aimée de tout le monde, que son mari y avoit toujours été haï. Le silence régnoit dans l'hôtellerie; les chiens y dormoient, puisqu'ils n'aboyoient point; tous les autres animaux y dormoient aussi, ou le devoient faire : et cette tranquillité-là duroit encore entre deux et trois heures du matin, quand tout-à-coup Ragotin se mit à crier de toute sa force, que la Rancune étoit mort. Tout d'un tems il éveilla l'Olive, alla faire lever Destin et Léandre, et les fit descendre dans sa chambre pour venir pleurer, ou du moins voir la Rancune qui venoit de mourir subitement à son côté, à ce qu'il disoit. Destin et Léandre le suivirent, et la premiére chose qu'ils virent en entrant dans la chambre, ce fut la Rancune qui se promenoit dans la chambre en homme qui se porte bien, quoique cela soit assez difficile après une mort subite. Ragotin qui entroit le premier, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il se retira en arriére, comme s'il eût été prêt à marcher sur un serpent, ou à mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri, devint pâle comme un mort, et heurta si rudement Destin et Léandre quand il se jetta hors de la chambre à corps perdu, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Pendant que sa peur le fait fuir jusques dans le jardin de l'hôtellerie, où il hazarde de se morfondre, Destin et Léandre demandent à la Rancune des particularités de sa mort. La Rancune leur dit qu'il

qu'il n'en sçavoit pas tant que Ragotin, et ajoûta qu'il n'étoit pas sage. L'Olive cependant rioit comme un fou; la Rancune demeuroit froid sans parler selon sa coutume, et l'Olive et lui ne se déclaroient pas davantage. Léandre alla après Ragotin, et le trouva caché derriére un arbre, tremblant plus de peur que de froid, quoiqu'il fût en chemise. Il avoit l'imagination si pleine de la Rancune mort, qu'il prit d'abord Léandre pour son fantôme, et pensa s'enfuir quand il s'approcha de lui. Là-dessus Destin arriva, qui lui parut un autre fantôme. Ils n'en purent tirer la moindre parole, quelque chose qu'ils lui pussent dire: et enfin ils le prirent sous les bras, pour le remener dans sa chambre; mais dans le tems qu'ils alloient sortir du jardin, la Rancune s'étant présenté pour y entrer, Ragotin se défit de ceux qui le tenoient, et s'alla jetter, regardant derriére lui d'un œil égaré, dans une grosse touffe de rosiers, où il s'embarrassa depuis les pieds jusqu'à la tête, et ne put s'en tirer assez vîte, pour s'empêcher d'être joint par la Rancune, qui l'appella cent fois fou, et lui dit qu'il falloit l'enchaîner. Ils le tirérent à trois hors de la touffe de rosiers, où il s'étoit fourré. La Rancune lui donna une claque sur la peau nue, pour lui faire voir qu'il n'étoit pas mort; et enfin, le petit homme effrayé fut remené dans sa chambre, et remis dans son lit; mais à peine y fut-il, qu'une clameur de voix féminines qu'ils entendirent dans la chambre voisine, leur donna à deviner ce que ce pouvoit être. Ce n'étoit point les plaintes d'une femme affligée, c'étoient des cris effroyables de plusieurs femmes ensemble, comme quand elles ont peur. Destin y alla, et trouva quatre ou cinq femmes avec l'hôtesse, qui cherchoient sous les lits, regardoient dans la cheminée, et paroissoient fort effrayées. Il leur demanda ce qu'elles avoient;

et l'hôtesse, moitié hurlant, moitié parlant, lui dit qu'elle ne savoit ce qu'étoit devenu le corps de son pauvre mari. En achevant de parler, elle se mit à hurler; et les autres femmes, comme de concert, lui répondirent en chœur, et toutes ensemble firent un bruit si grand et si lamentable, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie entra dans la chambre, et ce qu'il y avoit de voisins et de passans entra dans l'hôtellerie. Dans ce tems-là un maître chat s'étoit saisi d'un pigeon qu'une servante avoit laissé demi-lardé sur la table de la cuisine, et se sauvant avec sa proie dans la chambre de Ragotin, s'étoit caché sous le lit, où il avoit couché avec la Rancune. La servante le suivit, un bâton de fagot à la main, et regardant sous le lit, pour voir ce qu'étoit devenu son pigeon; elle se mit à crier tant qu'elle put, qu'elle avoit trouvé son maître; et le répéta si souvent, que l'hôtesse et les autres femmes vinrent à elle. La servante sauta au col de sa maîtresse, lui disant, qu'elle avoit trouvé son maître, avec un si grand transport de joie, que la pauvre veuve eut peur que son mari ne fût ressuscité; car on remarqua qu'elle devint pâle comme un criminel qu'on juge. Enfin, la servante les fit regarder sous le lit, où ils apperçurent le corps mort dont ils étoient tant en peine. La difficulté ne fut pas si grande à le tirer de là, quoiqu'il fût bien pésant, qu'à savoir qui l'y avoit mis. On le rapporta dans la chambre, où l'on commença de l'ensévelir. Les comédiens se retirerent dans celle où avoit couché Destin, qui ne pouvoit rien comprendre dans ces bizarres accidens. Pour Léandre, il n'avoit dans la tête que sa chere Angélique: ce qui le rendoit aussi rêveur, que Ragotin étoit fâché de ce que la Rancune n'étoit pas mort, dont les railleries l'avoient si fort mortifié, qu'il ne

parloit plus, contre sa coutume de parler incessamment, et de se mêler en toutes sortes de conversations, à propos ou non. La Rancune et l'Olive s'étoient si peu étonnés, et de la terreur panique de Ragotin, et de la transmigration d'un corps mort d'une chambre à l'autre, sans aucun secours humain, au moins dont on eût connoissance, que Destin se douta qu'ils avoient beaucoup de part au prodige. Cependant l'affaire s'éclaircissoit dans la cuisine de l'hôtellerie. Un valet de charrue, revenu des champs pour dîner, ayant oui conter à une servante, avec grande frayeur, que le corps de son maître s'étoit levé de lui-même, et avoit marché, lui dit qu'en passant par la cuisine, à la pointe du jour, il avoit vu deux hommes en chemise qui le portoient sur leurs épaules dans la chambre où on l'avoit trouvé. Le frére du mort entendit ce que disoit le valet, et trouva l'action fort mauvaise. La veuve le sut aussi-tôt, et ses amies aussi; les uns et les autres s'en scandaliserent bien fort; et conclurent tous d'une voix, qu'il falloit que ces hommes-là fussent des sorciers, qui vouloient faire quelque méchanceté de ce corps mort. Dans le tems que l'on jugeoit si mal de la Rancune, il entra dans la cuisine, pour faire porter à déjeuner dans leur chambre. Le frére du défunt lui demanda pourquoi il avoit porté le corps de son frére dans sa chambre? La Rancune, bien loin de lui répondre, ne le regarda pas seulement. La veuve lui fit la même question; il eut la même indifférence pour elle, ce que la bonne dame n'eut pas pour lui. Elle lui sauta aux yeux, furieuse comme une lionne à qui l'on a ravi ses petits; (J'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique). Son beau frére donna un coup de poing à la Rancune, les amis de l'hôtesse ne l'épargnérent pas: les servantes s'en mêlérent, les valets aussi: mais il

n'y avoit pas moyen pour un homme seul de tenir contre tant de frappeurs, et ils s'entre-nuisoient les uns aux autres. La Rancune seul contre plusieurs, et par-conséquent plusieurs contre lui, ne s'étonna point du nombre de ses ennemis ; et faisant de nécessité vertu, commença à jouer des bras de toute la force que Dieu lui avoit donnée, laissant le reste au hazard. Jamais combat inégal ne fut plus disputé. Mais aussi la Rancune conservant son jugement dans le péril, se servoit de son adresse aussi-bien que de sa force, ménageoit ses coups, et les faisoit profiter le plus qu'il pouvoit. Il donna tel soufflet, qui ne donnant pas à plomb sur la premiére joue qu'il rencontroit, et ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, alloit jusqu'à la seconde, même la troisieme joue, parce qu'il donnoit la plupart de ses coups en faisant la demi-pirouette ; et tel soufflet tira trois sons différens de trois différentes mâchoires. Au bruit des combattans l'Olive descendit dans la cuisine ; et à peine eut-il le tems de discerner son compagnon d'entre tous ceux qui se battoient, qu'il se vit battre, et même plus que lui, de qui la vigoureuse résistance commençoit à se faire craindre. Deux ou trois donc des plus maltraités par la Rancune, se jettérent sur l'Olive, peut-être pour se s'acquitter. Le bruit en augmenta, et en même-tems l'hôtesse reçut un coup de poing dans son petit œil, qui lui fit voir cent mille chandelles, (c'est un nombre certain pour un incertain) et la mit hors de combat. Elle hurla plus fort et plus franchement qu'elle n'avoit fait à la mort de son mari. Ses hurlemens attirérent les voisins dans la maison, et firent descendre dans la cuisine Destin et Léandre. Quoiqu'ils y vinssent avec un esprit de pacification, on leur fit d'abord la guerre, sans la leur déclarer. Les coups de poings ne leur manquérent pas, et ils n'en laissérent point manquer ceux qui

leur en donnérent. L'hôtesse, ses amies, et ses servantes, crioient aux voleurs, et n'étoient plus que les spectatrices du combat; les unes, les yeux pochés, les autres le nez sanglant, les autres les mâchoires brisées, et toutes décoëffées. Les voisins avoient pris parti pour la voisine contre ceux qu'elle appelloit voleurs. Il faudroit une meilleure plume que la mienne pour bien représenter les beaux coups de poings qui s'y donnérent. Enfin, l'animosité et la fureur se rendant maîtresses des uns et des autres, on commençoit à se saisir des broches, et des meubles qui se peuvent jetter à la tête, quand le curé entra dans la cuisine, et tâcha de faire cesser le combat. En vérité, quelque respect que l'on eût pour lui, il eut bien eu de la peine à séparer les combattans, si leur lassitude ne s'en fût mêlée. Tous actes d'hostilité cessérent donc de part et d'autre, mais non pas le bruit; car chacun voulant parler le premier, et les femmes plus que les hommes, avec leur voix de fausset, le pauvre bon homme fut contraint de se boucher les oreilles, et de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille; et le frére de l'hôte ayant pris la parole par son ordre, lui fit des plaintes du corps mort transporté d'une chambre à l'autre. Il eût exagéré la méchante action plus qu'il ne fit, s'il eût eu moins de sang à cracher, outre celui qui sortoit de son nez, qu'il ne pouvoit arrêter. La Rancune et l'Olive avouérent ce qu'on leur imputoit, et protestérent qu'ils ne l'avoient pas fait à mauvaise intention, mais seulement pour faire peur à un de leurs camarades, comme ils avoient fait. Le curé les en blâma fort, et leur fit comprendre la conséquence d'une telle entreprise, qui passoit la raillerie; et comme il étoit homme d'esprit, et avoit grand crédit parmi ses paroissiens, il n'eut pas grand'peine à paci-

fier le différend, et qui plus y mit, plus y perdit. Mais la discorde aux crins de couleuvre n'avoit pas encore fait dans cette maison-là tout ce qu'elle avoit envie d'y faire. On ouït dans la chambre haute des hurlemens fort peu différens de ceux que fait un pourceau qu'on égorge; et celui qui les faisoit, n'étoit autre que le petit Ragotin. Le curé, les comédiens, et plusieurs autres, coururent à lui, et le trouvérent tout le corps, à la réserve de la tête, enfoncé dans un grand coffre de bois qui servoit à serrer le linge de l'hôtellerie; et, ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour le pauvre encoffré, le dessus du coffre, fort pésant et massif, étoit tombé sur ses jambes, et les pressoit d'une maniere fort douloureuse à voir. Une puissante servante, qui n'étoit pas loin du coffre quand ils entrérent, et qui leur paroissoit fort émue, fut soupconnée d'avoir si mal placé Ragotin. La chose étoit vraie, et elle en étoit toute fiére, si bien que s'occupant à faire un des lits de la chambre, elle ne daigna pas regarder de quel façon on tireroit Ragotin du coffre, ni même répondre à ceux qui lui demandérent d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Cependant le demi-homme fut tiré de sa chausse trape, et ne fut pas plutôt sur ses pieds qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre, mais on ne put l'empêcher de joindre la grande servante, qu'il ne put aussi empêcher de lui donner un si grand coup sur la tête, que tout le vaste siége de son étroite raison en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arriére; mais c'eût été reculer pour mieux sauter, si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses, comme il alloit s'élancer comme un serpent contre sa redoutable ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent la ceinture de ses chausses s'en rompit, et le silence aussi de l'assistance, qui se mit à rire. Le curé en oublia sa gra-

vité, et le frére de l'hôte de faire le triste. Le seul Ragotin n'avoit pas envie de rire, et sa colére s'étoit tournée contre l'Olive, qui, s'en sentant injurié, le prit tout brandi, comme on dit à Paris, le jetta sur le lit que faisoit la servante, et là, d'une force d'Hercule, il acheva de faire tomber ses chausses, dont la ceinture étoit déjà rompue, et haussant et baissant les mains dru et menu sur ses cuisses, et sur les lieux voisins, en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le hazardeux Ragotin se précipita courageusement du lit en bas; mais un coup si hardi n'eut pas le succès qu'il méritoit. Son pied entra dans un pot de chambre, que l'on avoit laissé dans la ruelle du lit pour son grand malheur, et y entra si avant, que ne l'en pouvant retirer à l'aide de son autre pied, il n'osa sortir de la ruelle du lit où il étoit, de peur de divertir davantage la compagnie, et d'attirer sur soi la raillerie, qu'il entendoit moins que personne au monde. Chacun s'étonnoit fort de le voir si tranquille après avoir été si ému. La Rancune se douta que ce n'étoit pas sans cause. Il le fit sortir de la ruelle du lit, moitié bon gré, moitié par force; et lors tout le monde vit où étoit l'enclouure, et personne ne put s'empêcher de rire, voyant le pied de métal que s'étoit fait le petit homme. Nous le laisserons foulant l'étaim d'un pied superbe, pour aller recevoir un train qui entra en même-tems dans l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Ce qui arriva au pied de Ragotin.

SI Ragotin eût pu de son chef, et sans l'aide de ses amis, se dépoter le pied, je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il étoit si malheureuse-

ment entré, sa colére eût pour le moins duré le reste du jour; mais il fut contraint de rabattre quelque chose de son orgueil naturel, et de filer doux, priant humblement Destin et la Rancune de travailler à la liberté de son pied droit ou gauche, car je n'ai pas su lequel. Il ne s'adressa pas à l'Olive, à cause de ce qui s'étoit passé entr'eux; mais l'Olive vint à son secours sans se faire prier, et ses deux camarades et lui firent ce qu'ils pûrent pour le soulager. Les efforts que le petit homme avoit fait pour tirer son pied hors du pot, l'avoient enflé: et ceux que faisoient Destin et l'Olive, l'enfloient encore davantage. La Rancune y avoit d'abord mis la main, mais si mal-adroitement, ou plutôt si malicieusement, que Ragotin crut qu'il vouloit l'estropier à perpétuité. Il l'avoit prié instamment de ne s'en mêler plus; il pria les autres de la même chose, et se coucha sur un lit, en attendant qu'on lui eût fait venir un serrurier, pour lui limer le pot de chambre sur le pied. Le reste du jour se passa assez pacifiquement dans l'hôtellerie, et assez tristement entre Destin et Léandre, l'un fort en peine de son valet qui ne revenoit point lui apprendre des nouvelles de sa maîtresse, comme il lui avoit promis; et l'autre ne pouvant se réjouir éloigné de sa chere mademoiselle de l'Etoile, outre qu'il prenoit part à l'enlévement de mademoiselle Angélique, et que Léandre lui faisoit pitié, sur le visage duquel il voyoit toutes les marques d'une extrême affliction. La Rancune et l'Olive prirent bientôt parti avec quelques habitans du bourg qui jouoient à la boule, et Ragotin, après avoir fait travailler à son pied, dormit le reste du jour, soit qu'il en eût envie, ou qu'il fût bien aise de ne paroître pas en public, après les mauvaises affaires qui lui étoient arrivées. Le corps de l'hôte fut porté à sa derniere demeure, et l'hôtesse, non-

obstant les belles pensées de la mort que lui devoit avoir données celles de son mari, ne laissa pas de faire payer en arabe deux anglois, qui alloient de Bretagne à Paris. Le soleil venoit de se coucher, quand Destin et Léandre, qui ne pouvoient quitter la fenêtre de leur chambre, virent arriver dans l'hôtellerie un carosse à quatre chevaux, suivi de trois hommes à cheval, et de quatre ou cinq laquais. Une servante les vint prier de vouloir céder leur chambre au train qui venoit d'arriver; et ainsi Ragotin fut obligé de se faire voir, quoiqu'il eût envie de garder la chambre, et suivit Destin et Léandre dans celle où le jour précédent il avoit cru avoir vu mort la Rancune. Destin fut reconnu dans la cuisine de l'hôtellerie par un des messieurs du carosse, ce même conseiller du parlement de Rennes avec qui il avoit fait connoissance pendant les nôces qui furent si malheureuses à la pauvre la Caverne. Ce sénateur breton demanda à Destin des nouvelles d'Angélique, et lui témoigna d'avoir du déplaisir de ce qu'elle n'étoit point retrouvée. Il se nommoit la Garouffiére, ce qui me fait croire qu'il étoit plutôt angevin que breton; car on ne voit pas plus de noms bas-bretons commencer par *ker*, que l'on en voit d'angevins se terminer en *iére*, de normands en *ville*, de picards en *cour*, et des peuples voisins de la Garonne en *ac*. Pour revenir à monsieur de la Garouffiére, il avoit de l'esprit, comme je vous l'ai déjà dit, et ne se croyoit point homme de province en aucune maniére, venant d'ordinaire hors de son sémestre manger quelque argent dans les auberges de Paris, et prenant le deuil quand la cour le prenoit. Ce qui bien vérifié et enregistré, devoit être une lettre, non pas de noblesse tout-à-fait, mais de bonne bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il étoit bel-esprit, par la raison que tout le monde pres-

que se pique d'être sensible aux divertissemens de l'esprit, tant ceux qui les connoissent, que les ignorans présomptueux ou brutaux, qui jugent témérairement des vers et de la prose, quoiqu'ils croyent qu'il y a du déshonneur à bien écrire, et qu'ils reprocheroient, en cas de besoin, à un homme *qu'il fait des livres*, comme ils lui reprocheroient *qu'il fait de la fausse monnoie.* Les comédiens s'en trouvent bien. Ils en sont caressés davantage dans les villes où ils représentent, car étant les perroquets ou sansonets des poëtes, et même quelques-uns d'entr'eux qui sont nés avec de l'esprit, se mêlant quelquefois de faire des comédies, ou de leur propre fond, ou de parties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connoître, ou à les hanter. De nos jours on a rendu en quelque façon justice à leur profession, et on les estime plus que l'on ne faisoit autrefois. Aussi est-il vrai que le peuple trouve dans la comédie un divertissement des plus innocens, et qui peut à la fois instruire et plaire. Elle est aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avoit de licencieux. Il seroit à souhaiter qu'elle le fût aussi des filoux, des pages et des laquais, et autres ordures du genre-humain, que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus, que ne faisoient autrefois les mauvaises plaisanteries des farceurs : mais aujourd'hui la farce est comme abolie ; et j'ose dire qu'il y a des compagnies particuliéres, où l'on rit de bon cœur des équivoques basses et sales qu'on y débite, desquelles on se scandaliseroit dans les premiéres loges de l'hôtel de Bourgogne. Finissons la digression. Monsieur de la Garouffiére fut ravi de trouver Destin dans l'hôtellerie, et lui fit promettre de souper avec la compagnie du carosse, qui étoit composée du nouveau marié du Mans, et de la nouvelle mariée qu'il

menoit en son pays de Laval ; de madame sa mére, j'entends du marié ; d'un gentilhomme de la province, d'un avocat du conseil, et de monsieur de la Garouffiére, tous parens les uns des autres, et que Destin avoit vu à la nôce où mademoiselle Angélique avoit été enlevée. Ajoutez à tous ceux que je viens de nommer, une servante ou femme de chambre, et vous trouverez que le carosse qui les portoit, étoit bien plein : outre que madame Bouvillon (c'est ainsi que s'appelloit la mére du marié) étoit une des plus grosses femmes de France, quoique des plus courtes, et l'on m'a assuré qu'elle portoit d'ordinaire sur elle, bon an, mal an, trente quintaux de chair, sans les autres matiéres pesantes ou solides qui entrent dans la composition d'un corps humain. Après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle étoit très-succulente, comme sont toutes les femmes ragottes. On servit à soupé. Destin y parut avec sa bonne mine, qui ne le quittoit point, et qui n'étoit point altérée alors par du linge sale, Léandre lui en ayant prêté de blanc. Il parla peu selon sa coutume : et quand il eut parlé autant que les autres qui parlérent beaucoup, il n'eût peut-être pas tant dit de choses inutiles qu'ils en dirent. La Garouffiére lui servit de tout ce qu'il y avoit de meilleur sur la table. Madame Bouvillon en fit de même à l'envi de la Garouffiére, avec si peu de discrétion, que tous les plats de la table se trouvérent vuides en un moment, et l'assiette de Destin si pleine d'aîles et de cuisses de poulets, que je me suis souvent étonné depuis, comment on avoit pu faire par hazard une si haute pyramide de viande, sur si peu de baze qu'est le cul d'une assiette. La Garouffiére n'y prenoit pas garde, tant il étoit attentivement occupé à parler de vers à Destin, et à lui donner bonne opinion de son esprit. Madame

Bouvillon, qui avoit aussi son dessein, continuoit toujours ses bons offices au comédien ; et ne trouvant plus de poulets à couper, fut réduite à lui servir des tranches de gigot de mouton. Il ne savoit où les mettre, et en tenoit une en chaque main pour leur trouver place quelque part, quand le gentilhomme, qui ne voulut pas s'en taire au préjudice de son appétit, demanda à Destin en souriant, s'il mangeroit bien tout ce qui étoit sur son assiette ? Destin y jetta les yeux, et fut bien étonné d'y voir presque au niveau de son menton la pile de poulets dépecés, dont la Garouffiére et la Bouvillon avoient érigé un trophée à son mérite. Il en rougit et ne put s'empêcher d'en rire; la Bouvillon en fut déconcertée ; la Garouffiére en rit fort, et donna si bien le branle à toute la compagnie, qu'elle en éclata à quatre ou cinq reprises. Les valets reprirent où les maîtres avoient quitté, et rirent à leur tour : ce que la jeune mariée trouva si plaisant, que s'étouffant de rire en commençant de boire, elle couvrit le visage de sa belle-mére et celui de son mari, de la plus grande partie de ce qui étoit dans son verre, et distribua le reste sur la table et sur les habits de ceux qui y étoient assis. On recommença à rire, et la Bouvillon fut la seule qui n'en rit point, mais qui rougit beaucoup, et regarda d'un œil courroucé sa pauvre bru, ce qui rabattit un peu sa joie. Enfin on acheva de rire, parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'essuya les yeux ; la Bouvillon et son fils essuyérent le vin qui leur dégoutoit des yeux et du visage, et la jeune mariée leur en fit des excuses, ayant encore bien de le peine à s'empêcher de rire. Destin mit son assiette au milieu de la table, et chacun y prit ce qui lui appartenoit. On ne put parler d'autre chose tant que le soupé dura ; et la raillerie, bonne ou mauvaise, en fut poussée bien loin, quoi-

que le sérieux dont s'arma mal-à-propos madame Bouvillon, troublât en quelque façon la gaieté de la compagnie. Aussi-tôt qu'on eut desservi, les dames se retirérent dans leurs chambres; l'avocat et le gentilhomme se firent donner des cartes, et jouérent au piquet. La Garouffiére et Destin, qui n'étoient pas de ceux qui ne savent que faire quand ils ne jouent point, s'entretinrent ensemble fort spirituellement, et firent peut-être une des plus belles conversations qui se soit jamais faite dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffiére parla à dessein de tout ce qu'il croyoit devoir être le plus caché à un comédien, de qui l'esprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire; et Destin en discourut comme un homme fort éclairé et qui savoit bien son monde. Entr'autres choses, il fit avec tout le discernement imaginable la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit, et qui ne le font paroître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paroître; et de celles qui envient aux mauvais plaisans leurs qualités de drolles et de bons compagnons, qui rient des allusions et équivoques licencieuses, qui en font elles-mêmes, et pour tout dire, qui sont des rieuses de quartier, d'avec celles qui font la plus aimable partie du monde, et qui sont de la cabale. Il parla aussi des femmes qui savent aussi bien écrire, que les hommes qui s'en mêlent, et qui, si elles ne donnent point au public les productions de leur esprit, ne le font que par modestie. La Garouffiére, qui étoit fort honnête homme, et qui se connoissoit bien en honnêtes-gens, ne pouvoit comprendre comment un comédien de campagne pouvoit avoir une si parfaite connoissance de la véritable honnêteté. Pendant qu'il l'admiroit en soi-même, et que l'avocat et le gentilhomme, qui ne jouoient plus, parce qu'ils

s'étoient querellés sur une carte tournée, bâilloient fréquemment de trop grande envie de dormir, on leur vint dresser trois lits dans la chambre où ils avoient soupé, et Destin se retira dans celle de ses camarades, où il coucha avec Léandre.

CHAPITRE IX.

Autre disgrace de Ragotin.

LA Rancune et Ragotin couchérent ensemble. Pour l'Olive, il passa une partie de la nuit à recoudre son habit, qui s'étoit décousu en plusieurs endroits, quand il s'étoit harpé avec le colére Ragotin. Ceux qui ont connu particuliérement ce petit Manceau, ont remarqué que toutes les fois qu'il avoit à se gourmer contre quelqu'un, (ce qui lui arrivoit souvent) il avoit toujours décousu ou déchiré les habits de son ennemi, en tout ou en partie. C'étoit son coup sûr; et qui eût eu à faire contre lui à coups de poings en combat assigné, eût pu défendre son habit, comme on défend le visage en faisant des armes. La Rancune lui demanda en se couchant, s'il se trouvoit mal, parce qu'il avoit fort mauvais visage. Ragotin dit qu'il ne s'étoit jamais mieux porté. Ils ne furent pas long-tems à s'endormir, et bien en prit à Ragotin de ce que la Rancune respecta la bonne compagnie qui étoit arrivée dans l'hôtellerie, et n'en voulut pas troubler le repos, sans cela le petit homme eût mal passé la nuit. L'Olive cependant travailloit à son habit; et après y avoir fait tout ce qu'il y avoit à faire, il prit les habits de Ragotin, et aussi adroitement qu'auroit fait un tailleur, il en étressit le pourpoint et les chausses, et les remit en leurs places; et ayant passé la plus grande partie de la nuit à coudre et à

découdre, se coucha dans le lit où dormoit Ragotin et la Rancune. On se leva de bonne heure comme on fait toujours dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin qu'il avoit mauvais visage; l'Olive lui dit la même chose. Il commença de le croire; et trouvant en même tems son habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eût enflé d'autant dans le peu de tems qu'il avoit dormi, et s'effraya fort d'une enflure si subite. La Rancune et l'Olive lui exagéroient toujours son mauvais visage; et Destin et Léandre qu'ils avoient avertis de la tromperie, lui dirent aussi qu'il étoit fort changé. Le pauvre Ragotin en avoit la larme à l'œil; Destin ne put s'empêcher d'en sourire, dont il se fâcha bien fort. Il alla dans la cuisine de l'hôtellerie, où tout le monde lui dit ce que lui avoient dit les comédiens, même les gens du carosse, qui ayant une grande traite à faire, s'étoient levés de bonne heure. Ils firent déjeûner les comédiens avec eux, et tout le monde but à la santé de Ragotin malade, qui au lieu de leur en faire civilité, s'en alla grondant contr'eux, et fort désolé chez le chirurgien du bourg, à qui il rendit compte de son enflure. Le chirurgien discourut de la cause et de l'effet de son mal, qu'il connoissoit aussi peu que l'algébre, et lui parla un quart d'heure durant en termes de son art, qui n'étoit non plus à propos au sujet, que s'il lui eût parlé du prêtre-jean. Ragotin s'en impatienta, et lui demanda, jurant dieu admirablement bien pour un petit homme, s'il n'avoit autre chose à lui dire. Le chirurgien voulut encore raisonner: Ragotin voulut le battre, et l'eût fait s'il ne se fût humilié devant ce colére malade, à qui il tira trois palettes de sang, et lui ventousa les épaules, vaille que vaille. La cure venoit d'être achevée, quand Léandre vint dire à Ra-

gotin, que s'il vouloit lui promettre de ne se fâcher point, il lui apprendroit une méchanceté qu'on lui avoit faite. Il promit plus que Léandre ne voulut, t jura sur sa damnation éternelle de tenir tout ce qu'il promettoit. Léandre dit qu'il vouloit avoir des témoins de son serment, et le ramena dans l'hôtellerie, où en la présence de tout ce qu'il y avoit de maîtres et valets, il le fit jurer de nouveau, et lui apprit qu'on lui avoit étressi ses habits. Ragotin en rougit d'abord de honte; puis pâlissant de colére, il alloit enfreindre son horrible serment, quand sept ou huit personnes se mirent à lui faire des remontrances à la fois avec tant de véhémence, que quoiqu'il jurât de toute sa force on n'en entendit rien. Il cessa de parler; mais les autres ne cessérent pas de lui crier aux oreilles, et le firent si long-tems que le pauvre homme en pensa perdre l'ouïe. Enfin, il s'en tira mieux qu'on ne pensoit, et se mit à chanter de toute sa force les premiéres chansons qui lui vintent à la bouche : ce qui changea le grand bruit de voix confuses en de grands éclats de risées, qui passérent des maîtres aux valets, et du lieu où se passa l'action dans tous les endroits de l'hôtellerie, où différens sujets attiroient différentes personnes. Tandis que le bruit de tant de personnes qui rioient ensemble, diminue peu à peu et se perd dans l'air, de façon à peu près que fait la voix des échos, le chronologiste finira le présent chapitre sous le bon plaisir du lecteur bénévole ou ménévole, ou tel que le ciel l'aura fait naître.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Comment madame Bouvillon ne put résister à une tentation, et eut une bosse au front.

LE carosse qui avoit à faire une grande journée, fut prêt de bonne heure. Les sept personnes qui l'emplissoient à bonne mesure, s'y entassérent. Il partit, et à dix pas de l'hôtellerie l'aissieu se rompit par le milieu. Le cocher en maudit sa vie; on le gronda, comme s'il eût été responsable de la durée d'un aissieu. Il fallut se tirer du carosse un à un, et reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitans du carosse échoué furent fort embarrassés quand on eut dit que dans tout le pays il n'y avoit point de charron plus près que celui d'un gros bourg, à trois lieues de-là. Ils tinrent conseil, et ne résolurent rien, voyant bien que leur carosse ne seroit en état de rouler que le jour suivant. La Bouvillon, qui s'étoit conservé une grande autorité sur son fils, parce que tout le bien de la maison venoit d'elle, lui commanda de monter sur un des chevaux qui portoient les valets de chambre, et de faire monter sa femme sur l'autre, pour aller rendre visite à un vieux oncle qu'elle avoit, curé du même bourg, où l'on étoit allé chercher un charron. Le seigneur de ce bourg étoit parent du conseiller, et connu de l'avocat et du gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'hôtesse leur fit trouver des montures, en les louant un peu cher; et ainsi la Bouvillon seule de sa troupe demeura dans l'hôtellerie, se trouvant un peu fatiguée, ou feignant de l'être; outre que sa taille ronde ne lui permettoit pas même de monter sur un âne, quand on

en auroit pu trouver d'assez forts pour la porter. Elle envoya sa servante à Destin, le prier de venir dîner avec elle; et en attendant le dîné, se recoîffa, se frisa et se poudra, se mit un tablier et un peignoir à dentelle, et d'un collet de point de Gênes de son fils se fit une cornette. Elle tira d'une cassette une des jupes des nôces de sa bru, et s'en para : enfin, elle se transforma en une petite nymphe replette. Destin eût bien voulu dîner en liberté avec ses camarades; mais comment eût-il refusé sa très-humble servante madame Bouvillon, qui l'envoya querir pour dîner ? Aussitôt que l'on eut servi, Destin fut surpris de la voir si gaillardement vêtue. Elle le reçut d'un visage riant, lui prit les mains pour le faire laver, et les lui serra d'une maniére qui vouloit dire quelque chose. Il songeoit moins à dîner, qu'au sujet pourquoi il en avoit été prié; mais la Bouvillon lui reprocha si souvent qu'il ne mangeoit point, qu'il ne put s'en défendre. Il ne savoit que lui dire, outre qu'il parloit peu de son naturel. Pour la Bouvillon, elle n'étoit que trop ingénieuse à trouver matiére de parler. Quand une personne qui parle beaucoup, se rencontre tête à tête avec une autre qui ne parle guére, et qui ne lui répond pas, elle en parle davantage; car jugeant d'autrui par soi-même, et voyant qu'on n'a point reparti à ce qu'elle a avancé, comme elle auroit fait en pareille occasion, elle croit que ce qu'elle a dit n'a pas assez plû à son indifférent auditeur; elle veut réparer sa faute par ce qu'elle dira, qui vaut le plus souvent encore moins que ce qu'elle a déjà dit, et ne déparle point tant qu'on a de l'attention pour elle. On peut s'en séparer; mais parce qu'il se trouve de ces infatigables parleurs, qui continuent de parler seuls quand ils s'en sont mis en humeur en compagnie, je crois que le mieux que l'on puisse

faire avec eux, c'est de parler autant et plus qu'eux, s'il se peut; car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé, et le voudra faire auditeur par force. J'appuie cette réfléxion-là sur plusieurs expériences, et je ne sai même si je ne suis point de ceux que je blâme. Pour la nompareille Bouvillon, elle étoit la plus grande diseuse de rien qui ait jamais été: et non seulement elle parloit seule, mais aussi elle se répondoit. La taciturnité de Destin lui donnant beau jeu, et ayant dessein de lui plaire, elle battit un grand pays. Elle lui conta tout ce qui se passoit dans la ville de Laval, où elle faisoit sa demeure; lui en fit l'histoire scandaleuse, et ne déchira point de particuliére ou de famille entiére, qu'elle ne tirât du mal qu'elle en disoit, matiére de dire du bien d'elle, protestant à chaque défaut qu'elle remarquoit en son prochain, que pour elle, quoiqu'elle eût plusieurs défauts, elle n'avoit pas celui dont elle parloit. Destin en fut fort mortifié au commencement, et ne lui répondoit point: mais enfin, il se crut obligé de sourire de tems en tems, et de dire quelquefois, ou cela est fort plaisant, ou cela est fort étrange, et le plus souvent il dit l'un et l'autre fort mal-à-propos. On desservit, quand Destin cessa de manger. Madame Bouvillon le fit asseoir auprès d'elle sur le pied d'un lit, et sa servante qui laissa sortir celles de l'hôtellerie les premiéres, en sortant de la chambre, tira la porte après elle. La Bouvillon qui crut peut-être que Destin y avoit pris garde, lui dit: voyez un peu cette étourdie, qui a fermé la porte sur nous. J'irai l'ouvrir, s'il vous plaît, lui répondit Destin. Je ne dis pas cela, répondit la Bouvillon en l'arrêtant; mais vous savez bien que deux personnes seules de notre sexe enfermées ensemble, comme elles peuvent faire ce qui leur

plaira, on en peut aussi croire ce que l'on voudra. Ce n'est pas des personnes qui vous ressemblent que l'on fait des jugemens téméraires, lui repartit Destin. Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon, mais on ne peut avoir trop de précaution contre la médisance. Il faut qu'elle ait quelque fondement, lui repartit Destin; et pour ce qui est de vous et de moi, on sait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre comédien et une femme de votre condition. Vous plaît-il donc, continua-t-il, que j'aille ouvrir la porte? Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrou: car, ajouta-t-elle, peut-être qu'on ne prendra pas garde si elle est fermée ou non; et fermée pour fermée, il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que de notre consentement. L'ayant fait comme elle l'avoit dit, elle approcha de Destin, son gros visage fort enflammé, et ses petits yeux fort étincelans, et lui donna bien à penser de quelle façon il se tireroit à son honneur de la bataille que vraisemblablement elle lui alloit présenter. La grosse sensuelle ôta son mouchoir de col, et étala aux yeux de Destin, qui n'y prenoit pas grand plaisir, dix livres de tetons pour le moins, c'est-à-dire, la troisiéme partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. La mauvaise intention la faisant rougir, (car elles rougissent aussi les dévergondées) sa gorge n'avoit pas moins de rouge que son visage, et l'un et l'autre ensemble auroient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate. Destin rougissoit aussi, mais de pudeur; au lieu que la Bouvillon, qui n'en avoit plus, rougissoit, je vous laisse à penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avoit quelque petite bête dans le dos; et se remuant en son harnois, comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria Destin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en trem-

blant; et cependant la Bouvillon lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'étoit point chatouilleux : il falloit combattre, ou se rendre, quand Ragotin se fit entendre à la porte, frappant des pieds et des mains, comme s'il l'eût voulu rompre, et criant à Destin qu'il ouvrît promptement. Destin tira sa main du dos suant de la Bouvillon, pour aller ouvrir à Ragotin, qui faisoit toujours un bruit de diable; et voulant passer entre elle et la table assez adroitement, pour ne la pas toucher, il rencontra du pied quelque chose qui le fit broncher, et se choqua la tête contre un banc assez rudement pour en être quelque tems étourdi. La Bouvillon cependant ayant repris son mouchoir à la hâte, alla ouvrir à l'impétueux Ragotin, qui en même-tems poussant la porte de l'autre côté de toute sa force, la fit donner si rudement contre le visage de la pauvre dame, qu'elle en eut le nez écaché, et de plus une bosse au front grosse comme le poing; elle cria qu'elle étoit morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuse; et sautant et répétant, mademoiselle Angélique est retrouvée, mademoiselle Angélique est ici, pensa mettre en colere Destin, qui appelloit tant qu'il pouvoit la servante de la Bouvillon au secours de sa maîtresse, et n'en pouvoit être entendu à cause du bruit de Ragotin. Cette servante enfin apporta de l'eau et une serviette blanche. Destin et elle réparérent le mieux qu'ils purent le dommage que la porte trop rudement poussée avoit fait à la pauvre dame. Quelque impatience qu'eût Destin de savoir si Ragotin disoit vrai, il ne suivit point son impétuosité, et ne quitta point la Bouvillon que son visage ne fut lavé et essuyé, et la bosse de son front bandée, non sans appeler souvent Ragotin étourdi, qui pour tout cela ne laissa pas

de le tirailler pour le faire venir où il avoit envie de le conduire.

CHAPITRE XI.

Des moins divertissans du présent volume.

IL est vrai que mademoiselle Angélique venoit d'arriver, conduite par le valet de Léandre. Ce valet eut assez d'esprit pour ne donner point à connoître que Léandre fut son maître ; et mademoiselle Angélique fit l'étonnée de le voir si bien vêtu, et fit par adresse ce que la Rancune et l'Olive avoient fait tout de bon. Léandre demandoit à mademoiselle Angélique et à son valet qu'il faisoit passer pour un de ses amis, où et comment il l'avoit trouvée, lorsque Ragotin entra, menant Destin comme en triomphe, ou plutôt le traînant après soi, parce qu'il n'alloit pas assez vîte au gré de son esprit chaud. Destin et Angélique s'embrassérent avec de grands témoignages d'amitié, et avec cette tendresse que ressentent les personnes qui s'aiment, qui après une longue absence, ou quand n'espérant plus de se revoir, elles se trouvent ensemble par une rencontre inopinée. Léandre et elle ne se caressérent que de leurs yeux, qui se dirent bien des choses, si peu qu'ils se regardérent, remettant le reste à la premiére entrevue particuliére. Cependant le valet de Léandre commença sa narration, et dit à son maître, comme s'il eût parlé à son ami, qu'après qu'il l'eut quitté pour suivre les ravisseurs d'Angélique, comme il l'en avoit prié, il ne les avoit perdus de vue qu'à la couchée ; et le lendemain jusqu'à un bois, à l'entrée duquel il avoit été étonné de trouver mademoiselle Angélique seule, à

pied, et fort éplorée. Et il lui ajouta que lui ayant dit qu'il étoit ami de Léandre, et que c'étoit à sa priére qu'il la suivoit, elle s'étoit fort consolée, et l'avoit conjuré de la conduire au Mans, ou de la mener auprès de Léandre, s'il savoit où le trouver. C'est, continua-t-il, à mademoiselle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevoient, l'ont ainsi abandonnée; car je ne lui en ai osé parler, la voyant si affligée pendant le chemin que nous avons fait ensemble, que j'ai eu souvent peur que ses sanglots ne la suffoquassent. Les moins curieux de la compagnie eurent grande impatience d'apprendre de mademoiselle Angélique une avanture qui leur sembloit si étrange. Car que pouvoit-on se figurer d'une fille enlevée avec tant de violence, et rendue, ou bien abandonnée si facilement, et sans que les ravisseurs y fussent forcés? Mademoiselle Angélique pria qu'on fît ensorte qu'elle se pût coucher; mais l'hôtellerie se trouvant pleine, le bon curé lui fit donner une chambre chez sa sœur, qui logeoit dans la maison voisine, et qui étoit veuve d'un des plus riches fermiers du pays. Angélique n'avoit pas si grand besoin de dormir que de se reposer, c'est pourquoi Destin et Léandre l'allérent trouver aussi-tôt qu'ils surent qu'elle étoit dans son lit. Quoiquelle fût bien aise que Destin fût confident de son amour, elle ne pouvoit le regarder sans rougir. Destin eut pitié de sa confusion; et pour l'occuper à autre chose qu'à se défaire, la pria de leur conter ce que le valet de Léandre n'avoit pu leur dire: ce qu'elle fit de cette sorte. Vous pouvez-vous bien figurer quelle fut la surprise de ma mére, et la mienne, lorsque nous promenant dans le parc de la maison où nous étions, nous en vîmes ouvrir une petite porte qui donnoit dans la campagne, et entrer par-là cinq ou six hommes, qui se saisirent de moi,

sans presque regarder ma mére, et m'emportérent demi-morte de frayeur jusqu'auprès de leurs chevaux? Ma mére que vous savez être une des plus résolues femmes du monde, se jetta toute furieuse sur le premier qu'elle trouva, et le mit en si pitoyable état, que ne pouvant se tirer de ses mains, il fut contraint d'appeler ses compagnons à son aide. Celui qui le secourut, et qui fut assez lâche pour battre ma mére, comme je l'entendis s'en vanter par le chemin, étoit l'auteur de l'entreprise. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant laquelle nous marchâmes comme des gens qui fuyent, et que l'on suit. Si nous eussions passé par des lieux habités, mes cris étoient capables de les faire arrêter : mais ils se détournérent autant qu'ils pûrent de tous les villages qu'ils trouvérent, à la réserve d'un hameau, dont je réveillai tous les habitans par mes cris. Le jour vint ; mon ravisseur s'approcha de moi, et ne m'eut pas sitôt regardée au visage, que faisant un grand cri, il assembla ses compagnons, et tint avec eux un conseil, qui dura à mon avis près d'une demi heure. Mon ravisseur me paroissoit aussi enragé que j'étois affligée. Il juroit à faire peur à tous ceux qui l'entendoient, et querella presque tous ses camarades. Enfin, leur conseil tumultueux finit, et je ne sai ce qu'on y avoit résolu. On se remit à marcher, et je commencai à n'être plus traitée si respectueusement que je l'avois été. Ils me querelloient toutes les fois qu'ils m'entendoient plaindre, et faisoient des imprécations contre moi, comme si je leur eusse fait bien du mal. Ils m'avoient enlevée, comme vous l'avez vu, avec un habit de théâtre ; et pour le cacher, ils m'avoient couverte d'une de leurs casaques. Ils trouvérent un homme sur le chemin, de qui ils s'informérent de quelque chose. Je fus bien étonnée de voir

que c'étoit Léandre, et je crois qu'il fut bien surpris de me reconnoître; ce qu'il fit aussi-tôt que mon habit que je découvris exprès, et qui lui étoit fort connu, lui frappa la vue en même-tems qu'il me vit au visage. Il vous aura dit ce qu'il fit. Pour moi, voyant tant d'épées tirées sur Léandre, je m'évanouis entre les mains de celui qui me tenoit embrassée sur son cheval; et quand je revins de mon évanouissement, je vis que nous marchions, et ne vis plus Léandre. Mes cris en redoublérent; et mes ravisseurs, dont il y en avoit un de blessé, prirent leur chemin à travers les champs, et s'arrêtérent hier dans un village, où ils couchérent comme des gens de guerre. Ce matin, à l'entrée d'un bois, ils ont rencontré un homme qui conduisoit une demoiselle à cheval. Ils l'ont démasquée, l'ont reconnue: et avec toute la joie que font paroître ceux qui trouvent ce qu'ils cherchent, l'ont emmenée, après avoir donné quelques coups à celui qui la conduisoit. Cette demoiselle faisoit des cris autant que j'en avois fait, et il me sembloit que sa voix ne m'étoit pas inconnue. Nous n'avions pas avancé cinquante pas dans le bois, que celui que je vous ai dit paroître le maître des autres, s'approcha de l'homme qui me tenoit, et lui dit parlant de moi, fais mettre pied à terre à cette crieuse. Il fut obéï, ils me laissérent, se dérobérent à ma vue, et je me trouvai seule et à pied. L'effroi que j'eus de me voir seule, eût été capable de me faire mourir, si monsieur qui m'a conduite ici, et qui nous suivoit de loin, comme il vous l'a dit, ne m'eût trouvée. Vous savez tout le reste. Mais, continua-t-elle, adressant la parole à Destin, je crois devoir vous dire que la demoiselle qu'ils m'ont ainsi préférée, ressemble à votre sœur ma compagne, qu'elle a le même son de voix, et que je ne sai qu'en

croire; car l'homme qui étoit avec elle, ressemble au valet que vous avez pris depuis que Léandre vous a quitté; et je ne puis m'ôter de l'esprit que ce ne soit lui-même. Que me dites-vous là, dit alors Destin fort inquiet? Ce que je pense, lui répondit Angélique. On peut, continua-t-elle, se tromper à la ressemblance des personnes, mais j'ai grand'peur de ne m'être pas trompée. J'en ai grand'peur aussi, repartit Destin le visage tout changé, et je crois avoir un ennemi dans la province de qui je dois tout craindre. Mais qui auroit mis à l'entrée de ce bois ma sœur, que Ragotin quitta hier au Mans? Je vais prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence; et je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai à faire, selon les nouvelles qu'il m'apprendra. Comme il achevoit ces paroles, il s'entendit appeller dans la rue: il regarda par la fenêtre, et vit monsieur de la Garouffiére, qui étoit revenu de sa visite, et qui lui dit qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Il l'alla trouver, et laissa Léandre et Angélique ensemble, qui eurent ainsi la liberté de se caresser après une fâcheuse absence, et de se faire part des sentimens qu'ils avoient eus l'un pour l'autre. Je crois qu'il y eût eu bien du plaisir à les entendre, mais il vaut mieux pour eux que leur entrevue ait été secrette. Cependant Destin demandoit à la Garouffiére ce qu'il désiroit de lui. Connoissez-vous un gentilhomme nommé Verville? Est-il de vos amis, lui dit la Garouffiére? C'est la personne du monde à qui je suis le plus obligé, et que j'honore le plus, et je crois n'en être pas haï, dit Destin. Je le crois, repartit la Garouffiére; je l'ai vu aujourd'hui chez le gentilhomme que j'étois allé voir. En dînant on a parlé de vous, et Verville depuis n'a pu parler d'autre chose; il m'a fait cent questions à votre sujet,

sur lesquelles je n'ai pu le satisfaire ; et sans la parole que je lui ai donnée que je vous envetrois le trouver (ce qu'il ne doute point que vous ne fassiez) il seroit venu ici quoiqu'il ait des affaires où il est. Destin le remercia des bonnes nouvelles qu'il lui apprenoit ; et s'étant informé du lieu où il trouveroit Verville, il se résolut d'y aller, espérant d'apprendre de lui des nouvelles de son ennemi Saldagne, qu'il ne doutoit point être l'auteur de l'enlévement d'Angélique, et qu'il n'eût aussi entre ses mains sa chére l'Etoile, s'il étoit vrai que ce fût elle qu'Angélique pensoit avoir reconnue. Il pria ses camarades de retourner au Mans, réjouir la Caverne des nouvelles de sa fille retrouvée, et leur fit promettre de lui renvoyer un homme exprès, ou que quelqu'un d'eux reviendroit lui-même lui dire en quel état seroit mademoiselle de l'Etoile. Il s'informa de la Garouffiére, du chemin qu'il devoit prendre, et du nom du bourg où il devoit trouver Verville. Il fit promettre au curé que sa sœur auroit soin d'Angélique, jusqu'à ce qu'on la vint querir du Mans ; prit le cheval de Léandre, et arriva vers le soir dans le bourg qu'il cherchoit. Il ne jugea pas à propos d'aller chercher lui-même Verville, de peur que Saldagne qu'il croyoit dans le pays, ne se rencontrât avec lui quand il l'aborderoit. Il descendit donc dans une méchante hôtellerie, d'où il envoya un petit garçon dire à monsieur de Verville, que le gentilhomme qu'il avoit souhaité de voir, le demandoit. Verville le vint trouver, se jetta à son col, et le tint longtems embrassé, sans lui pouvoir parler, de trop de tendresse. Laissons-les s'entre-caresser, comme deux personnes qui s'aiment beaucoup, et qui se rencontrent, après avoir cru qu'elles ne se verroient jamais, et passons au chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Qui divertira peut-être aussi peu que le précédent.

VERVILLE et Destin se rendirent compte de tout ce qu'ils ignoroient des affaires de l'un et de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de son frére Saint Far, et de la vertu de sa femme à la souffrir. Il exagéra la félicité dont il jouissoit en possédant la sienne, et lui apprit des nouvelles du baron d'Arques et de monsieur de Saint-Sauveur. Destin lui conta toutes ses avantures sans lui rien cacher; et Verville lui avoua que Saldagne étoit dans le pays, toujours un fort mal-honnête homme, et fort dangereux; et il lui promit, si mademoiselle de l'Etoile étoit entre ses mains, de faire son possible pour le découvrir, et de servir Destin et de sa personne, et de tous ses amis, en tout ce qu'il en auroit affaire pour la délivrer. Il n'a point d'autre retraite dans le pays, lui dit Verville, que chez mon pére, et chez je ne sai quel gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui, et qui n'est pas maître en sa maison, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir, s'il demeure dans la province; mon pére et nous le souffrons à cause de l'alliance. Saint-Far ne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entre eux. Je suis donc d'avis que vous veniez demain avec moi : je sai où je vous mettrai, vous n'y serez vu que de ceux que vous voudrez voir; et cependant je ferai observer Saldagne, et on l'éclairera de si près, qu'il ne fera rien que nous ne le sachions. Destin trouva beaucoup de raison dans le conseil que lui donnoit son

ami, et résolut de le suivre. Verville retourna souper avec le seigneur du bourg, vieil homme son parent, et dont il pensoit hériter; et Destin mangea ce qu'il trouva dans son hôtellerie, et se coucha de bonne-heure pour ne pas faire attendre Verville, qui faisoit état de partir de grand matin pour retourner chez son pére. Ils partirent à l'heure arrêtée, et durant trois lieues qu'ils firent ensemble, s'entre-apprirent plusieurs particularités qu'ils n'avoient pas eu le tems de se dire. Verville mit Destin chez un valet qu'il avoit marié dans le bourg, et qui y avoit une petite maison fort commode, à cinq cent pas du château du baron d'Arques. Il donna ordre qu'il y fût secrettement, et lui promit de le revenir trouver bientôt. Il n'y avoit pas plus de deux heures que Verville l'avoit quitté quand il le vint retrouver, et lui dit en l'abordant qu'il avoit bien des choses à lui dire. Destin pâlit, et s'affligea par avance, et Verville par avance lui fit espérer un reméde au malheur qu'il alloit lui apprendre. En mettant pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Saldagne que l'on portoit à quatre dans une chambre basse; son cheval s'est abattu sous lui à une lieue d'ici, et l'a tout brisé. Il m'a dit qu'il avoit à me parler, et m'a prié de le venir trouver dans sa chambre, aussitôt qu'un chirurgien qui étoit présent, auroit vu sa jambe qui est fort foulée de sa chûte. Lorsque nous avons été seuls : il faut, m'a-t-il dit, que je vous révéle toujours mes fautes; que vous soyez le moins indulgent de mes censeurs, et que votre sagesse fasse toujours peur à ma folie. Ensuite de cela, il m'a avoué qu'il avoit enlevé une comédienne, dont il avoit été toute sa vie amoureux, et qu'il me conteroit des particularités de cet enlévement qui me surprendroient. Il m'a dit que ce gentilhomme que je vous ai dit être de ses amis,

n'avoit pu lui trouver de retraite en toute la province, et avoit été obligé de le quitter, et d'amener avec lui des hommes qu'il lui avoit fournis pour le servir dans son entreprise, à cause qu'un de ses fréres qui se mêloit de faire des convois de faux sel, étoit guetté par les archers des gabelles, et avoit besoin de ses amis pour se mettre à couvert. Tellement, m'a t-il dit, que n'osant paroître dans la moindre ville, à cause que mon affaire a fait grand bruit, je suis venu ici avec ma proie. J'ai prié ma sœur votre femme de la retirer dans son appartement, loin de la vue du baron d'Arques, dont je redoute la sévérité; et je vous conjure, puisque je ne puis la garder céans, et que je n'ai que deux valets les plus sots du monde, de me prêter le vôtre, pour la conduire avec les miens jusqu'en la terre que j'ai en Bretagne, où je me ferai porter aussi-tôt que je pourrai monter à cheval. Il m'a demandé, si je ne lui pourrois point donner quelques hommes outre mon valet; car tout étourdi qu'il est, il voit bien qu'il est bien difficile à trois hommes de mener loin une fille enlevée, sans son consentement. Pour moi, je lui ai fait la chose fort aisée, ce qu'il a cru bientôt, comme les foux espérent facilement. Ses valets ne vous connoissent point, le mien est fort habile, et m'est fort fidéle. Je lui ferai dire à Saldagne, qu'il aura avec lui un homme de résolution de ses amis; ce sera vous : votre maîtresse en sera avertie, et cette nuit, qu'ils font état de faire grande traite à la clarté de la lune, elle se feindra malade au premier village; il faudra s'y arrêter. Mon valet tâchera d'enivrer les hommes de Saldagne, ce qui est fort aisé : il vous y facilitera les moyens de vous sauver avec la demoiselle, et faisant accroire aux deux ivrognes que vous êtes déjà allé après, il les menera par un chemin contraire au vôtre.

Destin trouva beaucoup de vraisemblance dans ce que lui proposa Verville, dont le valet, qu'il avoit envoyé querir, entra à l'heure-même dans la chambre. Ils concertérent ensemble ce qu'ils avoient à faire. Verville fut enfermé le reste du jour avec Destin; ayant peine à le quitter après une si longue absence, qui peut-être devoit être bientôt suivie d'une autre plus longue encore. Il est vrai que Destin espéra voir Verville à Bourbon, où il devoit aller, et où Destin lui promit de faire aller sa troupe. La nuit vint; Destin se trouva au lieu assigné avec le valet de Verville; les deux valets de Saldagne n'y manquérent pas, et Verville lui-même leur mit entre les mains mademoiselle de l'Etoile. Figurez-vous la joie de deux jeunes amans, qui s'aimoient autant qu'on peut s'aimer, et la violence qu'ils se firent à ne se parler point. A demi-lieue de-là, la l'Etoile commença à se plaindre : on l'exhorta à avoir courage jusqu'à un bourg distant de deux lieues, où on lui fit espérer qu'elle se reposeroit. Elle feignoit que son mal augmentoit toujours; le valet de Verville et Destin, en faisant fort les empêchés, pour préparer les valets de Saldagne à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât si près du lieu d'où ils étoient partis. Enfin, on arriva dans le bourg, et on demanda à loger dans l'hôtellerie, qui heureusement se trouva pleine d'hôtes et de buveurs. Mademoiselle de l'Etoile fit encore mieux la malade à la chandelle, qu'elle ne l'avoit fait dans l'obscurité; elle se coucha toute habillée, et pria qu'on la laissât reposer seulement une heure; et dit qu'après cela elle croyoit pouvoir monter à cheval. Les valets de Saldagne, francs ivrognes, laissérent tout faire au valet de Verville, qui étoit chargé des ordres de leur maitre, et s'attachérent bientôt à quatre ou cinq paysans aussi grands

ivrognes qu'eux. Tous se mirent à boire, sans songer au reste du monde. Le valet de Verville de tems en tems buvoit un coup avec eux, pour les mettre en train; et sous prétexte d'aller voir comment se portoit la malade, pour partir le plutôt qu'elle le pourroit, il l'alla faire remonter à cheval, et Destin aussi, qu'il informa du chemin qu'il devoit prendre. Il retourna à ses buveurs, leur dit qu'il avoit trouvé leur demoiselle endormie, et que c'étoit signe qu'elle seroit bientôt en état de monter à cheval. Il leur dit aussi que Destin s'étoit jetté sur un lit; puis il se mit à boire, et à porter des santés aux deux valets de Saldagne, qui avoient déjà la leur fort endommagée. Ils burent avec excès, s'enivrérent de meme, et ne pûrent jamais se lever de table. On les porta dans une grange, car ils eussent gâté les lits où on les eût couchés. Le valet de Verville contrefit l'ivrogne; et ayant dormi jusqu'au jour, réveilla brusquement les valets de Saldagne, leur disant d'un visage fort affligé, que leur demoiselle s'étoit sauvée; qu'il avoit fait partir après son camarade, et qu'il falloit monter à cheval, et se séparer, pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur disoit, et je crois que leur ivresse dura plus de huit jours. Comme toute l'hôtellerie s'étoit enivrée cette nuit là jusqu'à l'hôtesse et aux servantes, on ne songea pas seulement à s'informer ce qu'étoient devenus Destin et sa demoiselle; et je crois même que l'on ne se souvint non plus d'eux que si on ne les avoit jamais vus. Pendant que tant de gens cuvent leur vin, que le valet de Verville fait l'inquiet, et presse les valets de Saldagne de partir, et que ces deux ivrognes ne s'en hâtent pas davantage, Destin gagne pays avec sa chére mademoiselle de l'Etoile, ravi de joie de l'avoir retrouvée, et ne doutant point que

le

le valet de Verville n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au sien. La lune étoit alors fort claire, et ils étoient dans un grand chemin aisé à suivre, et qui les conduisoit à un village, où nous les allons faire arriver dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

Méchante action du sieur de la Rappiniére.

DESTIN avoit grande impatience de savoir de sa chére l'Etoile par quelle aventure elle s'étoit trouvée dans le bois où Saldagne l'avoit prise, mais il avoit encore plus grand'peur d'être suivi. Il ne songea donc qu'à piquer sa bête, qui n'étoit pas fort bonne, et à presser de la voix et d'une houssine qu'il rompit à un arbre, le cheval de la l'Etoile, lequel étoit une puissante haquenée. Enfin les deux jeunes amans se rassurérent, et s'étant dit quelques tendresses (car il y avoit lieu d'en dire après ce qui venoit d'arriver; et pour moi je n'en doute point, quoique je n'en sache rien de particulier). Après donc s'être bien attendri le cœur l'un et l'autre, la l'Etoile fit savoir à Destin tous les bons offices qu'elle avoit rendus à la Caverne, et je crains bien, lui dit-elle, que son affliction ne la rende malade; car je n'en vis jamais une pareille. Pour moi, mon cher frére, vous pouvez bien penser que j'eus autant besoin de consolation qu'elle, depuis que votre valet m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les ravisseurs d'Angélique, et que vous en aviez été fort blessé. Moi blessé, interrompit Destin, je ne l'ai point été, ni en danger de l'être, et je ne

vous ai point envoyé de cheval ; il y a quelque mystére ici que je ne comprends point. Je me suis aussi étonné tantôt de ce que vous m'avez si souvent demandé comment je me portois, et si je n'étois point incommodé d'aller si vîte. Vous me réjouissez et m'affligez tout ensemble, lui dit la l'Etoile : vos blessures m'avoient donné une terrible inquiétude, et ce que vous venez de me dire, me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis, pour quelque mauvais dessein qu'on a contre nous. Il a plutôt été gagné par quelqu'un qui est trop de nos amis, lui dit Destin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne, mais ce ne peut être lui qui ait fait agir mon traître de valet, puisque je sai qu'il l'a battu quand il vous a trouvée. Et comment le savez-vous, lui demanda la l'Etoile, car je ne me souviens pas de vous en avoir rien dit ? Vous le saurez aussi-tôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du Mans. Je ne puis vous en apprendre autre chose que ce que je viens de vous dire, reprit la l'Etoile. Le jour d'après que nous fûmes revenus au Mans, la Caverne et moi, votre valet m'amena un cheval de votre part, et me dit faisant fort l'affligé, que vous aviez été blessé par les ravisseurs d'Angélique, et que vous me pryiez de vous aller trouver. Je montai à cheval dès l'heure même, quoiqu'il fût bien tard ; je couchai à cinq lieues du Mans, dans un lieu dont je ne sai pas le nom ; et le lendemain, à l'entrée d'un bois, je me trouvai arrêtée par des personnes que je ne connoissois point. Je vis battre votre valet, et j'en fus fort touchée. Je vis jetter fort rudement une femme de dessus un cheval, et je reconnus que c'étoit ma compagne ; mais le pitoyable état où je me trouvois, et l'inquiétude que j'avois pour vous, m'empêchérent de songer davantage à elle. On me

mit en sa place, et on marcha jusqu'au soir, après avoir fait beaucoup de chemin, le plus souvent au travers des champs. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'un gentilhomme, où je remarquai qu'on ne nous voulut pas recevoir. Ce fut-là que je reconnus Saldagne, et sa vue acheva de me désespérer. Nous marchâmes encore long-tems, et enfin on me fit entrer comme en cachette dans la maison d'où vous m'avez heureusement tirée. La l'Etoile achevoit la rélation de ses aventures, quand le jour commença de paroître. Ils se trouvérent alors dans le grand chemin du Mans, et pressérent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avoient fait encore, pour gagner un bourg qu'ils voyoient devant eux. Destin souhaitoit ardemment d'attraper son valet, pour découvrir de quel ennemi, outre le méchant Saldagne, ils avoient à se garder dans le pays : mais il n'y avoit pas grande apparence, qu'après le mauvais tour qu'il lui avoit fait, il se remît en lieu où il le pût trouver. Il apprenoit à sa chére l'Etoile tout ce qu'il savoit de sa compagne Angélique, quand un homme étendu de son long auprès d'une haie, fit si grand'peur à leurs chevaux, que celui de Destin se déroba presque de dessous lui, et celui de mademoiselle de l'Etoile la jetta par terre. Destin effrayé de sa chûte, l'alla relever aussi vîte que le lui put permettre son cheval, qui reculoit toujours, ronflant, soufflant, et bronchant, comme un cheval effarouché qu'il étoit. La demoiselle n'étoit pas blessée ; les chevaux se rassurérent, et Destin alla voir si l'homme gisant étoit mort, ou endormi. On peut dire qu'il étoit l'un et l'autre, puisqu'il étoit si ivre, que quoiqu'il ronflât bien fort (marque assurée qu'il étoit en vie) Destin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin, à force d'être tiraillé, il ouvrit les yeux, et se découvrit à Destin

pour être son même valet qu'il avoit si grande envie de trouver. Le coquin, tout ivre qu'il étoit, reconnut bientôt son maître, et se troubla si fort en le voyant, que Destin ne douta plus de la trahison qu'il lui avoit faite, et dont il ne l'avoit encore que soupçonné. Il lui demanda pourquoi il avoit dit à mademoiselle de l'Etoile qu'il étoit blessé; pourquoi il l'avoit fait sortir du Mans; où il l'avoit voulu mener; qui lui avoit donné un cheval: mais il n'en put tirer la moindre parole, soit qu'il fût trop ivre, ou qu'il le contrefît plus qu'il ne l'étoit. Destin se mit en colére; lui donna quelques coups de plat d'épée; et lui ayant lié les mains du licou de son cheval, se servit de celui de mademoiselle de l'Etoile pour mener en lesse le criminel. Il coupa une branche d'arbre, dont il se fit un gros bâton de taille, pour s'en servir en tems et lieu, quand son valet refuseroit de marcher de bonne grace. Il aida sa demoiselle à monter à cheval; il monta sur le sien, et continua son chemin, son prisonnier à son côté, en guise de limier. Le bourg qu'avoit vu Destin, étoit le même d'où il étoit parti deux jours avant, et où il avoit laissé monsieur de la Garouffiére, et sa compagnie, qui y étoit encore; à cause que madame Bouvillon avoit été malade d'un furieux *colera morbus*. Quand Destin y arriva, il n'y trouva plus la Rancune; l'Olive et Ragotin, qui étoient retournés au Mans. Pour Léandre, il ne quitta point sa chére Angélique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut mademoiselle de l'Etoile. On peut aisément se figurer les caresses que se devoient faire deux filles qui s'aimoient beaucoup, et même après les dangers où elles s'étoient trouvées. Destin informa monsieur de la Garouffiére du succès de son voyage; et après l'avoir entretenu quelque tems en particulier, on fit entrer dans une chambre

de l'hôtellerie le valet de Destin. Là il fut interrogé de nouveau ; et sur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fusil pour lui faire serrer les pouces. A l'aspect de la machine il se mit à genoux, pleura bien fort, demanda pardon à son maître, et lui avoua que la Rappiniére lui avoit fait faire tout ce qu'il avoit fait, et lui avoit promis en récompense de le prendre à son service. On sut aussi de lui que la Rappiniére étoit dans une maison à deux lieues delà, qu'il avoit usurpé sur une pauvre veuve. Destin parla encore en particulier à monsieur de la Garouffiére, qui envoya en même-tems un laquais dire à la Rappiniére qu'il le vînt trouver pour une affaire de conséquence. Ce conseiller de Rennes avoit grand pouvoir sur ce prévôt du Mans. Il l'avoit empêché d'être roué en Bretagne, et l'avoit toujours protégé dans toutes les affaires criminelles qu'il avoit eues. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un grand scélérat, mais la femme de la Rappiniére étoit un peu sa parente. Le laquais qu'on avoit envoyé à la Rappiniére, le trouva prêt à monter à cheval pour aller au Mans. Aussi-tôt qu'il eut appris que monsieur de la Garouffiére le demandoit, il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouffiére qui prétendoit fort au bel esprit, s'étoit fait apporter un porte-feuille, d'où il tira des vers de toutes les façons, tant bons que mauvais. Il les lut à Destin; et ensuite une historiette, qu'il avoit traduite de l'Espagnol, que vous allez lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Le juge de sa propre cause.

CE fut en Afrique, entre des rochers voisins de la mer, et qui ne sont éloignées de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du roi de Maroc, se trouva seul dans la nuit, après s'être égaré à la chasse. Le ciel étoit sans le moindre nuage ; la mer étoit calme, et la lune et les étoiles la rendoient toute brillante ; enfin, il faisoit une de ces belles nuits des pays chauds, qui sont plus agréables que les plus beaux jours de nos régions froides. Le prince Maure galoppant le long du rivage, se divertissoit à regarder la lune et les étoiles, qui paroissoient sur la surface de la mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percérent ses oreilles, et lui donnérent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où il croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y poussa son cheval, qui sera si l'on veut un barbe, et trouva entre des rochers une femme qui se défendoit autant que ses forces le pouvoient permettre, contre un homme qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchoit de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune prince empêcha ceux qui faisoient cette violence, de la continuer, et donna quelque relâche à celle qu'ils traitoient si mal. Mulei lui demanda ce qu'elle avoit à crier, et aux autres ce qu'ils lui vouloient faire : mais au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimeterre à la main, et lui en porta un coup, qui l'eût dangéreusement blessé, s'il ne l'eût évité par la vîtesse de son cheval. Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer

au prince de Fez ? Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure, mais c'est à cause que tu es mon prince, et que tu peux me punir, qu'il faut que je t'ôte la vie, ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei, avec tant de furie, que le prince, tout vaillant qu'il étoit, fut réduit à songer moins à attaquer qu'à se défendre d'un si dangereux ennemi. Les deux femmes cependant en étoient aux mains; et celle qui un moment auparavant se croyoit perdue, empêchoit l'autre de s'enfuir, comme si elle n'eût point douté que son défenseur n'emportât la victoire. Le désespoir augmente le courage et en donne quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du prince fût incomparablement plus grande que celle de son ennemi, et fût soutenue d'une vigueur et d'une adresse qui n'étoient pas communes, la punition que méritoit le crime du Maure, lui fit tout hazarder, et lui donna tant de courage et de force, que la victoire demeura long-tems douteuse entre le prince et lui. Mais le ciel qui protége d'ordinaire ceux qu'il éléve au-dessus des autres, fit heureusement passer les gens du prince assez près de-là, pour entendre le bruit des combattans, et les cris des deux femmes. Ils y coururent, et reconnurent leur maître dans le tems qu'ayant choqué celui qu'ils virent les armes à la main contre lui, il l'avoit porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le réservant à une punition exemplaire. Il défendit à ses gens de lui faire autre chose que de l'attacher à la queue d'un cheval, de façon qu'il ne pût rien entreprendre contre soi-même ni contre les autres. Deux cavaliers portérent les deux femmes en croupe; et dans cet équipage Mulei et sa troupe arrivérent à Fez, à l'heure que le jour commençoit de paroître. Ce jeune prince commandoit dans Fez

aussi absolument que s'il en eût déjà été roi. Il fit venir devant lui le Maure, qui s'appelloit Amet, et qui étoit fils d'un des plus riches habitans de Fez. Les deux femmes ne furent connues de personne, à cause que les Maures (les plus jaloux de tous les hommes) ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes et leurs esclaves. La femme que le prince avoit secourue, le surprit, et toute sa cour aussi, par sa beauté, qui étoit plus grande que quelque autre qui fut en Afrique, et par un air majestueux, que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirérent un méchant habit d'esclave. L'autre femme étoit vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité, et pouvoit passer pour belle, quoiqu'elle le fût moins que l'autre : mais quand elle auroit pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisoit paroître sur son visage, diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau, que celui de la premiere recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisoit éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, et tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser lui-même son crime, s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je sai bien ceux qu'on me prépare et que j'ai mérités, répondit-il fiérement ; et s'il y avoit quelque avantage pour moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourmens qui me le fissent faire : mais je ne puis éviter la mort, puisque j'ai voulu te la donner ; et je veux bien que tu saches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué, me tourmente plus que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles, ajoûta-t-il, ont été mes esclaves : l'une a su prendre un bon parti, et s'accommoder à la fortune, se mariant à mon frére Zaïde : l'autre

n'a jamais voulu changer de religion, ni me savoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on lui pût faire. Mulei le fit jetter dans un cachot, chargé de fers; la renegate, femme de Zaïde, fut mise dans une prison séparée, et la belle esclave fut conduite chez un Maure nommé Zuléma, homme de condition, Espagnol d'origine, et qui avoit abandonné l'Espagne pour n'avoir pu se résoudre à se faire chrétien. Il étoit de l'illustre maison de Zégris, autrefois si renommée dans Grenade; et sa femme Zoraïde qui étoit de la même maison, avoit la réputation d'être la plus belle femme de Fez, et aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave chrétienne, comme de son esprit, dès les premiéres conversations qu'elle eut avec elle. Si cette belle chrétienne eût été capable de consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde: mais comme si elle eût évité tout ce qui pouvoit soulager sa douleur, elle ne se plaisoit qu'à être seule, pour pouvoir s'affliger davantage; et quand elle étoit avec Zoraïde, elle se faisoit une extrême violence pour retenir devant elle ses soupirs et ses larmes. Le prince Mulei avoit une extrême envie d'apprendre ses avantures. Il l'avoit fait connoître à Zuléma; et comme il ne lui cachoit rien, il lui avoit aussi avoué qu'il se sentoit porté à aimer la belle chrétienne, et qu'il le lui auroit déjà fait savoir, si la grande affliction qu'elle faisoit paroître, ne lui eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne, qui tout éloigné qu'il eût été, eût pu l'empêcher d'être heureux, même dans un pays où il étoit absolu. Zuléma donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la chrétienne les particularités de sa vie, et par quel accident elle étoit devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avoit au-

tant d'envie que le prince, et n'eut pas grand'peine à y faire résoudre l'esclave Espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui lui donnoit tant de marques d'amitié et de tendresse. Elle dit à Zoraïde, qu'elle contenteroit sa curiosité quand elle voudroit; mais que n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignoit de lui faire un récit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le sera pas, lui répondit Zoraïde, par l'attention que j'aurai à l'écouter; et par la part que j'y prendrai, vous connoîtrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous aime plus que moi. Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne différer pas plus long-tems à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandoit. Elles étoient seules, et la belle esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisoit répandre, elle en commença le récit comme vous l'allez lire. Je m'appelle Sophie; je suis Espagnole, né à Valence, et élevée avec tout le soin que des personnes riches et de qualité, comme étoient mon pére et ma mére, devoient avoir d'une fille qui étoit le premier fruit de leur mariage, et qui dès son bas-âge paroissoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frére plus jeune que moi d'une année : il étoit aimable autant qu'on le pouvoit être : il m'aima autant que je l'aimai, et notre amitié mutuelle alla jusqu'au point, que lorsque nous n'étions pas ensemble, on remarquoit sur nos visages une tristesse et une inquiétude, que les plus agréables divertissemens des personnes de notre âge ne pouvoient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer : nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfans de bonne maison de l'un et de l'autre sexe : et ainsi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde, je n'é-

tois pas moins adroite que lui dans tous les exercices violens d'un cavalier, et qu'il réussissoit également bien dans tout ce que les filles de condition savent le mieux. Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un gentilhomme des amis de mon pére, que ses enfans fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parens, qui y consentirent, et le voisinage des maisons facilita le dessein des uns et des autres. Ce gentilhomme égaloit mon pére en biens, et ne lui cédoit pas en noblesse. Il n'avoit aussi qu'un fils et qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frére et de moi; et l'on ne doutoit point dans Valence que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Dom-Carlos et Lucie (c'étoit le nom du frére et de la sœur) étoient également aimables: mon frére aimoit Lucie, et en étoit aimé; Dom-Carlos m'aimoit et je l'aimois aussi. Nos parens le savoient bien, et loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas différé de nous marier ensemble, si nous eussions été moins jeunes. Mais l'état heureux de nos innocentes amours fut troublé par la mort de mon aimable frére; une fiévre violente l'emporta en huit jours, et ce fut-là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée, qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre religieuse. J'en fus malade à la mort, et Dom-Carlos le fut assez pour faire craindre à son pére de se voir sans enfans, tant la perte de mon frére qu'il aimoit, le péril où j'étois, et la résolution de sa sœur, lui furent sensibles. Enfin, la jeunesse nous guérit, et le tems modéra notre affliction. Le pére de Dom-Carlos mourut à quelque tems de-là, et laissa son fils fort riche et sans dettes, Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique: les galanteries qu'il inventa pour me plaire, flat-

térent ma vanité, rendirent son amour publique, et augmentérent la mienne. Dom-Carlos étoit souvent aux pieds de mes parens, pour les conjurer de ne différer pas davantage de le rendre heureux, en lui donnant leur fille. Il continuoit cependant ses depenses et ses galanteries : mon pére eut peur que son bien n'en diminuât à la fin, et c'est ce qui le fit résoudre à me marier avec lui. Il fit donc espérer à Dom-Carlos qu'il seroit bientôt son gendre, et Dom-Carlos m'en fit paroître une joie si extraordinaire, qu'elle eût pu me persuader qu'il m'aimoit plus que sa vie, quand je n'en aurois pas été aussi assurée que je l'étois. Il me donna le bal, et toute la ville en fut priée. Pour son malheur et pour le mien il s'y trouva un comte Napolitain que des affaires d'importance avoient amené en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moi, et pour me demander en mariage à mon pére, après avoir éte informé du rang qu'il tenoit dans le royaume de Valence. Mon pére se laissa éblouir au bien et à la qualité de cet étranger : il lui promit tout ce qu'il lui demanda, et dès le jour même il déclara à Dom-Carlos qu'il n'avoit plus rien à prétendre à sa fille; me défendit de recevoir ses visites, et me commanda en même-tems de considérer le comte Italien, comme un homme qui devoit m'épouser au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je dissimulai mon déplaisir devant mon pére : mais quand je fus seule, Dom-Carlos se présenta à mon souvenir, comme le plus aimable homme du monde. Je fis réfléxion sur tout ce que le comte Italien avoit de désagréable; je conçus une furieuse aversion pour lui, et je sentis que j'aimois Dom-Carlos plus que je n'eusse jamais cru l'aimer, et qu'il m'étoit également impossible

de vivre sans lui, et d'être heureuse avec son rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'étoit un foible reméde pour un mal comme le mien. Dom-Carlos entra là-dessus dans ma chambre, sans m'en demander la permission, comme il avoit accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, et il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame, jusqu'à ce qu'il eût reconnu les véritables sentimens de la mienne. Il se jetta à mes pieds; et me prenant les mains, qu'il mouilla de ses larmes, Sophie, me dit-il, je vous perds donc, et un étranger, qui à-peine vous est connu, sera plus heureux que moi, parce qu'il est plus riche? Il vous possédera, Sophie, et vous y consentez, vous que j'ai tant aimée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez, et qui m'étiez promise par un pére, mais, hélas! un pére injuste, un pére intéressé, et qui m'a manqué de parole? Si vous étiez, continua-t-il, un bien qui se pût mettre à prix, ma seule fidélité pourroit vous acquérir, et c'est par elle que vous serez encore à moi plutôt qu'à personne au monde, si vous vous souveniez de celle que vous m'avez promise. Mais, s'écria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu assez de courage pour élever ses desirs jusqu'à vous, n'en ait pas assez pour se venger de celui que vous lui préférez; et trouverez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu, entreprenne tout? Ah! si vous voulez que je périsse seul, il vivra ce rival heureux, puisqu'il a pu vous plaire, et que vous le protégez; mais Dom-Carlos qui vous est odieux, et que vous avez abandonné à son désespoir, mourra d'une mort assez cruelle, pour assouvir la haine que vous avez pour lui. Dom-Carlos, lui répondis-je, vous joignez-vous à

un pére injuste, et à un homme que je ne puis aimer; pour me persécuter; et m'imputez-vous comme un crime particulier, un malheur qui nous est commun? Plaignez-moi au lieu de m'accuser, et songez aux moyens de me conserver pour vous, plutôt que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus justes, et vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée, puisque vous ne m'avez jamais assez connue. Mais nous n'avons point de tems à perdre en paroles inutiles. Je vous suiverai par-tout où vous me ménerez; je vous permets de tout entreprendre, et vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous. Dom-Carlos fut si consolé de mes paroles, que sa joie le transporta aussi fort qu'avoit fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyoit qu'on lui faisoit; et m'ayant fait comprendre qu'à moins de me laisser enlever, il m'étoit impossible de n'obéïr pas à mon pére, je consentis à tout ce qu'il me proposa, et lui promis que la nuit du jour suivant je me tiendrois prête à le suivre par-tout où il voudroit me mener. Tout est facile à un amant. Dom-Carlos en un jour donna ordre à ses affaires, fit provision d'argent, et d'une barque de Barcelone, qui devoit se mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris sur moi toutes mes pierreries, et tout ce que je pus ramasser d'argent; et pour une jeune personne, j'avois su si bien dissimuler le dessein que j'avois, que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée, et je sortis la nuit par la porte d'un jardin, où je trouvai Claudio, page qui étoit cher à Carlos, parce qu'il chantoit aussi bien qu'il avoit la voix belle, et faisoit paroître dans sa maniére de parler, et dans toutes ses actions, plus d'esprit, de bon-

sens, et de politesse, que l'âge et la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son maître l'avoit envoyé au devant de moi, pour me conduire où l'attendoit une barque, et qu'il n'avoit pu me venir prendre lui-même, pour des raisons que je saurois de lui. Un esclave de Dom-Carlos qui m'étoit fort connu, vint nous joindre. Nous sortîmes de la ville sans peine par le bon ordre qu'on y avait donné, et nous ne marchâmes pas long-tems sans voir un vaisseau à la rade, et une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher Dom-Carlos viendroit bientôt, et que je n'avois cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe, et plusieurs hommes que j'avois vu sur le rivage, et que j'avois pris pour des matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en défendre, et faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit déjà l'absence de Dom-Carlos. Je le demandai à l'esclave, qui me dit fiérement qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moi. Dans le même tems j'entendis Claudio criant les hauts cris, et qui disoit en pleurant à l'esclave : Traître Amet ! est-ce-là ce que tu m'avois promis, de m'ôter une rivale, et de me laisser avec mon amant ? Imprudente Claudia ! lui répondit l'esclave, est-on obligé de tenir sa parole à un traître ; et ai-je dû espérer qu'une personne qui manque de fidélité à son maître, m'en gardât assez pour n'avertir pas les gardes de la côte de courir après moi, et de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même ? Ces paroles dites à une femme que je croyois un homme, et dans lesquelles je ne pouvois rien comprendre, me causérent un si furieux déplaisir, que je tombai comme

morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pâmoison fut longue; et lorsque j'en fus revenue, je me trouvai dans une chambre du vaisseau qui étoit déjà bien avant en mer. Figurez-vous quel dût être mon désespoir, me voyant sans Dom-Carlos, et avec des ennemis de ma loi; car je reconnus que j'étois au pouvoir des Maures; que l'esclave Amet avoit toute sorte d'autorité sur eux, et que son frére Zaïde étoit le maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plutôt en état d'entendre ce qu'il me diroit, qu'il me déclara en peu de paroles, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit amoureux de moi, et que sa passion l'avoit forcé à m'enlever, et à me mener à Fez, où il ne tiendroit qu'à moi que je ne fusse aussi heureuse que je l'aurois été en Espagne, comme il ne tiendroit pas à lui que je n'eusse point à y regretter Dom-Carlos. Je me jettai sur lui, malgré la foiblesse que m'avoit laissée ma pâmoison; et avec une adresse vigoureuse, à quoi il ne s'attendoit pas, et que j'avois acquise par mon éducation, (comme je vous l'ai déjà dit) je lui tirai le cimeteire du fourreau, et j'allois me venger de sa perfidie, si son frére Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à tems pour lui sauver la vie. On me désarma facilement, car ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma résolution avoit fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit mise, et me laissa dans un désespoir tel que vous pouvez vous le figurer, après le cruel changement qui venoit d'arriver en ma fortune. Je passai la nuit à m'affliger, et le jour qui la suivit, ne donna pas le moindre relâche à mon affliction. Le tems qui adoucit souvent de pareils déplaisirs, ne fit aucun effet sur les miens; et le second jour de notre

notre navigation j'étois encore plus affligée que je ne la fus la sinistre nuit que je perdis avec ma liberté l'espérance de revoir Dom-Carlos, et d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avoit trouvée si terrible toutes les fois qu'il avoit osé paroître devant moi, qu'il ne s'y présentoit plus. On m'apportoit de tems en tems à manger, que je refusois avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vaisseau avoit passé le détroit, et n'étoit pas loin de la côte de Fez, quand Claudio entra dans ma chambre. Aussi-tôt que je le vis : méchant qui m'as trahie, lui dis-je, que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde, et pour m'ôter Dom-Carlos ? Vous en étiez trop aimée, me répondit-il ; et puisque je l'aimois aussi bien que vous, je n'ai pas fait un grand crime d'avoir voulu éloigner de lui une rivale : mais si je vous ai trahie, Amet m'a trahie aussi ; et j'en serois peut-être aussi affligée que vous, si je ne trouvois quelque consolation à n'être pas seule misérable. Explique-moi ces énigmes, lui dis-je, et m'apprends qui tu es, afin que je sache si j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. Sophie, me dit-il alors, je suis d'un même sexe que vous, et comme vous j'ai été amoureuse de Dom-Carlos. Mais si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès. Dom-Carlos vous a toujours aimée, et a toujours cru que vous l'aimiez ; et il ne m'a jamais aimée, et n'a même jamais dû croire que je dûsse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'étois. Je suis de Valence comme vous, et je ne suis point née avec si peu de noblesse et de bien, que Dom-Carlos m'ayant épousée, n'eût pu être à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se mésallient. Mais l'amour

qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, et il n'avoit des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pouvoient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma foiblesse. J'allois par-tout où je croyois le trouver, je me plaçois où il pouvoit me voir, et je faisois pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi, s'il m'eût aimée comme je l'aimois. Je disposois de mon bien et de moi-même, étant demeurée sans parens dès mon bas-âge; et l'on me proposoit souvent des partis sortables. Mais l'espérance que j'avois toujours eue d'engager enfin Dom-Carlos à m'aimer, m'avoit empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme auroit fait toute autre personne qui eût eu, comme moi, assez de qualités aimables pour n'être pas méprisée; je m'excitois à l'amour de Dom Carlos par la difficulté que je trouvois à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui pût servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux; et m'étant déguisée en homme, je me fis présenter à Dom-Carlos par un domestique qui avoit vieilli dans ma maison, et qui se disoit mon pére, pauvre gentilhomme des montagnes de Toléde. Mon visage et ma mine, qui ne déplûrent pas à votre amant, le disposérent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, quoiqu'il m'eût vue tant de fois; et il fut bientôt aussi persuadé de mon esprit, que satisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode, et de mon adresse à jouer de tous les instrumens de musique, dont les personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent point d'ordinaire en des pages; et je lui donnai tant de preuves de fidélité et de dis-

crétion, qu'il me traita bien plus en confident qu'en domestique. Vous savez mieux que personne au monde, si je m'en fais accroire dans ce que je viens de vous dire à mon avantage. Vous-même m'avez cent fois louée à Dom-Carlos en ma présence, et m'avez rendu de bons offices auprès de lui : mais j'enrageois de les devoir à une rivale; et dans le tems qu'ils me rendoient plus agréable à Dom-Carlos, ils vous rendoient plus haïssable à la malheureuse Claudia, car c'est ainsi que l'on m'appelle. Votre mariage cependant s'avançoit, et mes espérances reculoient : il fut conclu, et elles se perdirent. Le comte Italien, qui devint en ce tems-là amoureux de vous, et dont la qualité et le bien donnérent autant dans les yeux de votre pére, que sa mauvaise mine et ses défauts vous donnérent d'aversion pour lui, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vôtres; et mon ame alors se flatta de ces espérances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin, votre pére préféra l'étranger que vous n'aimiez pas, à Dom-Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendoit malheureuse, malheureux à son tour, et une rivale que je haïssois, encore plus malheureuse que moi, puisque je ne perdois rien en un homme qui n'avoit jamais été à moi; que vous perdiez Dom-Carlos, qui étoit tout à vous; et que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous étoit peut-être encore un moindre malheur, que d'avoir pour votre tyran éternel un homme que vous ne pouviez aimer. Mais, ma prospérité, ou pour mieux dire mon espérance, ne fut pas longue. J'appris de Dom-Carlos que vous vous étiez résolue à le suivre, et je fus même employée à donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avoit de vous emmener à Barcelone, et

de-là de passer en France ou en Italie. Toute la force que j'avois eue jusqu'alors à souffrir ma mauvaise fortune, m'abandonna après un coup si rude, et me surprit d'autant plus que je n'avois jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en être malade, et malade jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignois à moi-même de ma triste destinée, et que la croyance de n'être entendu de personne me faisoit parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroître devant moi le Maure Amet qui m'avoit écoutée, et qui après que le trouble où il m'avoit mise fut passé, me dit ces paroles: Je te connois, Claudia, et dès le tems que tu n'avois point encore déguisé ton sexe pour servir de page à Dom-Carlos; et si je ne t'ai jamais fait savoir que je te connusse, c'est que j'avois un dessein aussi bien que toi. Tu viens de prendre des résolutions désespérées: tu veux te découvrir à ton maître pour une jeune fille qui meurt d'amour pour lui, et qui n'espére plus d'en être aimée; et puis tu veux te tuer à ses yeux, pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pu gagner l'amour. Pauvre fille! que vas-tu faire en te tuant, que d'assurer davantage à Sophie la possession de Dom-Carlos? J'ai bien un meilleur conseil à te donner, si tu es capable de le prendre. Ote ton amant à ta rivale; le moyen en est aisé, si tu me veux croire; et quoiqu'il demande beaucoup de résolution, il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage que celle que tu as eue à t'habiller en homme, et hazarder ton honneur pour contenter ton amour. Ecoute-moi donc avec attention, continua le Maure, je vais te révéler un secret que je n'ai jamais découvert à personne; et si le dessein que je vais te proposer, ne te plaît pas, il dépendra

de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de qualité en mon pays; mon malheur me fit esclave de Dom Carlos, et la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ai dit bien des choses en peu de paroles. Tu crois ton mal sans reméde, parce que ton amant enléve sa maîtresse, et s'en va avec elle à Barcelone. C'est ton bonheur et le mien, si tu sais te servir de l'occasion. J'ai traité de ma rançon et l'ai payée. Une galiotte d'Afrique m'attend à la rade, assez près du lieu où Dom-Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exécution de son dessein. Il l'a différé d'un jour, prévenons-le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie de la part de ton maître, qu'elle se tienne prête à partir cette nuit, à l'heure que tu la viendras querir: améne-la dans mon vaisseau, je l'emmenerai en Afrique, et tu demeureras à Valence seule à posséder ton amant, qui peut-être t'auroit aimée aussi-tôt que Sophie, s'il avoit su que tu l'aimasses. A ces derniéres paroles de Claudia je fus si pressée de ma juste douleur, qu'en faisant un grand soupir je m'évanouis encore, sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia, qui se repentoit peut-être alors de m'avoir rendue malheureuse sans cesser de l'être, attirérent Amet et son frére dans la chambre du vaisseau où j'étois. On me fit tous les remédes qu'on me put faire: je revins à moi, et j'entendis Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahison qu'il nous avoit faite. Chien infidéle! lui disoit-elle, pourquoi m'as-tu conseillé de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois, si tu ne voulois pas me laisser auprès de mon amant? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher, une trahison qui me nuit autant qu'à lui? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans

ton pays, si tu es le plus traître et le plus lâche de tous les hommes ? Tais-toi, folle, lui répondit Amet; ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ai déjà dit que qui a pu trahir un maître comme toi, méritoit bien d'être trahie, et que t'emmenant avec moi j'assurois ma vie, et peut-être celle de Sophie, puisqu'elle pourroit mourir de douleur, quand elle sauroit que tu serois demeurée avec Dom-Çarlos. Le bruit que firent en même tems les matelots qui étoient prêts d'entrer dans le port de la ville de Salé, et l'artillerie du vaisseau, à laquelle répondoit celle du port, interrompirent les reproches que se faisoient Amet et Claudia, et me délivrérent pour un tems de la vue de ces deux personnes odieuses. On se débarqua, on nous couvrit le visage d'un voile à Claudia et à moi, et nous fûmes logées avec le perfide Amet chez un Maure de ses parens. Dès le jour suivant on nous fit monter dans un chariot couvert, et prendre le chemin de Fez, où si Amet y fut reçu de son pére avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée et la plus désespérée personne du monde. Pour Claudia, elle eut bientôt pris parti, renonçant au christianisme, et épousant Zaïde, frere de l'infidéle Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion, et d'épouser Amet, comme elle avoit fait Zaïde; et elle devint la plus cruelle de mes tyrans, lorsqu'après avoir envain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitemens, et de caresses, Amet et tous les siens exercérent sur moi toute la barbarie dont ils étoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis, et j'étois plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaitois, quand je com-

mençai à croire que Claudia se repentoit d'être méchante. En public elle me persécutoit apparemment avec plus d'animosité que les autres; et en particulier elle me rendoit quelquefois de bons offices, qui me la faisoient considérer comme une personne qui eût pu être vertueuse, si elle eût été élevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maison étoient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres mahométans, elle vint me trouver où j'étois, ayant le visage composé à la tristesse, et me parla en ces termes : Belle Sophie, quelque sujet que j'aye eu autrefois de vous haïr, ma haine a cessé en perdant l'espoir de posséder jamais celui qui ne m'aimoit pas assez, à cause qu'il vous aimoit trop. Je me reproche sans cesse de vous avoir rendue malheureuse, et d'avoir abandonné mon dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords seroit capable de me faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles à mon sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne, et de toute terre chrétienne, avec des infidéles, entre lesquels je sai bien qu'il est impossible que je trouve mon salut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véritable repentir par le secret que je vous confie, qui vous rend maîtresse de ma vie, et qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire. J'ai gagné cinquante esclaves chrétiens, la plupart Espagnols, et tous gens capables d'une grande entreprise. Avec l'argent que je leur ai donné secrétement, ils se sont assurés d'une barque propre à nous porter en Espagne, si Dieu favorise un si bon dessein. Il ne tiendra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous sauver si je me sauve, ou périssant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos

cruels ennemis, et de finir une vie aussi malheureuse que la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie, et tandis que nous ne pouvons être soupçonnées d'aucun dessein, délibérons sans perdre de tems sur la plus importante action de votre vie et de la mienne. Je me jettai aux pieds de Claudia, et jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la sincérité de ses paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expression, et de toutes celles de mon ame je ressentis la grace que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer, où elle me dit que des rochers tenoient notre petit vaisseau à couvert. Le jour que je croyois si fortuné arriva. Nous sortîmes heureusement et de la maison et de la ville. J'admirois la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein, et j'en bénissois Dieu sans cesse ; mais la fin de mes maux n'étoit pas si proche que je pensois. Claudia n'agissoit que par l'ordre du perfide Amet, et encore plus perfide que lui, elle ne me conduisoit dans un lieu écarté, et la nuit, que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son pére, quoique mahométan, moralement homme de bien. Je suivois innocemment celle qui me menoit perdre, et je ne pensois pas pouvoir jamais être assez reconnoissante envers elle de la liberté que j'espérois bientôt avoir par son moyen. Je ne me lassois point de l'en remercier, ni de marcher bien vîte dans des chemins rudes, environnés de rochers, où elle me disoit que ses gens l'attendoient, quand j'ouïs du bruit derriére moi, et tournant la tête, j'apperçus Amet le cimeterre à la main. Infâmes esclaves, s'écria-t-il, c'est donc ainsi que l'on se dérobe à son maître ?

Je n'eus pas le tems de lui répondre, Claudia me saisit les bras par derriére, et Amet laissant tomber son cimeterre, se joignit à la renégate, et tous deux ensemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étoient pourvus pour cet effet. Ayant plus de vigueur et d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je résistai longtems aux efforts de ces deux méchantes personnes, mais à la longue je me sentis affoiblir; et me défiant de mes forces, je n'avois presque plus recours qu'à mes cris, qui pouvoient attirer quelque passant en ce lieu solitaire: ou plutôt je n'espérois plus rien, quand le prince Mulei survint, lorsque je l'espérois le moins. Vous avez su de quelle façon il me sauva l'honneur, et je puis dire la vie, puisque je serois assurément morte de douleur, si le détestable Amet eût contenté sa brutalité. Sophie acheva ainsi le récit de ses aventures, et l'aimable Zoraïde l'exhorta à espérer de la générosité du prince les moyens de retourner en Espagne; et dès le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avoit appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Quoique tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle chrétienne ne flattât point la passion qu'il avoit pour elle, il fut pourtant bien aisé, vertueux comme il étoit, d'en avoir eu connoissance, et d'apprendre qu'elle étoit engagée d'affection en son pays, afin de n'avoir point à tenter une action blâmable par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie, et fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'étoit. Il lui fit dire par Zoraïde, qu'il l'a renverroit en Espagne, quand elle le voudroit: et depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'abstint de la voir, se défiant de sa propre vertu, et de la beauté de cette aimable personne. Elle n'étoit

pas peu empêchée à prendre ses suretés pour son retour. Le trajet étoit long jusqu'en Espagne, dont les marchands ne trafiquoient point à Fez. Et quand elle eût pu trouver un vaisseau chrétien, belle et jeune comme elle étoit, elle pouvoit trouver entre les hommes de sa loi, ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne se rencontre guére sur un vaisseau; la bonne foi n'y est guére mieux gardée qu'à la guerre; et en quelque lieu que la beauté et l'innocence se trouvent les plus foibles, l'audace des méchans se sert de son avantage, et se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme, puisque sa taille avantageuse plus que celle des autres femmes, facilitoit ce déguisement. Elle lui disoit que c'étoit l'avis de Mulei, qui ne trouvoit personne dans Fez à qui il pût la confier sûrement; et elle lui dit aussi qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienséance de son sexe, lui donnant une compagne de sa croyance, et travestie comme elle; et qu'elle seroit ainsi garantie de l'inquiétude qu'elle pourroit avoir, de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats et des matelots. Ce prince Maure avoit acheté d'un corsaire une prise qu'il avoit faite sur mer; c'étoit d'un vaisseau du gouverneur d'Oran, qui portoit la famille entiere d'un gentilhomme Espagnol, que par animosité ce gouverneur envoyoit prisonnier en Espagne. Mulei avoit su que ce chrétien étoit un des plus grands chasseurs du monde; et comme la chasse étoit la plus forte passion de ce jeune prince, il avoit voulu l'avoir pour esclave; et afin de le mieux conserver, il n'avoit point voulu le séparer de sa femme, de son fils et de sa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce prince à tirer parfaitement de l'arque-

buse sur toute sorte de gibier qui court sur terre, ou qui s'éleve dans l'air, et plusieurs chasses inconnues aux Maures. Par-là il avoit si bien mérité les bonnes graces du prince, et s'étoit rendu si nécessaire à son divertissement, qu'il n'avoit jamais voulu consentir à sa rançon, et par toutes sortes de bienfaits avoit tâché de lui faire oublier l'Espagne : mais le regret de n'être pas en sa patrie, et de n'avoir plus d'espérance d'y retourner, lui avoit causé une mélancolie, qui finit bientôt par sa mort, et sa femme n'avoit pas vécu long-tems après son mari. Mulei se sentoit des remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la lui avoient demandée, des personnes qui l'avoient méritée par leurs services; et il voulut, autant qu'il le pouvoit, réparer envers leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoit fait. La fille s'appelloit Dorothée, étoit de l'âge de Sophie, belle, et avoit de l'esprit. Son frére n'avoit pas plus de quinze ans, et s'appelloit Sanche. Mulei les choisit l'un et l'autre pour tenir compagnie à Sophie, et se servit de cette occasion pour les envoyer ensemble en Espagne. On tint l'affaire secrette. On fit faire des habits d'homme à l'Espagnole pour les deux demoiselles, et pour le petit Sanche. Mulei fit paroître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présens, qui, joints à tous ceux que son pére avoit déjà reçus de la libéralité du prince, la rendirent riche pour le reste de sa vie. Charles-Quint en ce tems-là faisoit la guerre en Afrique, et avoit assiégé la ville de Tunis. Il avoit envoyé un ambassadeur à Mulei pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité, qui avoient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie sous le nom

de Dom-Fernand, gentilhomme de qualité qui ne vouloit pas être connu par son nom véritable; et Dorothée et son frére passoient pour être de son train, l'un en qualité de gentilhomme, et l'autre de page. Sophie et Zoraïde ne purent se quitter sans regret, et il y eut bien des larmes versées de part et d'autre. Zoraïde donna à la belle chrétienne un rang de perles si riche, qu'elle ne l'eût point reçu, si cette aimable Maure, et son mari Zuléma, qui n'aimoit pas moins Sophie que faisoit sa femme, ne lui eussent fait connoître qu'elle ne pouvoit les désobliger davantage qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire savoir de tems en tems de ses nouvelles par la voie de Tanger, d'Oran, ou des autres places que l'Empereur possédoit en Afrique. L'ambassadeur chrétien s'embarqua à Salé, emmenant avec lui Sophie, qu'il faut désormais appeller Dom-Fernand. Il joignit l'armée de l'empereur, qui étoit encore devant Tunis. Notre Espagnole déguisée lui fut présentée comme un gentilhomme d'Andalousie, qui avoit été long-tems esclave du prince de Fez. Elle n'avoit pas assez de sujet d'aimer sa vie, pour craindre de la hazarder à la guerre; et voulant passer pour un cavalier, elle n'eût pu avec honneur n'aller pas souvent au combat, comme faisoient tant de vaillans hommes, dont l'armée de l'empereur étoit pleine. Elle se mit donc entre les volontaires, ne perdit pas une occasion de se signaler, et le fit avec tant d'éclat, que l'empereur ouït parler du faux Dom-Fernand. Elle fut assez heureuse pour se trouver auprès de lui, lorsque dans l'ardeur d'un combat, dont les chrétiens eurent tout le désavantage, il donna dans une embuscade de Maures, fut abandonné des siens, et environné des infidéles : et

il y a apparence qu'il eût été tué, son cheval l'ayant déjà été sous lui, si notre amazone ne l'eût remonté sur le sien; et si, secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, elle n'eût donné aux chrétiens le tems de se reconnoître, et de venir dégager ce vaillant empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense. L'empereur donna à l'inconnu Dom-Fernand une commanderie de Saint-Jacques de grand revenu, et le régiment de cavalerie d'un seigneur Espagnol, qui avoit été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité; et depuis ce tems-là il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé et plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étoient si naturelles; son visage étoit si beau, et la faisoit paroître si jeune; sa vaillance étoit si admirable dans une si grande jeunesse; et son esprit étoit si charmant, qu'il n'y avoit pas une personne de qualité, ou de commandement dans les troupes de l'empereur, qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde parlant pour elle, et plus encore ses belles actions, elle fut en peu de tems en faveur auprès de son maître. Dans ce tems-là de nouvelles troupes arrivérent d'Espagne sur les vaisseaux qui apportoient de l'argent et des munitions pour l'armée. L'empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux chefs, desquels étoit notre guerrier. Entre ces soldats nouveaux venus, elle crut avoir vu Dom-Carlos; et elle ne s'étoit pas trompée. Elle en fut inquiéte le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes, et on ne le trouva pas, parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point toute la nuit, se leva aussi-tôt que le soleil, et alla chercher elle-même ce cher amant, qui lui avoit tant fait verser

de larmes. Elle le trouva, et n'en fut point reconnue, ayant changé de taille, parce qu'elle avoit crû; et de visage, parce que le soleil d'Afrique avoit changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connoissanée, et lui demanda des nouvelles de Séville, et d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'esprit. Dom-Carlos lui dit qu'elle se méprenoit, qu'il n'avoit jamais été à Séville, et qu'il étoit de Valence. Vous ressemblez extrêmement à une personne qui m'étoit fort chére, lui dit Sophie ; et à cause de cette ressemblance je veux bien être de vos amis, si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison, lui répondit Dom Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié, vous auroit déjà acquis la mienne , si elle étoit du prix de la vôtre. Vous ressemblez à une personne que j'ai long-tems aimée, vous avez son visage et sa voix, mais vous n'êtes pas de son sexe ; et assurément, ajouta-il en faisant un grand soupir, vous n'êtes pas de son humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces derniéres paroles de Dom-Carlos, à quoi il ne prit pas garde, à cause peut-être que ses yeux, qui commençoient à se mouiller de larmes, ne pûrent voir les changemens du visage de Sophie. Elle en fut émue ; et ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria Dom-Carlos de la venir voir en sa tente, où elle alloit l'attendre, et le quitta après lui avoir appris son quartier, et qu'on l'appelloit dans l'armée *le mestre de camp Dom-Fernand*. A ce nom-là Dom-Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait assez d'honneur. Il avoit déjà su à quel point il étoit estimé de l'empereur, et que tout inconnu qu'il étoit, il partageoit la faveur de son maître avec les premiers de la cour. Il n'eut pas grand'peine à trouver son quartier

et sa tente, qui n'étoient ignorés de personne; et il en fut reçu autant bien qu'un simple cavalier pouvoit l'être d'un des principaux officiers du camp. Il reconnut encore le visage de Sophie dans celui de Dom-Fernand, en fut plus étonné qu'il ne l'avoit été; et il le fut encore davantage du son de sa voix, qui lui entroit dans l'ame, et y renouvelloit le souvenir de la personne du monde qu'il avoit le plus aimée. Sophie inconnue à son amant, le fit manger avec lui; et après le repas, ayant fait retirer ses domestiques, et donné ordre de n'être visité de personne, se fit redire encore une fois par ce cavalier qu'il étoit de Valence, et ensuite se fit conter ce qu'elle savoit aussi bien que lui de leurs aventures communes, jusqu'au jour qu'il avoit fait dessein de l'enlever. Croiriez-vous, lui dit Dom-Carlos, qu'une fille de condition qui avoit tant reçu de preuves de mon amour, et qui m'en avoit tant donné de la sienne, fût sans fidélité et sans honneur, eût l'adresse de me cacher de si grands défauts, et fût si aveuglée dans son choix, qu'elle me préféra un jeune page que j'avois, qui l'enleva un jour avant celui que j'avois choisi pour l'enlever? Mais en êtes-vous bien assuré, lui dit Sophie? Le hazard est maître de toutes choses, et prend souvent plaisir à confondre nos raisonnemens par les succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous, et est peut-être plus malheureuse que coupable. Plût à Dieu, lui répondit Dom-Carlos, que j'eusse pu douter de sa faute; toutes les pertes et les malheurs qu'elle m'a causés, ne m'auroient pas été difficiles à souffrir, et même je ne pouvois croire qu'elle me fût encore fidéle : mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio, et n'a jamais feint d'aimer le malheureux Dom-Carlos, que pour le perdre. Il parût par ce

que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guére aimée, de l'accuser ainsi sans l'entendre, et de la publier encore plus méchante que légére. Et peut-on l'être davantage, s'écria Dom-Carlos, que l'a été cette imprudente fille, lorsque pour ne faire pas soupçonner mon page de son enlévement, elle laissa dans sa chambre, la nuit même qu'elle disparut de chez son pére, une lettre qui est de la derniére malice, et qui m'a rendu trop misérable pour n'être pas demeurée dans mon souvenir ? Je veux vous la montrer, et vous faire juger par-là de quelle dissimulation cette jeune fille étoit capable.

LETTRE.

Vous n'avez pas dû me défendre d'aimer Dom-Carlos, après me l'avoir ordonné. Un mérite aussi grand que le sien, ne pouvoit que me donner beaucoup d'amour : et quand l'esprit d'une jeune personne en est prévenu, l'intérêt n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc avec celui que vous avez trouvé bon que j'aimasse dès ma jeunesse, et sans qui il me seroit aussi impossible de vivre, que de ne mourir pas mille fois le jour avec un étranger que je ne pourrois aimer, quand il seroit encore aussi riche qu'il l'est peu. Notre faute (si c'en est une) merite votre pardon. Si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus vîte que nous n'avons fui l'injuste violence que vous vouliez nous faire.

SOPHIE.

Vous pouvez vous figurer, poursuivit Dom-Carlos, l'extrême douleur que sentirent les parens de Sophie, quand ils eurent lu cette lettre. Ils espérérent que

que je serois encore avec leur fille, caché dans Valence, ou que je n'en serois pas loin. Ils tinrent leur perte secrette à tout le monde, hormis au viceroi qui étoit leur parent; et à peine le jour commençoit-il de paroître, que la justice entra dans ma chambre, et me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite, autant que j'avois sujet de l'être; et lorsqu'on m'eut demandé où étoit Sophie, je demandai aussi où elle étoit; mes parties s'en irritérent, et me firent conduire en prison avec une extrême violence. Je fus interrogé, et je ne pus rien dire pour ma défense contre la lettre de Sophie. Il paroissoit par-là que j'avois voulu l'enlever; mais il paroissoit encore plus, que mon page avoit disparu en même-tems qu'elle. Les parens de Sophie la faisoient chercher, et mes amis de leur côté faisoient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce page l'avoit emmenée. C'étoit le seul moyen de faire voir mon innocence : mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amans fugitifs, et mes ennemis m'accusérent alors de la mort de l'un et de l'autre. Enfin, l'injustice appuyée de la force, l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serois bientôt jugé, et que je le serois à mort. Je n'espérai pas que le ciel fît un miracle en ma faveur, et je voulus hazarder ma délivrance par un coup de désespoir. Je me joignis à des bandoliers prisonniers comme moi, et tous gens de résolution. Nous forçâmes les portes de notre prison; et favorisés de nos amis, nous eûmes plutôt gagné les montagnes les plus proches de Valence, que le viceroi n'en pût être averti. Nous fûmes long-tems maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie, la persécution de ses parens, tout ce que je croyois que le viceroi avoit fait d'injustice contre moi, et

enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel désespoir, que je hazardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades et moi trouvâmes de la résistance; et je m'acquis par-là une telle réputation parmi eux, qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je le fus avec tant de succès, que notre troupe devint redoutable aux royaumes d'Arragon et de Valence, et que nous eûmes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate, ajouta Dom-Carlos; mais l'honneur que vous me faites, et mon inclination, me donnent tellement à vous, que je veux bien vous faire maître de ma vie, en vous révélant des secrets si dangereux. Enfin, poursuivit-il, je me lassai d'être méchant : je me dérobai de mes camarades, qui ne s'y attendoient pas, et je pris le chemin de Barcelone, où je fus reçu simple cavalier dans les recrues qui s'embarquoient pour l'Afrique, et qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie; et après m'être mal servi de la mienne, je ne puis mieux l'employer que contre les ennemis de ma loi, et pour votre service, puisque la bonté que vous avez pour moi, m'a causé la seule joie dont mon ame ait été capable, depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée, et n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugemens de sa maîtresse, avant que d'être mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux cavalier, qu'elle prenoit grande part dans ses infortunes; qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir; et pour lui en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le prioit de vouloir être à elle, et que quand l'occasion s'en présenteroit, elle em-

ploieroit auprès de l'empereur son crédit et celui de tous ses amis, pour le délivrer de la persécution des parens de Sophie, et du viceroi de Valence. Dom-Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux Dom-Fernand lui put dire pour la justification de Sophie, mais il se rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de sa table et de sa maison. Dès le jour même, cette fidéle amante parla au mestre-de-camp de Dom-Carlos, et lui fit trouver bon que ce cavalier qu'elle lui dit être son parent, prît parti avec lui, je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné au service de sa maîtresse, qu'il croyoit morte ou infidéle. Il se voit dès le commencement de sa servitude tout-à-fait bien avec celui qu'il croit son maître, et est en peine lui-même de savoir comment il a pu s'en faire tant aimer en si peu de tems. Il est à la fois son intendant, son sécrétaire, son gentilhomme, et son confident. Les autres domestiques n'ont guere moins de respect pour lui que pour Dom-Fernand; et il seroit sans doute heureux, se connoissant aimé d'un maître qui lui paroît tout aimable, et qu'un secret instinct le force d'aimer, si Sophie infidéle ne lui revenoit sans cesse à la pensée, et ne lui causoit une tristesse, que les caresses d'un si cher maître, et sa fortune rendue meilleure, ne pouvoient vaincre. Quelque tendresse que Sophie eût pour lui, elle étoit bien aise de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cause de son affliction. Elle lui parloit si souvent de Sophie, et justifioit quelquefois avec tant d'emportement, et même de colére et d'aigreur, celle que Dom-Carlos n'accusoit pas moins que d'avoir manqué à sa fidélité et à son honneur, qu'enfin il vint à croire, que ce Dom-Fernand qui le mettoit toujours sur le même sujet, avoit peut-être été autrefois amoureux de Sophie, et peut-être l'étoit

encore. La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'histoire. L'empereur la fit depuis en Allemagne , en Italie , en Flandre, et en divers lieux. Notre guerriére , sous le nom de Dom-Fernand , augmenta sa réputation de vaillant et expérimenté capitaine , par plusieurs actions de valeur et de conduite, quoique la derniére de ces qualités ne se rencontre que rarement dans une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille la faisoit paroître. L'empereur fut obligé d'aller en Flandre, et de demander au roi de France passage par ses états. Le grand roi qui régnoit alors , voulut surpasser en générosité et en franchise un mortel ennemi qui l'avoit toujours surmonté en bonne fortune, et n'en avoit pas toujours bien usé. Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été roi de France. Le beau Dom-Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnérent , et si son maître eût fait un plus long séjour dans la cour du monde la plus galante, cette belle espagnole prise pour un homme , eût donné de l'amour à beaucoup de dames françoises, et de la jalousie aux plus accomplis de nos courtisans. Cependant le viceroi de Valence mourut en Espagne. Dom-Fernand espéra assez de son mérite, et de l'affection que lui portoit son maître, pour oser lui demander une si importante charge , et il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit savoir le plutôt qu'il put le bon succès de sa prétention à Dom-Carlos , et lui fit espérer qu'aussitôt qu'il auroit pris possession de sa vice-royauté de Valence, il feroit sa paix avec les parens de Sophie, obtiendroit sa grace de l'empereur pour avoir été chef de bandoliers, et même essaieroit de le remettre dans la possession de son bien, sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présen-

teroient. Dom-Carlos eût pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses, si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable. L'empereur arriva en Espagne, et alla droit à Madrid, et Dom-Fernand alla prendre possession de son gouvernement. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parens de Sophie présentérent requête contre Dom-Carlos, qui faisoit auprès du viceroi la charge d'intendant de sa maison, et de sécrétaire de ses commandemens. Le viceroi promit de leur rendre justice, et à Dom-Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui; on fit ouïr des témoins une seconde fois; et enfin les parens de Sophie, animés par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille, et par un désir de vengeance qu'ils croyoient légitime, pressérent si fort l'affaire, qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demandérent au viceroi que l'accusé entrât en prison. Il leur donna sa parole qu'il ne sortiroit pas de son hôtel, et leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal qui tenoit en suspens toute la ville de Valence, Dom-Carlos demanda une audience particuliére au viceroi, qui la lui accorda. Il se jetta à ses pieds, et lui dit ces paroles: C'est demain, monseigneur, que vous devez faire connoître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouïr me déchargent entiérement du crime dont on m'accuse, je viens encore jurer à votre altesse, comme si j'étois devant dieu, que non seulement je n'ai pas enlevé Sophie, mais que le jour avant celui qu'elle fut enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ses nouvelles, et n'en ai pas eu depuis. Il est vrai que je devois l'enlever; mais un malheur, qui jusqu'ici m'est inconnu, la fit disparoître, ou pour ma perte,

ou pour la sienne. C'est assez, Dom-Carlos, lui dit le viceroi, va dormir en repos. Je suis ton maître et ton ami, et mieux informé de ton innocence que tu ne penses; et quand j'en pourrois douter, je serois obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puisque tu es dans ma maison et de ma maison, et que tu es venu ici avec moi sous la promesse que je t'ai faite de te protéger. Dom-Carlos remercia un si obligeant maître de toute son éloquence, il s'alla coucher, et l'impatience qu'il eut de se voir bientôt absous, ne lui permit pas de dormir. Il se leva aussitôt que le jour parut, et propre et paré plus qu'à l'ordinaire, se trouva au lever de son maître: mais, je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé; car depuis que Sophie avoit déguisé son sexe, la seule Dorothée déguisée comme elle, et la confidente de son déguisement, couchoit dans sa chambre, et lui rendoit tous les services, qui rendus par un autre eussent pu lui donner connoissance de ce qu'elle vouloit tenir si caché. Dom Carlos entra donc dans la chambre du viceroi, quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde; et le viceroi ne le vit pas plutôt, qu'il lui reprocha qu'il s'étoit levé bien matin pour un homme accusé, qui vouloit se faire croire innocent: et lui dit qu'une personne qui ne dormoit point, devoit sentir sa conscience chargée. Dom-Carlos lui répondit un peu troublé, que la crainte d'être convaincu ne l'avoit pas tant empêché de dormir, que l'espérance de se voir bientôt à couvert des poursuites de ses ennemis, par la bonne justice que lui rendroit son altesse. Mais vous êtes bien paré et bien galand, lui dit encore le viceroi, et je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer sur votre vie. Je ne sai plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse.

Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur et plus d'indifférence que moi : on ne m'accuse pourtant pas, comme vous, d'en avoir été aimé, et de l'avoir tuée, peut-être aussi le jeune Claudio, sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlévement. Vous me dites que vous l'avez aimée, continua le viceroi, et vous vivez après l'avoir perdue, et vous n'oubliez rien pour vous voir absous et en repos, vous qui devriez haïr la vie, et tout ce qui pourroit vous la faire aimer. Ah ! inconstant Dom-Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier celui que vous deviez conserver à Sophie perdue, si vous l'aviez véritablement aimée, quand elle étoit toute à vous, et osoit tout faire pour vous. Dom-Carlos demi-mort à ces paroles du viceroi, voulut y répondre, mais il ne le lui permit pas. Taisez-vous, lui dit-il, d'un visage sévére, et réservez votre éloquence pour vos juges; car pour moi je n'en serai pas surpris, et je n'irai pas pour un de mes domestiques donner à l'empereur mauvaise opinion de mon équité. Et cependant, ajouta le viceroi, en se tournant vers le capitaine de ses gardes, que l'on s'assure de lui : qui a rompu sa prison, peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne point chercher son impunité dans la fuite. On ôta aussi-tôt l'épée à Dom-Carlos, qui fit grand'pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle et défait, et qui avoit bien de la peine à retenir ses larmes. Pendant que le pauvre gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands seigneurs, ses juges qui devoient le juger, entrérent dans la chambre, et prirent leurs places, après que le viceroi eut pris la sienne. Le comte Italien qui étoit encore à Valence, et le pére et la mére de

Sophie parurent, et produisirent leurs témoins contre l'accusé, qui étoit si désespéré de son procès, qu'il n'avoit quasi pas le courage de répondre. On lui fit reconnoître les lettres qu'il avoit autrefois écrites à Sophie; on lui confronta les voisins et les domestiques de la maison de Sophie ; et enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avoit laissée dans sa chambre, le jour que l'on prétendoit qu'il l'avoit enlevée. L'accusé fit ouïr ses domestiques, qui témoignérent d'avoir vu coucher leur maître; mais il pouvoit s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie, et représentoit aux juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour se séparer d'elle; mais on ne l'accusoit pas moins que de l'avoir tuée, et le page aussi le confident de son amour. Il ne restoit plus qu'à le juger, et il alloit être condamné tout d'une voix, quand le viceroi le fit approcher, et lui dit: malheureux Dom-Carlos ! tu peux bien croire après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te point condamner, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice; et tu peux juger du déplaisir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accord tes parties, si elles étoient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paroît elle-même pour te justifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir. Carlos désespéré de son salut, se jetta aux pieds du viceroi, et lui dit: Vous vous souvenez bien, monseigneur, qu'en Afrique, et dès le tems que j'eus l'honneur d'entrer au service de votre altesse, et toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit

ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même maniére; et elle doit croire qu'en ce pays là, et par-tout ailleurs, je n'aurois pas avoué à un maître qui me faisoit l'honneur de m'aimer, ce que j'aurois dû ici nier devant un juge. J'ai toujours dit la vérité à votre altesse comme à mon dieu, et je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie. Dis que tu l'abhorres, ingrat! interrompit le viceroi, surprenant tout le monde. Je l'adore, reprit Dom-Carlos, fort étonné de ce que le viceroi venoit de dire. Je lui ai promis de l'épouser, continua-t il, et je suis convenu avec elle de l'emmener à Barcelonne; mais si je l'ai enlevée, si je sai où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter; mais je mourrai innocent, si c'est mériter la mort que d'avoir aimé plus que ma vie une fille inconstante et perfide. Mais, s'écria le viceroi, le visage furieux, que sont devenus cette fille et ton page? ont-ils monté au ciel? sont-ils cachés sous la terre? Le page étoit galand, lui répondit Dom-Carlos, elle étoit belle: il étoit homme, elle étoit femme. Ah! traître, lui dit le viceroi, que tu découvres bien ici tes lâches soupçons, et le peu d'estime que tu as eue pour la malheureuse Sophie! maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes, et qui s'en fait mépriser par sa trop facile croyance! Ni Sophie n'étoit point une femme de vertu commune, méchant! ni ton page Claudio un homme. Sophie étoit une fille constante, et ton page une fille perdue, amoureuse de toi, et qui t'a volé Sophie, qu'elle trahissoit comme une rivale. Je suis Sophie, injuste amant, amant ingrat, je suis Sophie, qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritoit pas d'être aimé, et qui m'a cru

capable de la derniére infamie. Sophie n'en put pas dire davantage : son pére qui la reconnut, la prit entre ses bras : sa mére se pâma d'un côté, et Dom-Carlos de l'autre. Sophie se débarrassa des bras de son pére, pour courir aux deux personnes évanouies, qui reprirent leurs esprits, tandis qu'elle étoit en suspens à qui des deux elle courroit. Sa mére lui mouilla le visage de ſarmes, elle en mouilla celui de sa mére. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher Dom-Carlos, qui pensa s'en évanouïr encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, et n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force, il s'en dédommagea sur ses mains, qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine suffire à toutes les embrassades et à tous les complimens qu'on lui fit. Le comte Italien, en faisant le sien comme les autres, voulut lui parler des prétentions qu'il avoit sur elle, comme lui ayant été promise par son pére et par sa mére. Dom-Carlos qui l'entendit, en lâcha une des mains de Sophie, qu'il baisoit alors avidement, et portant la sienne à son épée, qu'on venoit de lui rendre, se mit dans une posture qui fit peur à tout le monde, et jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connoître que toutes les puissances humaines ne lui ôteroient pas Sophie, si elle-même ne lui défendoit de songer davantage à elle. Mais elle déclara qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que son cher Dom-Carlos, et conjura son pére et sa mére de le trouver bon, ou de se résoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parens lui laissérent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudroit ; et le comte Italien, dès le jour même prit la poste pour l'Italie, ou pour tout autre pays où il voulut aller. Sophie conta toutes ses avantures, qui furent admirées de tout le monde. Un

courier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'empereur, qui conserva à Dom-Carlos, après qu'il auroit épousé Sophie, la vice-royauté de Valence, et tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit mérités sous le nom de Dom-Fernand; et donna à ce bienheureux amant une principauté, dont ses descendans jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des nôces avec toute sorte de magnificence; et Dorothée qui reprit ses habits de femme en même-tems que Sophie, fut mariée en même-tems qu'elle avec un cavalier, proche parent de Dom-Carlos.

CHAPITRE XV.

Effronterie du sieur de la Rappiniére.

LE conseiller de Rennes achevoit de lire sa nouvelle, quand la Rappiniére arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avoit dit qu'étoit monsieur de la Garouffiére; mais son visage épanoui se changea visiblement, quand il vit Destin dans un coin de la chambre, et son valet, qui étoit aussi défait et effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiére ferma la porte de la chambre par-dedans, et ensuite demanda au brave la Rappiniére, s'il ne devinoit pas bien pourquoi il l'avoit envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une comédienne, dont j'ai voulu avoir ma part, répondit en riant le scélérat? Comment votre part, lui dit la Garouffiére, prenant un visage sérieux? Sont-ce-là les discours d'un juge comme vous êtes, et avez-vous jamais fait pendre un si méchant homme que vous? La Rappiniére continua de tourner la chose

en raillerie, et de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon; mais le sénateur le prit toujours d'un ton si sévére, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, et en fit de mauvaises excuses à Destin, qui avoit eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui avoit voulu l'offenser si cruellement, après lui être obligé de la vie, comme on l'a pu voir au commencement de ces avantures comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique prévôt une autre affaire qui lui étoit de grande importance, et qu'il avoit communiquée à monsieur de la Garouffiére, qui lui avoit promis de lui faire rendre raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aye prise à bien étudier la Rappiniére, je n'ai jamais pu découvrir s'il étoit moins méchant envers dieu qu'envers les hommes, et moins injuste envers son prochain que vicieux en sa personne. Je sai seulement avec certitude, que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble, et dans un dégré plus éminent. Il avoue qu'il avoit eu envie d'enlever mademoiselle de l'Etoile, aussi hardiment que s'il se fût vanté d'une bonne action; et il dit effrontément au conseiller et au comédien, que jamais il n'avoit moins douté du succès d'une pareille entreprise : car, continua-t-il en se tournant vers Destin, j'avois gagné votre valet; votre sœur avoit donné dans le paneau; et pensant vous venir trouver où je lui avois fait dire que vous étiez blessé, elle n'étoit pas à deux lieues de la maison où je l'attendois, quand je ne sai qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenoit, et qui m'a perdu un cheval, après s'être bien fait battre. Destin pâlissoit de colére, et quelquefois aussi rougissoit de honte de voir de quel front ce scélérat osoit lui parler à lui-même de l'offense qu'il avoit voulu lui faire, comme s'il lui

eût conté une chose indifférente. La Garouffiére s'en scandalisoit aussi, et n'avoit pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne sai pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action, pour laquelle monsieur Destin vous auroit donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché; mais je vous avertis qu'il pourra bien le faire encore, si vous ne lui restituez une boëte de diamans que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le tems que vous y tiriez la laine. Doguin votre complice alors, et depuis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore; et moi je vous déclare que si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi que je vous ai été utile protecteur. La Rappiniére fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendoit pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avoit faite, lui manqua au besoin. Il avoua en bégayant comme un homme qui se trouble, qu'il avoit cette boëte au Mans, et promit de la rendre, avec des sermens exécrables qu'on ne lui demandoit point, tant on faisoit peu de cas de tous ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, et encore n'étoit-elle pas nette; car il est bien vrai qu'il rendit la boëte, comme il l'avoit promis, mais il n'étoit pas vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avoit sur lui actuellement, à dessein d'en faire présent à mademoiselle de l'Etoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à monsieur de la Garouffiére, dont il voulut par-là regagner les bonnes graces, lui mettant entre les mains cette boëte de portrait, pour en disposer comme il lui plaîroit. Elle étoit composée

de cinq diamans d'un prix considérable. Le pére de mademoiselle de l'Etoile y étoit peint en émail ; et le visage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait, que cela seul pouvoit suffire pour la faire reconnoître à son pére. Destin ne savoit comment remercier assez monsieur de la Garouffiére, quand il lui donna la boëte de diamans. Il se voyoit exempté pas-là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappiniére, qui ne savoit rien moins que restituer, et qui eût pu se prévaloir contre un pauvre comédien de sa charge de prévôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand on eut ôté cette boëte à Destin, il en eut un déplaisir très-grand, qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la mére de la l'Etoile, qui gardoit chérement ce bijou, comme un gage de l'amitié de son mari. On peut donc aisément se figurer qu'il eut une extrême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à la l'Etoile, qu'il trouva chez la sœur du curé du bourg, en la compagnie d'Angélique et de Léandre. Ils délibérérent ensemble de leur retour au Mans, qui fut résolu pour le lendemain. Monsieur de la Garouffiére leur offrit un carosse, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les comédiens et les comédiennes soupérent avec monsieur de la Garouffiére et sa compagnie. On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie, et dès la pointe du jour Destin et Léandre, chacun sa maîtresse en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune et l'Olive étoient déjà retournés. Monsieur de la Garouffiére fit cent offres de services à Destin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'étoit, afin de ne point recevoir l'adieu du comédien, dont elle n'étoit pas satisfaite.

CHAPITRE XVI.

Disgrace de Ragotin.

LES deux comédiens qui retournérent au Mans avec Ragotin, furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui voulut les traiter dans une petite maison de campagne, qui étoit proportionnée à sa petitesse. Quoiqu'un fidéle et exact historien soit obligé à particulariser les accidens importans de son histoire, et les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas au juste en quel endroit de notre hémisphére étoit la maisonnette où Ragotin mena ses confréres futurs, que j'appelle ainsi, parce qu'il n'étoit pas encore reçu dans l'ordre vagabond des comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement, que la maison étoit au-deçà du Gange, et n'étoit pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva, il l'a trouva occupée par une compagnie de Bohémiens, qui au grand déplaisir de son fermier, s'y étoient arrêtés, sous prétexte que la femme du capitaine avoit été pressée d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces voleurs espérérent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha en petit homme fort colére, menaça les Bohémiens du prévôt du Mans, dont il se dit allié, à cause qu'il avoit épousé une Portail : et là-dessus il fit un long discours, pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails étoient parens des Ragotins, sans que son long discours apportât aucun tempérament à sa colére immodérée, et l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du lieutenant de

prévôt la Rappiniére, au nom duquel tout genou fléchissoit : mais le capitaine Bohéme le fit enrager à force de lui parler civilement, et fut assez effronté pour le louer de sa bonne mine, qui sentoit son homme de qualité, et qui ne le faisoit pas peu repentir d'être entré par ignorance dans son château ; (c'est ainsi que le scélérat appelle sa maisonnette, qui n'étoit fermée que de haies). Il ajouta encore que la dame en mal d'enfant seroit bientôt délivrée du sien, et que la petite troupe délogeroit, après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avoit fourni pour eux et pour leurs bêtes. Ragotin se mouroit de dépit, de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui rioit au nez, et lui faisoit mille révérences; mais ce flegme du Bohémien alloit enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune et le frére du capitaine se reconnurent, pour avoir été autrefois grands camarades ; et cette reconnoissance fit grand bien à Ragotin, qui alloit sans doute s'engager dans une mauvaise affaire, pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'appaiser ; ce qu'il avoit grande envie de faire, et ce qu'il eût fait de lui-même, si son orgueil naturel eût pu y consentir. Dans ce même tems la dame Bohémienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe, et le capitaine pria à souper les comédiens, et Ragotin, qui avoit déjà fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les Bohémiens avoient des perdrix et des liévres, qu'ils avoient pris à la chasse, et deux poulets d'Inde, et autant de cochons de lait, qu'ils avoient volés. Ils avoient aussi un jambon, et des langues de bœuf, et on entama un pâté de liévre, dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémillons qui servirent à table. Ajoutez à cela

cela la fricassée de six poulets de Ragotin, et vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chére. Les convives, outre les comédiens, étoient au nombre de neuf, tous bons danseurs, et encore meilleurs larrons. On commença les santés par celle du roi et de messieurs les princes, et on but en général à celle de tous les bons seigneurs qui recevoient dans leurs villages les petites troupes. Le capitaine pria les comédiens de boire à la mémoire de défunt Charles Dodo, oncle de la dame accouchée, et qui fut pendu pendant le siége de la Rochelle, par la trahison du capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce capitaine faux-frére, et contre tous les prévôts; et on fit une grande dissipation du vin de Ragotin, dont la vertu fut telle, que la débauche fut sans noise, et que chacun des conviés, sans même en excepter le misantrope la Rancune, fit des protestations d'amitié à son voisin, le baisa avec tendresse, et lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout-à-fait bien les honneurs de sa maison, et but comme une éponge. Après avoir bu toute la nuit, ils devoient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva: mais ce même vin qui les avoit rendus si tranquilles buveurs, leur inspira à tous en même-tems un esprit de séparation, si j'ose ainsi dire. La caravanne fit ses paquets, non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin, et le joli seigneur monta sur son mulet, et aussi sérieux qu'il avoit été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, sans se mettre en peine si la Rancune et l'Olive le suivoient, et n'ayant d'attention qu'à suçer une pipe à tabac qui étoit vuide il y avoit plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieue toujours suçant sa pipe vuide, qui ne lui rendoit aucune fumée, que celles du vin l'étour-

dirent tout-à-coup. Il tomba de son mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il étoit parti : et pour Ragotin, après quelques soulévemens de son estomac trop chargé, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas long-tems qu'il dormoit, ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nud, (comme on peint notre premier pére) mais effroyablement barbu, sale et crasseux, s'approcha de lui, et se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que la Rancune s'étoit appropriées dans une hôtellerie, en supposant que c'étoient les siennes, de la maniére que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette véritable histoire ; et tous ces efforts, qui eussent éveillé Ragotin, s'il n'eût pas été mort-ivre, comme on dit, et qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent d'autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur, ce vilain homme s'en saisit ; et comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit sur la peau sa chemise, ses bottes, et tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps ; et ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie. Nous laisserons courir avec son butin cet homme, qui étoit le même fou qui avoit autrefois fait si grand'peur à Destin, quand il commença la quête de mademoiselle Angélique ; et nous ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas, et qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nud exposé au soleil, fut bientôt couvert et piqué de mouches et de moucherons de différentes

espéces, dont pourtant il ne fut point éveillé; mais il le fut quelque tems après, par une troupe de paysans qui conduisoient une charette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vue, qu'ils s'écriérent, le voilà; et s'approchant de lui avec le moindre bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurérent de ses pieds et de ses mains, qu'ils liérent avec de grosses cordes; et l'ayant ainsi garotté, le portérent dans leur charette, qu'ils firent aussi-tôt partir avec autant de hâte, qu'en a un galand qui enléve une maîtresse contre son gré et celui de ses parens. Ragotin étoit si ivre que toutes les violences qu'on lui fit, ne purent l'éveiller, non plus que les rudes cahots de la charette, que ces paysans faisoient aller fort vîte, et avec tant de précipitation, qu'elle versa dans un mauvais pas plein d'eau et de boue; et Ragotin par conséquent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avoit quelques pierres, ou quelque chose d'aussi dur, et le rude branle de sa chûte, l'éveillérent. L'état surprenant où il se trouva, l'étonna furieusement. Il se voyoit lié pieds et mains, et tombé dans la boue; il se sentoit la tête toute étourdie de son ivresse et de sa chûte, et ne savoit que juger de trois ou quatre paysans qui le relevoient, et d'autant d'autres qui relevoient une charette. Il étoit si effrayé de son avanture, que même il ne parla pas en si beau sujet, lui qui étoit grand parleur de son naturel; et un moment après il n'eût pu parler à personne, quand il l'eût voulu; car les paysans ayant tenu ensemble un conseil secret, déliérent le pauvre petit homme des pieds seulement; et au lieu de lui en dire la raison, ou de lui en faire quelque civilité, observant entr'eux un grand silence, tournérent la charette du côté qu'elle étoit venue,

et s'en retournérent avec autant de précipitation qu'ils en avoient eu à venir là. Le lecteur discret est peut-être en peine de savoir ce que les paysans vouloient à Ragotin, et pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner, et ne se peut savoir à moins que d'être révélée. Et pour moi, quelque peine que j'y aye prise, et après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai su depuis peu de tems que par hazard, et lorsque je l'espérois le moins, de la façon que je vais vous le dire. Un prêtre du bas Maine, un peu fou mélancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que son procès fut en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit sur l'apocalypse. Il étoit si fécond en chiméres, et si amoureux des derniéres productions de son esprit, qu'il en haïssoit les vieilles, et ainsi pensa faire enrager un imprimeur, à qui il faisoit vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par-là d'en changer souvent; et enfin il s'étoit adressé à celui qui a imprimé le présent livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parloient de cette même avanture que je vous raconte. Ce bon prêtre en avoit plus de connoissance que moi, ayant su des mêmes paysans qui enlevèrent Ragotin de la façon que je vous l'ai dit, le motif de leur entreprise que je n'avois pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire étoit défectueuse; et en ayant donné connoissance à mon imprimeur, qui en fut fort étonné, (car il avoit cru comme beaucoup d'autres, que mon roman étoit un livre fait à plaisir) il ne se fit pas beaucoup prier par l'imprimeur pour me venir voir. J'appris alors du véritable Manseau, que les paysans qui liérent Ragotin endormi, étoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que Destin avoit rencontré

de nuit, et qui avoit dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait dessein d'enfermer leur parent, avoient souvent essayé de le battre, et avoient souvent été bien battus par le fou, qui étoit un fort et puissant homme. Quelques personnes du village qui avoient vu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi; n'ayant osé en approcher de peur d'être battus, ils en avoient averti ces paysans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues, prirent Ragotin sans le reconnoître, et l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchoient, le laissérent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce prêtre, me donnérent beaucoup de joie, et j'avoue qu'il me rendit un grand service; mais je ne lui en rendis pas un petit, en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son livre plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile: un autre louera beaucoup ma sincérité. Retournons à Ragotin le corps crotté et meurtri, la bouche séche, la tête pesante, et les mains liées derriére le dos. Il se leva le mieux qu'il put, et ayant porté sa vue de part et d'autre, le plus loin qu'elle put s'étendre, sans voir ni maisons, ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit, pour voir clair dans son avanture. Ayant les mains liées il recevoit une furieuse incommodité de quelques mouchérons opiniâtres, qui s'attachoient par malheur aux parties de son corps où ses mains garottées ne pouvoient aller, et l'obligeoient quelquefois à se coucher par terre, pour s'en délivrer en les écrasant, ou en leur faisant quitter prise. Enfin, il attrappa un chemin creux, revêtu de haies et plein

d'eau, et ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avoit plein de boue : mais en approchant du gué, il vit un carosse versé, d'où le cocher et un paysan tiroient, par les exhortations d'un vénérable homme d'église, cinq ou six religieuses fort mouillées. C'étoit la vieille abbesse d'Estival, qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, et qui par la faute de son cocher avoit fait naufrage. L'abbesse et les religieuses tirées du carosse, apperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, et encore plus qu'elle le pere Giflot, directeur discret de l'abbaye. Il fit tourner vîtement le dos aux bonnes méres de peur d'irrégularité, et cria de toute sa force à Ragotin, qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant, et commença d'enfiler une longue planche qui étoit là pour la commodité des gens de pied; et le pére Giflot vint au-devant de lui, suivi du cocher et du paysan, et douta d'abord s'il devoit l'exorciser, tant il trouvoit sa figure diabolique. Enfin, il lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, pourquoi il étoit nud, pourquoi il avoit les mains liées; et lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence, ajoutant à ses paroles le ton de la voix, et l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement, qu'en avez-vous affaire ? Et voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le révérend pére Giflot, qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon pére entraîna avec lui le cocher, le cocher le paysan; et Ragotin trouva leur maniére de tomber dans l'eau si divertissante, qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses, qui le voile baissé lui tournérent le dos en haïe, et ayant toutes le visage tourné vers la cam-

pagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des religieuses, et passoit outre, pensant en être quitte; ce que ne pensoit pas le père Giflot. Il suivit Ragotin secondé du paysan et du cocher, qui le plus en colére des trois, et déjà de mauvaise humeur, à cause que madame l'abbesse l'avoit grondé, se détacha du gros, joignit Ragotin, et à grands coups de fouet se vengea sur la peau d'autrui de l'eau qui avoit mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, et le cocher qui n'étoit pas satisfait d'un seul coup de fouet, le fit hâter d'aller à plusieurs autres, qui tous tirérent le sang de la peau du fugitif. Le pére Giflot, quoiqu'essoufflé d'avoir couru, ne se lassoit pas de crier, fouettez, fouettez, de toute sa force; et le cocher de toute la sienne redoubloit ses coups sur Ragotin, et commençoit à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un asyle. Il y courut, ayant toujours son bourreau à ses trousses, et trouvant la porte d'une basse-cour ouverte, y entra, et y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jetta des cris douloureux, et gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel, qui y étoient posées à l'entrée; et ce fut-là le comble de ses infortunes. Ces petits éléphans aîlés, pourvue de proboscides, et armés d'aiguillons, s'acharnérent sur ce petit corps nud, qui n'avoit point de main pour se défendre, et le blessérent d'une horrible maniére. Il en cria si haut, que le chien qui le mordoit s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien; et le pére Giflot, à qui la colére avoit fait oublier pour un tems la charité, se repentoit d'avoir été trop vindicatif, et alla lui-même

hâter le meunier et ses gens, qui à son gré venoient trop lentement au secours d'un homme qu'on assassinoit dans le jardin. Le meunier retira Ragotin d'entre les glaives pointus et venimeux de ces ennemis violens ; et quoiqu'il fût enragé de la chûte de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venoit fourrer nud, et les mains liées, entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pu dans l'extrême douleur qu'il sentoit par tout son corps. Un petit ours nouveau né, qui n'a point encore été léché de sa mére, est plus formé en sa figure oursine, que ne le fut Ragotin en sa figure humaine, après que les piquûres des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du meunier, pitoyable comme une femme, lui fit dresser un lit, et le fit coucher. Le pére Giflot, le cocher, et le paysan, retournérent à l'abbesse d'Estival, et à ses religieuses, qui se rembarquérent dans leur carosse, et escortées du révérend pére Giflot, monté sur une jument, continuérent leur chemin. Il se trouva que le moulin étoit à l'élu du Rignon, ou à son gendre Bagottiére, (je n'ai pas bien su lequel). Ce du Rignon etoit parent de Ragotin, qui s'étant fait connoître au meunier et à sa femme, en fut servi avec beaucoup de soin, et pansé heureusement jusqu'à son entiére convalescence par le chirurgien d'un bourg voisin. Aussi-tôt qu'il put marcher, il retourna au Mans, où la joie de savoir que la Rancune et l'Olive avoient trouvé son mulet, et l'avoient ramené avec eux, lui fit oublier la chûte, la charette, et les coups de fouet du cocher, les morsures du chien, et les piquûres des mouches.

CHAPITRE XVII.

Ce qui se passa entre le petit Ragotin et le grand Baguenodiére.

DESTIN et la l'Etoile, Léandre et Angélique, deux couples de beaux et parfaits amans, arrivérent dans la capitale du Maine sans faire de mauvaise rencontre. Destin remit Angélique dans les bonnes graces de sa mére, à qui il sut si bien faire valoir le mérite, la condition, et l'amour de Léandre, que la bonne la Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon et sa fille avoient l'un pour l'autre, autant qu'elle s'y étoit opposée. La pauvre troupe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans; mais un homme de condition qui aimoit fort la comédie, suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son bien dans le Maine, avoit pris une maison dans le Mans, et y attiroit souvent des personnes de condition de ses amis, tant courtisans que provinciaux, et même quelques beaux-esprits de Paris, entre lesquels il se trouvoit des poëtes du premier ordre; enfin, il étoit une espéce de Mécénas moderne. Il aimoit passionnément la comédie, et tous ceux qui s'en mêloient: c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de comédiens du royaume. Ce seigneur que je vous dis arriva au Mans, dans le tems que nos pauvres comédiens en vouloient sortir, mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui; et pour les y obliger, il leur donna cent pistoles, et leur en promit autant quand

ils s'en iroient, Il étoit bien aise de donner le divertissement de la comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe, qui arrivérent au Mans dans le même tems, et qui y devoient faire quelque séjour à sa priére. Ce seigneur que j'appellerai le marquis d'Orsé, étoit grand chasseur, et avoit fait venir au Mans son équipage de chasse, qui étoit des plus beaux qui fût en France. Les landes et les forêts du Maine sont un des plus agréables pays de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le liévre : et en ce tems-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs, que le bruit de cette grande fête y attira, la plupart avec leurs femmes qui furent ravies de voir des dames de la cour, pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux, que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu en un tel lieu, et en tel tems, des gens de la cour, dont ils prononcent toujours le nom tout sec, comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure : Crequi a tant gagné : Coaquin court le cerf en Touraine : et si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre, ils ne déparlent pas (si j'ose ainsi dire) jusqu'à ce qu'ils ayent épuisé la matiére autant qu'ils en sont capables. Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse, grosse et menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes ; et la plupart des gros bourgeois qui logérent des personnes de qualité, ou de nobles campagnards de leurs amis, salirent en peu de tems tous leurs draps fins et leur linge damassé. Les comédiens ouvrirent leur théâtre, en humeur de bien faire, comme des comédiens payés par avance. Le bourgeois du Mans se réchauffa pour la comédie. Les dames de

la ville et de la province étoient ravies d'y voir tous les jours des dames de la cour; de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisoient, au grand profit de leurs tailleurs, à qui elles donnérent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnoit tous les soirs, où de très-méchans danseurs dansérent de très-mauvaises courantes, et où plusieurs jeunes gens de la ville dansérent en bas de drap de Hollande ou d'Usseau, et en souliers cirés. Nos comédiens furent souvent appellés pour jouer en visite. La l'Etoile et Angélique donnérent de l'amour aux cavaliers, et de l'envie aux dames. Inézilla, qui dansa la sarabande à la priére des comédiens, se fit admirer; Roquebrûne en pensa mourir de réplétion d'amour, tant le sien augmenta tout-à-coup; Ragotin avoua à la Rancune que s'il différoit plus long-tems à le mettre bien dans l'esprit de la l'Etoile, la France alloit être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances; et pour lui témoigner l'estime particuliére qu'il faisoit de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnoie. Ragotin pâlit à cette priére incivile, se repentit de ce qu'il venoit de lui dire, et renonça quasi à son amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la somme en toutes sortes d'espéces, qu'il tira de différens bourçons, et la donna fort tristement à la Rancune, qui lui promit que dès le jour d'après il entendroit parler de lui. Ce jour-là on joua le *Dom Japhet*, ouvrage de théâtre aussi enjoué, que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la piéce fut bien représentée, et tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie; et pour la punition de ses péchés, il se plaça derriére un gentilhomme provincial, homme à large

échine, et couvert d'une grosse casaque, qui grossissoit beaucoup sa figure. Il étoit d'une taille si haute, au-dessus des plus grandes, que quoiqu'il fût assis, Ragotin qui n'étoit séparé de lui que d'un rang de siéges, crut qu'il étoit debout, et lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir la tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme qui se nommoit la Baguenodiére, ignora long-tems que Ragotin parlât à lui. Enfin, Ragotin l'appella monsieur à la plume verte; et comme véritablement il en avoit une bien touffue, bien sale et peu fine, il tourna la tête, et vit le petit impatient, qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodiére en fut si peu ému, qu'il se tourna vers le théâtre comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria une seconde fois de s'asseoir. Il tourna encore la tête vers lui, le regarda, et se retourna vers le théâtre. Ragotin recria; la Baguenodiére tourna la tête pour la troisiéme fois, pour la troisiéme fois regarda son homme, et pour la troisiéme fois se tourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît; et la Baguenodiére le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre-humain. On eût pu comparer la Baguenodiére à un gros dogue, et Ragotin à un roquet qui abboye après lui, sans que le dogue en fasse autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin, tout le monde prit garde à ce qui se passoit entre le plus grand homme et le plus petit de la compagnie; et tout le monde commença d'en rire, dans le tems que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodiére fît autre chose que de le regarder froidement. Ce la Baguenodiére étoit le plus grand homme et le plus grand

brutal du monde ; il demanda avec sa froideur accoutumée à deux gentishommes qui étoient auprès de lui, de quoi ils rioient ; ils lui dirent ingénuement que c'étoit de lui et de Ragotin, et pensoient bien par-là le congratuler plutôt que de lui déplaire. Ils lui déplûrent pourtant, et un *Vous êtes de bons sots*, que la Baguenodiére d'un visage refroigné leur lâcha assez mal-à-propos, leur apprit qu'il prenoit mal la chose, et les obligea à lui repartir chacun pour sa part d'un grand soufflet. La Baguenodiére ne put d'abord que les pousser des coudes à droite et à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque ; et avant qu'il les eût libres, les gentilshommes qui étoient fréres, et fort actifs de leur naturel, lui donnérent demi-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hazard si bien compassés, que ceux qui les ouïrent sans les voir donner, crûrent que quelqu'un avoit frappé six fois des mains l'une contre l'autre à intervalles égaux. Enfin, la Baguenodiére tira ses mains de dessous sa lourde casaque ; mais pressé comme il étoit des deux fréres qui le gourmoient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il voulut reculer, et il tomba à la renverse sur un homme qui étoit derriére lui, et le renversa lui et son siége sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut aussi renversé sur un troisiéme, et ainsi de suite jusqu'où finissoient les siéges, dont une file entiére fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombans, des dames foulées, de celles qui avoient peur, des enfans qui crioient, des gens qui parloient, de ceux qui rioient, de ceux qui se plaignoient, et de ceux qui battoient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidens : et ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut

pas une épée tirée, quoique le principal démêlé fût entre des personnes qui en portoient, et qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que la Baguenodiére se gourma et fut gourmé, sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente: et de plus, on remarqua que de toute l'après-dinée il n'avoit ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirérent cette grêle de soufletades; et ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avoit de flegme, et une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux cahos de tant de personnes et de siéges mêlés les uns dans les autres, fut long-tems à se débrouiller. Tandis que l'on y travailloit, et que les plus charitables se mettoient entre la Baguenodiére et ses deux ennemis, on entendit des hurlemens effroyables, qui sortoient comme de dessous terre. Qui pouvoit ce être que Ragotin? En vérité, quand la fortune a commencé de persécuter un misérable, elle le persécute toujours. Le siége du pauvre petit homme étoit justement posé sur l'ais qui couvre l'égoût du tripot. Cet égoût est toujours au milieu, immédiatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de pluie, et l'ais qui le couvre se léve comme un dessus de boëte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot, où se faisoit la comédie, étoit fort pourri, et s'étoit rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps et de son siége. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin étoit tout entier; cette jambe étoit bottée, et l'éperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui lui faisoit faire ces furieux hurlemens qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un lui donna la main, et dans le tems que sa jambe engagée dans le trou changea de place,

Ragotin lui mordit le pied si serré, que cet homme crut être mordu d'un serpent, et fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secouroit, qui de peur en lâcha prise. Enfin il se reconnut, donna la main à son homme qui ne crioit plus, parce que Ragotin ne le mordoit plus; et tous deux ensemble déterrérent le petit homme, qui ne vit pas plutôt la lumiére du jour, que menaçant tout le monde de la tête et des yeux, et principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortoient, méditant quelque chose de bien glorieux pour lui, et bien funeste pour la Baguenodiére. Je n'ai pas su de quelle façon la Baguenodiére fut accommodée avec les deux fréres; tant il y a qu'il le fut, du moins n'ai-je pas ouï dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiére représentation que firent nos comédiens, devant l'illustre compagnie qui se trouvoit lors dans la ville du Mans.

CHAPITRE XVIII.

Qui n'a pas besoin de titre.

ON représenta le jour suivant le *Nicoméde* de l'inimitable monsieur de Corneille. Cette comédie est admirable à mon jugement, et celle de cet excellent poëte de théâtre, en laquelle il a plus mis du sien, et a plus fait paroître la fécondité et la grandeur de son génie, donnant à tous les acteurs des caractéres fiers, tous différens les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée, et ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passoit guére de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à

quoi sa mauvaise gloire, et son esprit violent et présomptueux, contribuoient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne lui avoit point fait de quartier. Le petit homme avoit passé l'après-dinée dans la chambre du mari d'Inézilla, l'opérateur Ferdinando Ferdinandi Normand, se disant Venitien, (comme je vous l'ai déjà dit,) médecin spagirique de profession; et pour dire franchement ce qu'il étoit, grand charlatan, et encore plus grand fourbe. La Rancune, pour se donner quelque relâche des importunités que lui faisoit sans cesse Ragotin, à qui il avoit promis de le faire aimer de mademoiselle de l'Etoile, lui avoit fait accroire que l'opérateur étoit un grand magicien, qui pouvoit faire courir en chemise après un homme la femme du monde la plus sage; mais qu'il ne faisoit de semblables merveilles que pour ses amis particuliers, dont il connoissoit la discrétion, à cause qu'il s'étoit mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands seigneurs de l'europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes graces, ce qu'il assura ne lui devoir pas être difficile, l'opérateur étant homme d'esprit, qui devenoit aisément amoureux de ceux qui en avoient; et qui, quand une fois il aimoit quelqu'un, n'avoit plus rien de réservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à respecter un homme glorieux, on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme patient, il n'est pas aisé à gouverner; et l'expérience apprend qu'une personne humble, et qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusé, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut, et Ragotin dès l'heure même alla persuader à l'opérateur, qu'il étoit un grand magicien. Je ne vous

vous redirai point ce qu'il lui dit; il suffit que l'opérateur, qui avoit été averti par la Rancune, joua bien son personnage, et nia qu'il fût magicien, d'une maniére à faire croire qu'il l'étoit. Ragotin passa l'après-dinée auprès de lui; il avoit un matras sur le feu, pour quelqu'opération chimique; et pour ce jour-là il n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant il entra dans la chambre de l'opérateur, qui étoit encore dans le lit: Inézilla le trouva fort mauvais; car elle n'étoit plus d'âge à sortir de son lit fraîche comme une rose, et elle avoit besoin tous les matins d'être long-tems enfermée en particulier, avant que d'être en état de paroître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet, suivie de sa servante Morisque, qui lui porta toutes ses munitions d'amour, et cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie; et le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait, mais sans lui vouloir rien promettre. Ragotin voulut lui donner des marques de sa largesse: il fit fort bien apprêter le dîné, et y convia les comédiens et les comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas; vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup, et qu'on y mangea de grande force. Après dîné, Inézilla fut priée par Destin et les comédiennes, de leur dire quelque historiette Espagnole, de celles qu'elle composoit ou traduisoit tous les jours à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avoit juré par Apollon, et les neuf Sœurs, qu'il lui apprendroit dans six mois toutes les graces et les finesses de notre langue. Inézilla ne se fit point prier; et tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi, elle lut d'un ton de voix

charmant la nouvelle que vous allez lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Les deux freres rivaux.

Dorothée et Féliciane de Montsalve étoient les deux plus aimables filles de Séville, et quand elles ne l'eussent pas été, leur bien et leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avoient envie de se bien marier. Dom-Manuel leur pére ne s'étoit point encore déclaré en faveur de personne, et Dorothée sa fille, qui comme ainée, devoit être mariée avant sa sœur, avoit comme elle si bien ménagé ses regards et ses actions, que le plus présomptueux de ses prétendans avoit encore à douter, si ses promesses amoureuses en étoient bien ou mal reçues. Cependant ces belles filles n'alloient point à la messe sans un cortége d'amans bien parés. Elles ne prenoient point d'eau bénite, que plusieurs mains, belles ou laides, ne leur en offrissent à la fois. Leurs beaux yeux ne pouvoient se lever de dessus leurs livres de priéres, qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne sai combien de regards immodérés; et elles ne faisoient pas un pas dans l'église, qu'elles n'eussent des révérences à rendre: mais si leur mérite leur causoit tant de fatigue dans les lieux publics et dans les églises, il leur attiroit souvent devant les fenêtres de la maison de leur pére des divertissemens, qui leur rendoient supportable la sévére clôture à quoi les obligeoient leur sexe et la coutume de la nation. Il ne se passoit guére de nuit qu'elles ne fussent régalées de quelque musique; et l'on couroit fort sou-

vent la bague devant leurs fenêtres, qui donnoient sur une place publique. Un jour entr'autres, un étranger s'y fit admirer par son adresse sur tous les cavaliers de la ville, et fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville qui l'avoient connu en Flandre, où il avoit commandé un régiment de cavalerie, le conviérent de courir la bague avec eux; ce qu'il fit habillé à la soldate. A quelques jours delà on fit dans Séville la cérémonie de sacrer un évêque. L'étranger qui se faisoit appeller Dom-Sanche de Sylva, se trouva dans l'église où se faisoit la cérémonie, avec les plus galands de Séville, et les belles-sœurs de Montsalve s'y trouvérent aussi, entre plusieurs dames déguisées comme elles à la mode de Séville, avec une mante de grosse étoffe, et un petit chapeau couvert de plume sur la tête. Dom-Sanche se trouva par hazard entre les deux belles-sœurs et une dame qu'il accosta; mais qui le pria civilement de ne parler point à elle, et de laisser libre la place qu'il occupoit à une personne qu'elle attendoit. Dom-Sanche lui obéït, et approchant de Dorothée de Montsalve, qui étoit plus près de lui que sa sœur, et qui avoit vu ce qui s'étoit passé entre cette dame et lui : J'avois espéré, lui dit-il, qu'étant étranger, la dame à qui j'ai voulu parler, ne me refuseroit pas sa conversation ; mais elle m'a puni d'avoir cru trop témérairement que la mienne n'étoit pas à mépriser. Je vous supplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un étranger qu'elle vient de maltraiter, et pour la gloire des dames de Séville, de lui donner sujet de se louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter aussi mal qu'a fait cette dame, lui répondit Dorothée, puisque vous n'avez recours à moi qu'à

son refus : mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des dames de mon pays, je veux bien ne parler qu'avec vous, tant que durera la cérémonie, et par-là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à personne. C'est de quoi je suis étonné, faite comme vous êtes, lui dit Dom-Sanche ; et il faut que vous soyez bien à craindre, ou que les galands de cette ville soient bien timides, ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. Et pensez-vous, lui dit Dorothée, que je sache si peu comment il faut aimer, qu'en l'absence d'un galand je ne m'empêchasse pas bien d'aller dans une assemblée où je le trouverois à dire ? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connoissez pas. Vous connoîtriez bien, répliqua Dom-Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez, si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvemens ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothée ; et de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez.. Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit Dom-Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothée : vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Séville, et peut-être ne savez-vous pas aussi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, et je vous promets que je serai dans Séville toute ma vie. Ce que vous me dites-là est bien galant, repartit Dorothée, et je m'étonne fort qu'un homme qui sait dire de pareilles choses, n'ait point encore ici choisi de dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en vaillent la peine ? C'est plutôt qu'il se défie

de ses forces, lui dit Dom-Sanche. Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, et m'apprenez confidemment celle de nos dames qui auroit le pouvoir de vous arrêter dans Séville. Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez, si vous vouliez, lui répondit Dom-Sanche. Vous ne m'avez jamais vue, lui répondit Dorothée; déclarez-vous donc sur quelque autre. Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit Dom-Sanche, que si Dorothée de Montsalve avoit autant d'esprit que vous, je croirois un homme heureux dont elle estimeroit le mérite, et souffriroit les soins. Il se trouve dans Séville plusieurs dames qui l'égalent, et même qui la surpassent, lui dit Dorothée : mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point ouï dire qu'entre ses galands, il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres? Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter, lui dit Dom-Sanche, je ne me suis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi ne la mériteriez-vous pas aussi-tôt qu'un autre, lui demanda Dorothée? Le caprice des dames est quelquefois étrange, et souvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès, que plusieurs années de service des galands qui sont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement, dit Dom-Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous; et je vois bien par-là que vous ne considéreriez guére les services d'un nouveau galand, au préjudice de celui avec qui il y a long-temps que vous êtes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, lui répondit Dorothée; et croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, et même ne m'ayant jamais vue. S'il ne manque que cela à la

déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit Dom-Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger, qui est déjà charmé de votre esprit. Le vôtre ne le seroit pas de mon visage, lui répondit Dorothée. Ah ! vous ne pouvez être que fort belle, repliqua Dom-Sanche, puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas; et je ne doute plus à cette heure, que vous ne vouliez vous défaire de moi, parce que je vous ennuie, ou que toutes les places de votre cœur ne soient déjà prises. Il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir, se lasse davantage, et je ne veux pas vous laisser croire que je n'aye eu dessein que de passer mon tems, lorsque je vous offrois tout celui de ma vie. Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je serai bien aise de ne m'en séparer point, que je ne sache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéissant : sachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui est celui de ma mére; que mon pére est gouverneur de Quito dans le Pérou; que je suis dans Séville par son ordre, et que j'ai passé toute ma vie en Flandres, où j'ai mérité des plus beaux emplois de l'armée, et une commanderie de saint Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je suis, continua-t-il, et il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne puisse vous faire savoir en lieu moins public, ce que je veux être toute ma vie. Ce sera le plutôt que je pourrai, lui dit Dorothée : et cependant sans vous mettre en peine de me connoître davantage, si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoître jamais, contentez-vous de savoir que je suis de qualité, et que mon visage ne fait pas peur. Dom-Sanche la quitta, lui faisant une révérence, et alla joindre un grand nom-

bre de galands à louer qui s'entretenoient ensemble. Quelques dames tristes de celles qui sont toujours en peine de la conduite des autres, et fort en repos de la leur, qui se font d'elles-mêmes arbitres du mal et du bien, quoiqu'on puisse faire des gageures sur leur vertu, comme sur tout ce qui n'est pas bien avéré, et qui croyent qu'avec un peu de rudesse brutale et de grimace dévote, elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeunesse ait été plus scandaleux, que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple; ces dames donc, le plus souvent de connoissance très-courte, diront ici que mademoiselle Dorothée est pour le moins une étourdie, non-seulement d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connoissoit que de vue, mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour; et que si une fille, sur qui elles auroient du pouvoir, en avoit fait autant, elle ne seroit pas un quart-d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particuliéres; et que si en France les femmes, et même les filles, qui vont par-tout sur leur bonne foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour, en Espagne, où elles sont resserrées comme des religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui leur diroit n'auroit pas de quoi se faire aimer. Elles font bien davantage; ce sont toujours presque les dames qui font les premiéres avances, et qui sont les premiéres prises, parce qu'elles sont les derniéres à être vues des galands, qu'elles voyent tous les jous dans les églises, dans le cours et de leurs balcons et jalousies. Dorothée fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avoit eue avec Dom-Sanche, et lui avoua que cet étranger lui plaîsoit plus

que tous les cavaliers de Séville, et sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avoit sur sa liberté. Les deux belles-sœurs moralisérent long-tems sur les priviléges avantageux qu'avoient les hommes par-dessus les femmes, qui n'étoient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parens, qui n'étoit pas toujours à leur gré; au lieu que les hommes pouvoient se choisir des femmes aimables. Pour moi, disoit Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir; mais je suis aussi fort résolue à ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas lui seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres; et j'aime bien mieux passer ma vie dans un couvent, qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Féliciane dit à sa sœur qu'elle avoit pris cette résolution-là aussi bien qu'elle, et elles s'y fortifiérent l'une et l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom-Sanche la parole qu'elle lui avoit donnée de se faire connoître à lui, et elle en témoignoit beaucoup d'inquiétude à sa sœur. Mais Féliciane qui étoit heureuse à trouver des expédiens, fit souvenir sa sœur qu'une dame de leurs parentes, et de plus de leurs intimes amies, (car toutes les parentes ne le sont pas) la serviroit de tout son cœur dans une affaire où il y alloit de son repos. Vous savez bien, lui disoit cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine qui nous a servi si long-tems, est mariée à un chirurgien, qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne, et que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné; et quand on remarqueroit que nous irions visiter notre parente plus souvent que de coutume, on ne prendra pas garde que Dom-

Sanche entre chez un chirurgien; outre qu'il y peut entrer de nuit et déguisé. Pendant que Dorothée dresse à l'aide de sa sœur le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir, et instruit Marine de ce qu'elle a à faire, Dom-Sanche songe à son inconnue, ne sait si elle lui a promis de lui donner de ses nouvelles pour se moquer de lui, et la voit tous les jours sans la connoître, ou dans les églises, ou à son balcon, recevant les adorations de ses galands, qui sont tous de la connoissance de Dom-Sanche, et les plus grands amis qu'il ait dans Séville. Il s'habilloit un matin, songeant à son inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, et il en reçut le billet que que vous allez lire.

BILLET.

Je vous aurois plutôt fait savoir de mes nouvelles, si je l'avois pu. Si l'envie que vous avez eue de me connoître vous dure encore, trouvez-vous au commencement de la nuit où celle qui vous a donné mon billet vous dira, et d'où elle vous conduira où je vous attendrai.

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse ambassadrice, et lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit dans un lieu écarté qu'elle lui marqua, où il devoit se rendre sans suite, et prit congé de lui, le laissant l'homme du monde le plus aise et le plus impatient. Enfin, la nuit vint; il se trouva à l'assignation, embelli et parfumé, où l'attendoit l'ambassadrice du matin. Elle l'introduisit

dans une petite maison de mauvaise mine, et ensuite dans un fort bel appartement, où il trouva trois dames, toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille, et lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas son voile. Elle ne fit point de façons, et sa sœur et elle se découvrirent au bienheureux Dom-Sanche pour les belles dames de Montsalve. Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant son voile, que je disois la vérité, quand je vous assurois qu'un étranger obtenoit quelquefois en un moment, ce que les galands qu'on voyoit tous les jours ne méritoient pas en plusieurs années : et vous seriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais, ou si vous en faisiez des jugemens à mon désavantage. J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous, comme s'il me venoit du ciel, lui dit le passionné Dom-Sanche ; et vous verrez bien par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si jamais je le perds, ce sera plutôt par mon malheur que par ma faute.

Ils se dirent en peu de tems,
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis et Féliciane, qui savoient vivre, s'étoient éloignées d'une honnête distance de nos deux amans ; et ainsi ils eurent toute la commodité qu'il falloit pour s'entredonner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient, quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup, et prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvoit, encore davantage. Dorothée promit à Dom-Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour se voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement

qu'il put. Les deux autres dames se mêlérent en même-tems dans leur conversation, et Marine les fit souvenir de se séparer, quand il en fut tems. Dorothée en fut triste, Dom-Sanche en changea de visage, mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit dès le jour suivant à sa belle dame, qui lui fit une réponse telle qu'il l'a pouvoit souhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux, car il ne m'en est point tombé entre les mains. Ils se virent souvent dans le même lieu, et de la même façon qu'ils s'étoient vus les premiéres fois, et vinrent à s'aimer si fort, que sans répandre leur sang comme Pirame et Tisbé, ils ne leur en dûrent guére en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu et l'argent, ne peuvent se cacher long-tems. Dorothée qui avoit son galand étranger dans la tête, n'en pouvoit parler modérément, et elle le mettoit si haut au-dessus de tous les gentilshommes de Séville, que quelques Dames qui avoient leurs intérêts cachés aussi bien qu'elle, et qui l'entendoient incessamment parler de ce qu'elles aimoient, y prirent garde, et s'en piquérent. Féliciane l'avoit souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue; et cent fois en sa compagnie, quand elle la voyoit se laisser emporter au plaisir qu'elle prenoit de parler de son galand, elle lui avoit marché sur les pieds jusqu'à lui faire mal. Un cavalier amoureux de Dorothée, en fut averti par une dame de ses intimes amies, et n'eut point de peine à croire que Dorothée aimoit Dom-Sanche, parce qu'il se souvint que depuis que cet étranger étoit dans Séville, les esclaves de cette belle fille, desquels il étoit le plus enchaîné, n'en avoient pas reçu le moindre petit regard favorable. Ce rival de Dom-Sanche étoit riche, de bonne maison, et étoit agréable à Dom-Manuel, qui ne pressoit pourtant

pas sa fille de l'épouser, à cause que toutes les fois qu'il lui en parloit, elle le conjuroit de ne la marier pas si jeune. Ce cavalier (je me rappelle qu'il se nommoit Dom-Diégue) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisoit encore que soupçonner. Il avoit un valet de chambre, de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres, ou qui portent le leur; qui font les modes entre les autres valets, et qui en sont autant enviés qu'estimés des servantes. Ce valet se nommoit Gusman; et ayant eu du ciel une demi-teinture de poésie, faisoit la plupart des romances de Séville, ce qui est à Paris des chansons du pont-neuf: il les chantoit sur sa guitarre, et ne les chantoit pas toutes unies, et sans y faire de la broderie des lévres ou de la langue. Il dansoit la sarabande, n'étoit jamais sans castagnettes, avoit eu envie d'être comédien, et faisoit entrer dans la composition de son mérite, quelque bravoure; mais, pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filoutiére. Tous ces beaux talens, joints à quelque éloquence de mémoire que lui avoit communiquée celle de son maître, l'avoient rendu sans contredit le blanc (si je l'ose ainsi dire) de tous les désirs amoureux des servantes qui se croyent aimables. Dom-Diégue lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servoit les dames de Montsalve. Il obéït à son maître; Isabelle s'en apperçut, et se crut heureuse d'être aimée de Gusman, qu'elle aima en peu de tems, et qui de son côté vint aussi à l'aimer, et à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit commencé que pour obéïr à son maître. Si Gusman réveilloit la convoitise des servantes de la plus grande ambition, Isabelle étoit un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle étoit aimée

de ses maîtresses qui étoient fort libérales ; et avoit quelque bien à attendre de son pére, qui étoit un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari ; elle l'agréa pour tel ; ils se donnérent mutuellement la foi de mariage, et vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés. Isabelle avoit bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du chirurgien chez qui Dorothée et Dom-Sanche se voyoient secrettement, et qui avoit servi sa maîtresse avant elle, étoit encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libéralité d'un amant se faisoit toujours paroître. Elle avoit eu connoissance de la chaîne d'or que Dom-Sanche avoit donnée à Marine, de plusieurs autres présens qu'il lui avoit faits, et s'imagina qu'elle en avoit reçu bien d'autres. Elle en haïssoit donc Marine à mort, et c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille étoit un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si à la premiére priére que lui fit Gusman de lui avouer s'il étoit vrai que Dorothée aimoit quelqu'un, elle fit part du secret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'étoit donnée toute entiére. Elle lui apprit tout ce qu'elle savoit de l'intrigue de nos jeunes amans, et exagéra long-tems la bonne fortune de Marine, que Dom-Sanche enrichissoit ; et ensuite pesta contre elle, d'emporter ainsi des profits, qui étoient mieux dûs à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouveroit avec son galand. Elle le fit, et il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidéle Isabelle. Dom-Diégue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Marine, la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival, et à quelque tems de-là arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée,

d'où cette belle fille et sa sœur descendirent, laissant Dom-Diégue dans la rage que vous pouvez imaginer. Il pensa dès-lors à se délivrer d'un si redoutable rival, en l'ôtant du monde; s'assura d'assassins de louage, attendit Dom-Sanche plusieurs nuits de suite, et enfin le trouva, et l'attaqua, secondé de deux braves bien armés aussi bien que lui. Dom-Sanche de son côté étoit en état de se bien défendre, et outre le poignard et l'épée avoit deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion, et connut bien que ses ennemis en vouloient à sa vie, et étoient couverts à l'épreuve des coups d'épées. Dom-Diégue le pressoit plus que les autres, qui n'agissoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçu. Il lâche quelque tems le pied devant ses ennemis, pour éloigner le bruit du combat loin de la maison où étoit sa Dorothée : mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'être discret, et se voyant trop pressé de Dom-Diégue, il lui tira un de ses pistolets, et l'étendit par terre demi-mort, et demandant un prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet les braves disparurent; Dom-Sanche se sauva chez lui, et les voisins sortirent dans la rue, et trouvérent Dom-Diégue qu'ils reconnurent, tirant à sa fin, et qui accusa Dom-Sanche de sa mort. Notre cavalier en fut averti par ses amis, qui lui dirent que quand la justice ne le chercheroit pas, les parens de Dom-Diégue ne laisseroient pas la mort de leur parent impunie, et tâcheroient assurément de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un couvent, d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothée, et donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Séville, quand il le pourroit faire sûrement. La justice cependant fit ses diligences, chercha Dom-Sanche, et ne le trouva point. Après que la premiére

ardeur des poursuites fut passée, et que tout le monde fut persuadé qu'il s'étoit sauvé, Dorothée et sa sœur, sous prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le couvent où s'étoit retiré Dom-Sanche; et là, par l'entremise d'un bon pére, les deux amans se virent dans une chapelle, se promirent une fidélité à toute épreuve, se séparérent avec tant de regret, et se dirent des choses si pitoyables, que sa sœur, sa parente, et le bon religieux qui en furent témoins, en pleurérent et en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit déguisé de Séville, et laissa avant que de partir des lettres au facteur de son pére, pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres il lui faisoit savoir l'accident qui l'obligeoit à s'absenter de Séville, et qu'il se retiroit à Naples. Il arriva heureusement, et fut bien venu auprès du viceroi, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçut toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples une année entiére, n'ayant point de nouvelles de Dorothée. Le viceroi arma six galéres, qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de Dom-Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer; et celui qui commandoit ces galéres, le reçut dans la sienne, et le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition et de son mérite. Les six galéres de Naples en trouvérent huit Turques, presque à la vue de Messine, et n'hésitérent point à les attaquer. Après un long combat, les chrétiens prirent trois galéres ennemies, et en coulérent deux à fond. La patrone des galéres chrétiennes s'étoit attachée à celle des Turcs, qui pour être mieux armée que les autres, avoit fait aussi plus de résistance. La mer cependant étoit devenue grosse, et l'orage s'étoit si furieusement augmenté, qu'enfin les Chrétiens et

les Turcs songérent moins à s'entrenuire, qu'à se garantir de l'orage. On défit donc de part et d'autre les crampons de fer dont les galéres avoient été accrochées, et la patrone Turque s'éloigna de la Chrétienne dans le tems que le trop hardi Dom-Sanche s'y étoit jetté et n'avoit été suivi de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis, il préféra la mort à l'esclavage; et au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver, se lança dans la mer, espérant en quelque façon, comme il étoit grand nageur, de gagner à la nage les galéres Chrétiennes : mais le mauvais tems empêcha qu'il n'en fût apperçu, quoique le général Chrétien qui avoit été témoin de l'action de Dom-Sanche, et qui se désespéroit de sa perte, qu'il croyoit inévitable, fit revirer sa galére du côté qu'il s'étoit jetté dans la mer. Dom-Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ses bras, et après avoir nagé quelque tems vers terre où le vent et la marée le portoient, il trouva heureusement une planche des galéres Turques, que le canon avoit brisées, et se servit utilement de ce secours venu à propos, qu'il crut que le ciel lui avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieue et demie de l'endroit où le combat s'étoit fait jusqu'à la côte de Sicile, et Dom-Sanche y aborda plus vîte qu'il ne l'espéroit, aidé, comme il étoit, du vent et de la marée. Il prit terre sans se blesser contre le rivage; et après avoir remercié dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le put permettre; et d'une éminence qu'il monta, il apperçut un hameau habité de pêcheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit fait pendant le combat, qui l'avoit fort échauffé, et ceux qu'il avoit faits dans la mer, et le froid qu'il y avoit souffert, et ensuite dans ses habits mouillés, lui causérent une violente

violente fiévre, qui lui fit garder le lit long-tems : mais enfin il guérit, sans faire autre chose que de vivre de régime. Pendant sa maladie il conçut le dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de sa mort, pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis les parens de Dom-Diégue, et pour éprouver la fidélité de Dorothée. Il avoit fait grande amitié en Flandre avec un marquis Sicilien de la maison de Montalte, qui s'appelloit Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il étoit à Messine, où il savoit qu'il demeuroit; et ayant su qu'il y étoit, il y fut en habit de pêcheur, et entra la nuit chez ce marquis, qui l'avoit pleuré avec tous ceux qui avoient été affligés de sa perte. Le marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avoit cru perdu. Dom-Sanche lui apprit de quelle façon il s'étoit sauvé, et lui conta son avanture de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avoit pour Dorothée. Le marquis Sicilien s'offrit d'aller en Espagne, et même d'enlever Dorothée, si elle y consentoit, et de l'amener en Sicile. Dom-Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié, mais il eut une extrême joie de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Espagne. Sanchez valet de Dom Sanche avoit été si affligé de la perte de son maître, que quand les galéres de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un couvent pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au supérieur, qui l'avoit reçu à la recommandation de ce seigneur Sicilien, et qui ne lui avoit pas encore donné l'habit de religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, et ne songea plus à retourner dans son couvent. Dom-Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, et pour lui faire savoir des nouvelles de Dorothée, qui cepen-

dant avoit cru avec tout le monde que Dom-Sanche étoit mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes : le pére de Dom-Sanche en mourut de regret, et laissa à un autre fils qu'il avoit quatre cent mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frére, si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frére de Dom-Sanche se nommoit Dom-Juan de Péralte, du nom de son pére. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent, et arriva à Séville un an après l'accident qui y étoit arrivé à Dom-Sanche. Ayant un nom différent du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frére; ce qu'il lui étoit important de tenir secret, à cause du long séjour que ses affaires l'obligérent de faire dans une ville où son frére avoit des ennemis. Il vit Dorothée, et en devint amoureux comme son frére, mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aimer après son cher Dom-Sanche : tout ce que Dom-Juan de Péralte faisoit pour lui plaire, l'importunoit, et elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Séville, que son pére Dom-Manuel lui proposoit. Dans ce tems-là Sanchez arriva à Séville, et suivant les ordres que son maître lui avoit donnés, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il sut du bruit de la ville qu'un cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en étoit amoureux, et faisoit pour elle toutes les galanteries d'un amant bien rafiné. Il l'écrivit à son maître, et lui fit le mal plus grand qu'il n'étoit, et son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avoit fait. Le marquis Fabio et Dom-Sanche s'embarquérent à Messine sur les galéres d'Espagne qui y retournoient, et arrivérent heureusement à Saint Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Séville: Ils y entrérent de nuit, et descendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arrêté. Ils

gardérent la chambre le lendemain, et Dom-Sanche et le marquis Fabio allérent la nuit faire la ronde dans le quartier de Dom-Manuel. Ils ouïrent accorder des instrumens sous les fenêtres de Dorothée, et ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit long-tems des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Dom-Sanche fut tenté de charger messieurs de la sérénade; mais le marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'étoit tout ce qu'il pourroit faire si Dorothée avoit paru à son balcon, pour obliger son rival, ou si les paroles de l'air qu'on avoit chanté, étoient des remercimens de faveurs reçues, plutôt que des plaintes d'un amant qui n'étoit pas content. La sérénade se retira peut-être assez mal satisfaite, et Dom-Sanche et le marquis Fabio se retirérent aussi. Cependant Dorothée commençoit à se trouver importunée de l'amour du cavalier Indien. Son pére Dom-Manuel avoit une extrême passion de la voir mariée; et elle ne doutoit point que si cet Indien Dom-Juan de Péralte, riche et de bonne maison comme il étoit, s'offroit à lui pour son gendre, il ne fût préféré à tous les autres, et elle plus pressée de son pére qu'elle n'avoit encore été. Le jour qui suivit la sérénade, dont le marquis Fabio et Dom-Sanche avoient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec sa sœur, et lui dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir les galanteries de l'Indien; et qu'elle trouvoit étrange qu'il les fît si publiques avant que d'avoir fait parler à son pére. C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane; et si j'étois à votre place, je le traiterois si mal la premiére fois que l'occasion s'en présenteroit, qu'il seroit bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plû, ajouta t-elle; il n'a point ce bon air

qu'on ne prend qu'à la cour ; et la grande dépense qu'il fait dans Séville, n'a rien de poli, et qui ne sente son étranger. Elle s'efforça ensuite de faire une fort désagréable peinture de Dom-Juan de Péralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville, elle avoit avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisoit pas ; et que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler, elle l'avoit fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée remarquant sa sœur si changée, ou qui feignoit de l'être dans les sentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui, autant qu'elle vouloit lui faire croire de n'en avoir point ; et pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'étoit point offensée des galanteries de Dom-Juan, par quelque aversion qu'elle eût pour sa personne ; qu'au contraire, lui trouvant dans le visage de l'air de celui de Dom-Sanche, il auroit été plus capable de lui plaire, qu'aucun autre cavalier de Séville ; outre qu'elle savoit bien qu'étant riche et de bonne maison, il obtiendroit aisément le consentement de son pére : mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien aimer après Dom-Sanche, et puisque je n'ai pu être sa femme, je ne la serai jamais d'un autre, et je passerai le reste de mes jours dans un couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point, ma sœur, lui répondit Dorothée, vous serez bientôt le plus riche parti de Séville ; et c'est ce qui me faisoit avoir envie de voir Dom-Juan, pour lui persuader d'avoir pour vous les sentimens d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser : mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galante-

ries, puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. Et en vérité, continua t-elle, j'en ai du déplaisir; car je ne vois personne dans Séville, avec qui vous puissiez être aussi bien mariée, que vous le seriez avec lui. Il m'est plus indifférent que haïssable, lui dit Féliciane; et si je vous ai dit qu'il me déplaisoit, ç'a été plutôt par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour vous, que par une véritable aversion que j'eusse pour lui. Avouez plutôt, ma chére sœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénument; et quand vous m'avez témoigné peu d'estime pour Dom-Juan, que vous ne vous êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué, ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop, que découvert qu'il ne vous plaisoit guére. Féliciane rougit à ces derniéres paroles de Dorothée, et se déconcerta extrêmement. Elle lui dit, l'esprit fort troublé, quantité de choses mal arrangées, qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce dont sa sœur l'accusoit, et enfin elle lui confessa qu'elle aimoit Dom-Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour, et lui promit de la servir de tout son pouvoir. Dès le jour même, Isabelle, qui avoit rompu tout commerce avec son Gusman depuis l'accident arrivé à Dom-Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver Dom-Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de Dom-Manuel, et de lui dire que Dorothée et sa sœur l'y attendroient, et qu'il se rendît à l'assignation à minuit, quand leur pére seroit couché. Isabelle, qui avoit été gagnée de Dom-Juan, et qui avoit fait ce qu'elle avoit pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse, sans y avoir réussi, fut fort surprise de la voir si changée, et fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avoit encore porté que de mau-

vaises, et de qui elle avoit déjà reçu beaucoup de présens. Elle vola chez ce cavalier, qui eût eu peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie qu'elle venoit de lui en donner. Le hazard voulut que la même nuit que Dom Juan devoit avoir entrée dans le jardin du pére de Dorothée, Dom-Sanche, accompagné de son ami le marquis, vînt encore faire la ronde autour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le marquis et lui étoient sur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arrêtérent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'étoit son rival. Il s'approcha de ces hommes, et leur dit que le poste qu'ils occupoient, lui étoit commode pour un dessein qu'il avoit, et qu'il les prioit de le lui céder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez, n'étoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, et qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas long-tems l'exécution du vôtre. La colére de Dom-Sanche étoit déjà au plus haut point où elle pouvoit aller : mettre donc l'épée à la main, et charger ces hommes qu'il trouvoit incivils, fut presque la même chose. Cette attaque imprévue de Dom-Sanche les surprit, et les mit en désordre; et le marquis les chargeant avec autant de vigueur qu'avoit fait son ami, ils se défendirent mal, et furent poussés plus vîte que le pas jusqu'au bout de la rue. Là Dom-Sanche reçut une légére blessure au bras, et perça celui qui l'avoit blessé d'un si grand coup, qu'il fut long-tems à retirer son épée du corps de son ennemi, et crut l'avoir tué. Le marquis

cependant s'étoit opiniâtré à poursuivre les autres, qui fuirent devant lui de toute leur force aussi-tôt qu'ils virent tomber leur camarade. Dom-Sanche vit à l'un des deux bouts de la rue des gens avec de la lumiére, qui venoient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la justice, et c'étoit elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avoit commencé, et de cette rue dans une autre, au milieu de laquelle il trouva tête à tête un vieux cavalier qui s'éclairoit d'une lanterne, et qui avoit mis l'épée à la main au bruit que faisoit Dom Sanche, qui venoit à lui en courant. Ce vieux cavalier étoit Dom-Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ses voisins, comme il faisoit tous les soirs, et alloit entrer chez lui par la porte de son jardin, qui étoit proche du lieu où le trouva Dom-Sanche. Il cria à notre amoureux cavalier : Qui va-là ? Un homme, lui répondit Dom-Sanche, à qui il importe de passer vîte, si vous ne l'en empêchez. Peut-être, lui dit Dom-Manuel, vous est-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un asyle; ma maison qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. Il est vrai, lui répondit Dom-Sanche, que je suis en peine de me cacher à la justice, qui peut-être me cherche; et puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger, il vous fie son salut en toute assurance, et vous promet de n'oublier jamais la grace que vous lui faites, et de ne s'en servir qu'autant de tems qu'il lui en faudra pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. Dom-Manuel là-dessus ouvrit la porte avec une clef qu'il avoit sur lui, et ayant fait entrer Dom-Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers, en attendant qu'il iroit donner ordre de le cacher mieux dans sa maison, sans qu'il fût vu de personne. Il n'y avoit pas long-tems que Dom-Sanche étoit caché entre

ces lauriers, quand il vit venir à lui une femme, qui lui dit en l'approchant: Venez, mon cavalier, ma maîtresse Dorothée vous attend. A ce nom Dom-Sanche pensa qu'il pouvoit bien être dans la maison de sa maîtresse, et que le vieux cavalier étoit son pére. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival, et suivit Isabelle, plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la justice. Cependant Dom-Juan vint à l'heure qu'on lui avoit donnée, ouvrit la porte du jardin de Dom-Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avoit donnée, et se cacha dans les mêmes lauriers d'où Dom-Sanche venoit de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre, s'il étoit attaqué, et fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour Dom-Manuel, qui lui dit de le suivre, et qu'il l'alloit mettre en lieu où il n'auroit pas à craindre d'être pris. Dom-Juan conjectura des paroles de Dom-Manuel, qu'il pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il lui faisoit; et l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il couroit, que fâché de l'obstacle qui faisoit manquer son amoureux dessein. Dom-Manuel le conduisit dans sa chambre, et l'y laissa pour aller se faire dresser un lit dans une autre. Laissons le dans la peine où il doit être, et reprenons son frére Dom-Sanche de Silva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnoit sur le jardin, où Dorothée et Féliciane attendoient Dom-Juan de Péralte, l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer, et qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Dom-Sanche entra donc où étoient les deux

belles-sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment, comme une personne morte; et si sa sœur ne l'eût soutenue et mise dans une chaise, elle seroit tombée de son haut. Dom-Sanche demeura immobile; Isabelle pensa mourir de peur, et crut que Dom-Sanche mort leur apparoissoit pour venger le tort que lui faisoit sa maîtresse. Féliciane, quoique fort effrayée de voir Dom-Sanche ressuscité, étoit encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui reprit enfin ses esprits; et alors Dom-Sanche lui dit : si le bruit de ma mort, ingrate Dorothée, n'excusoit en quelque façon votre inconstance, le désespoir qu'elle me cause ne me laisseroit pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étois mort, pour être oublié de mes ennemis; mais non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, et qui avez sitôt manqué à votre promesse. Je pourrois me venger, et faire tant de bruit par mes cris et mes plaintes, que votre pére s'en éveilleroit, et trouveroit l'amant que vous cachez dans sa maison : mais, insensé que je suis! j'ai peur encore de vous déplaîre, et je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouissez, belle infidéle, jouissez de votre cher amant; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours; je vous délivrerai bientôt d'un homme qui pourroit vous reprocher toute votre vie, que vous l'avez trahi lorsqu'il exposoit la sienne pour venir vous voir. Dom-Sanche voulut s'en aller après ces paroles; mais Dorothée l'arrêta, et alloit tâcher de se justifier, quand Isabelle lui dit toute effrayée, que Dom-Manuel la suivoit. Dom-Sanche n'eut que le tems de se mettre derriére la porte : le vieillard fit une réprimande à ses filles,

de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées ; et pendant qu'il eut le dos tourné vers la chambre, Dom-Sanche en sortit, et gagnant le jardin s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'étoit déjà mis, et où préparant son courage à tout ce qui pourroit lui arriver il attendit une occasion de sortir quand elle se présenteroit. Dom-Manuel étoit entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumiére, et alla de-là ouvrir la porte de son jardin aux officiers de la justice, qui y frappoient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avoit dit que Dom-Manuel avoit retiré dans sa maison un homme qui pouvoit être de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Dom-Manuel ne fit point difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir sa chambre, et que le cavalier qu'ils cherchoient, y étoit renfermé. Dom-Sanche voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergens qui s'étoient répandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il étoit, et s'approchant de Dom-Manuel, qui étoit fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille, qu'un cavalier d'honneur gardoit sa parole, et n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise en sa protection. Dom-Manuel pria le prévôt, qui étoit son ami, de lui laisser Dom-Sanche en sa garde, ce qui lui fut aisément accordé, et à cause de sa qualité, et parce que le blessé ne l'étoit pas dangereusement. La justice se retira, et Dom-Manuel ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avoit tenus à Dom-Sanche quand il le trouva, et que ce cavalier lui redit, que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque galand introduit dans sa maison par ses filles, ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer Dom-Sanche de Silva dans

une chambre, et le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avoit laissé Dom-Juan de Péralte, à qui il feignit que son valet étoit entré en même-tems que les officiers de la justice, et qu'il demandoit à lui parler. Dom-Juan savoit bien que son valet de chambre étoit fort malade, et peu en état de le venir trouver; outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre, quand même il eût su où il étoit; ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit Dom-Manuel, à qui il répondit à tout hazard que son valet n'avoit qu'à l'aller attendre dans son logis. Dom-Manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme Indien qui faisoit tant de bruit dans Séville; et étant bien informé de sa qualité et de son mérite, il résolut de ne le laisser point sortir de sa maison, qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il auroit eu le moindre commerce. Il s'entretint quelque tems avec lui, pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avoit l'esprit agité. Isabelle du pas de la porte les vit parlant ensemble, et l'alla dire à sa maîtresse. Dom-Manuel entrevit Isabelle, et crut qu'elle venoit de faire quelque message à Dom-Juan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle, dans le tems que le flambeau qui éclairoit la chambre, acheva de brûler, et s'éteignit de lui-même. Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il l'a cherche, cette fille apprend à Dorothée et à Féliciane que Dom-Sanche étoit dans la chambre de leur pére, et qu'elle les avoit vu parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignoit point de trouver son cher Dom-Sanche avec son pére, résolue qu'elle étoit de lui confesser qu'elle l'aimoit et qu'elle en avoit été aimée, et de lui dire à quelle intention elle avoit donné assignation à Dom-Juan. Elle entra donc dans

la chambre, qui étoit sans lumiére ; et s'étant rencontrée avec Dom-Juan dans le tems qu'il en sortoit, elle le prit pour Dom-Sanche, l'arrêta par le bras, et lui parla ainsi : Pourquoi me fuis-tu, cruel Dom-Sanche ; et pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pu répondre aux injustes reproches que tu m'as faits ? J'avoue que tu ne m'en pourrois faire d'assez grands, si j'étois aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire ; mais tu sais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même, et qu'elle se découvre toujours avec le tems : donne-moi donc celui de te la faire voir, en débrouillant la confusion où ton malheur et le mien, et peut-être celui de plusieurs autres, vient de nous mettre. Aide-moi à me justifier, et ne hazarde pas d'être injuste pour être trop précipité à me condamner, avant de m'avoir convaincue. Tu peux avoir ouï dire qu'un cavalier m'aime, mais as-tu ouï dire que je l'aime aussi ? Tu peux l'avoir trouvé ici, car il est vrai que je l'y ai fait venir : mais quand tu sauras à quel dessein je l'ai fait, je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offensée, lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puis donner. Que n'est-il en ta présence ce cavalier, dont l'amour m'importune ? tu connoîtrois par ce que je lui dirois, si jamais il a pu dire qu'il m'aimât, et si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'a pu nuire, m'empêche de le voir quand il me pourroit servir à te désabuser. Dom Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne venoit de lui en découvrir. Enfin, il alloit peut-être la quereller, quand Dom-Sanche, qui cherchoit de chambre en chambre le

chemin du jardin qu'il avoit manqué, et qui ouït la voix de Dorothée qui parloit à Dom-Juan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put, et fut pourtant ouï de Dom-Juan, et des deux sœurs. Dans ce même tems, Dom-Manuel entra dans la même chambre avec de la lumiére, que portoient devant lui quelques-uns de ses domestiques. Les deux rivaux se virent, et furent vus, se regardant fiérement l'un l'autre, la main sur la garde de leurs épées. Dom-Manuel se mit au milieu d'eux, et commanda à sa fille d'en choisir un pour mari, afin qu'il se battît contre l'autre. Dom-Juan prit la parole, et dit que pour lui il cédoit toutes ses prétentions, s'il en pouvoit avoir, au cavalier qu'il voyoit devant lui. Dom-Sanche dit la même chose; et ajouta que puisque Dom-Juan avoit été introduit chez Dom-Manuel par sa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aimoit et en étoit aimée; que pour lui il mourroit mille fois, plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothée se jetta aux pieds de son pére, et le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entre elle et Dom-Sanche de Silva, avant qu'il eût tué Dom-Diégue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que Dom-Juan de Péralte étoit ensuite devenu amoureux d'elle; le dessein qu'elle avoit eu de le désabuser, et de lui proposer de demander sa sœur en mariage. Elle conclut, que si elle ne pouvoit persuader son innocence à Dom-Sanche, elle vouloit dès le jour suivant entrer dans un couvent, pour n'en sortir jamais. Par sa relation, les deux fréres se reconnurent: Dom-Sanche se raccommoda avec Dorothée, qu'il demanda en mariage à Dom-Manuel: Dom-Juan lui demanda aussi Féliciane; et Dom-Manuel les reçut pour ses gendres, avec une satisfaction qui ne peut s'exprimer. Aussi-tôt que le jour

parut, Dom-Sanche envoya querir le marquis Fabio, qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrette jusqu'à tant que Dom-Manuel et le marquis eurent disposé un cousin, héritier de Dom-Diégue, à oublier la mort de son parent, et à s'accommoder avec Dom-Sanche. Pendant la négociation, le marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce cavalier, et la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur, et dès-lors se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de Dom-Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour; tout y alla bien de part et d'autre, et même long-tems : ce qui est à considérer.

CHAPITRE XX.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.

L'AGREABLE Inézilla acheva de lire sa nouvelle, et fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'étoit pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin, qui au lieu de l'écouter, s'étoit mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie, s'endormit dans une chaise basse où il étoit; ce que l'opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'étoit pas tout-à-fait volontaire, et s'il eût pu résister aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangé en grande quantité, il eût été attentif par bienséance à la lecture de la nouvelle d'Inézilla. Il ne dormit donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux, et la relevant tantôt demi-endormi, et tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs au sermon, quand on s'y ennuie. Il y avoit un bélier dans

l'hôtellerie, à qui la canaille qui va et vient d'ordinaire en de semblables maisons, avoit accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre lesquelles le bélier prenoit sa course, et choquoit rudement de sa tête, comme tous les béliers font de leur naturel. Cet animal alloit sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie, et entroit même dans les chambres, où on lui donnoit souvent à manger. Il étoit dans celle de l'opérateur, dans le tems qu'Inézilla lisoit sa nouvelle. Il apperçut Ragotin, à qui le chapeau étoit tombé de la tête, et qui (comme je vous l'ai déjà dit) la haussoit et la baissoit souvent. Il crut que c'étoit un champion qui se présentoit à lui, pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriére, comme on fait pour mieux sauter, et ainsi, comme un cheval dans une carriére, alla heurter de sa tête armée de cornes, celle de Ragotin qui étoit chauve par en haut. Il la lui auroit cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le tems qu'il la haussoit, et ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage. L'action du bélier surprit tellement ceux qui la virent, qu'ils en demeurérent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le bélier qu'on faisoit toujours choquer plus d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en falloit pour une seconde course, & vint inconsidérément donner dans les genoux de Ragotin, dans le tems que tout étourdi du choc du bélier, et le visage écorché et sanglant en plusieurs endroits, il avoit porté ses mains à ses yeux qui lui faisoient grand mal, ayant été également foulés l'un et l'autre, chacun de sa corne en particulier, parce que celles du bélier étoient entre elles à la même distance qu'étoient entre eux les yeux du malheureux Ragotin, Cette seconde

attaque du bélier les lui fit ouvrir; et il n'eut pas plutôt reconnu l'auteur de son malheur, que dans la colére où il étoit, il frappa de la main fermée le bélier par la tête, et se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup, et encore plus d'entendre rire toute l'assistance, qu'il querella en général, et sortit de la chambre en furie. Il sortoit aussi de l'hôtellerie, mais l'hôte l'arrêta pour compter; ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

Fin du tome second.

